


C
N




BIBLIOTECA NAZIONALE

CH^S. BORDE.

J'ai fait un peu de bien, C'est mon plus bel ouvrage. Volt.

ŒUVRES
DIVERSES,
DE M. BORDE,

MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES.

TOME I. PARTIE I.





A LYON,
Chez FAUCHEUX, Imprimeur-Libraire, quai & maiſon des Céleſtins.

M. DCC. LXXXIII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





PRÉFACE.

IL eſt juſte que nous entrions dans les vues d'un Auteur qui nous honoroit de ſon amitié, & que nous tâchions d'imiter ſon langage en publiant ſes écrits. S'il avoit préſidé lui-même à l'édition que nous en donnons aujourd'hui, il eût dit ſans doute à ſes lecteurs, dans une préface très-ſimple : " Toute ma „ vie j'ai cultivé les lettres par amour „ pour elles ; j'ai aimé les hommes, mes „ freres & mes ſemblables ; je me ſuis „ efforcé de leur être utile, ſoit en „ leur communiquant les connoiſſances „ que j'ai puiſées dans l'étude, ſoit „ en leur diſant la vérité, à qui je „ voulois acquérir des partiſans. Heu- „ reux ſi mes ouvrages peuvent les „ inſtruire & les amuſer quand je ne „ ſerai plus ! Je n'ai jamais perdu de „ vue ce double objet, perſuadé que

„ nul écrivain n'a droit d'intéresser ni „ d'être lu, s'il ne s'attache à plaire „ en instruisant. „

C'est dans cet esprit que M. Borde (*a*) a composé plusieurs ouvrages en vers & en prose, qui respirent l'honnêteté ; ils seront vraisemblablement autant d'honneur à son ame qu'à ses talents. Peu de littérateurs fixés en province ont réuni plus de suffrages. Et quels suffrages que ceux des J. J. Rousseau, des Voltaire, des Condillac, des Bernard, des Mably, &c. dont les noms impriment l'admiration, dont l'estime suffit seule à la gloire d'un auteur !

Annoncé par une réputation brillante, appuyé sur des travaux honorables, M. Borde auroit pu viser à la célébrité, & déterminer son rang parmi

(*a*) Charles Borde, né à Lyon le 6 septembre 1711, de Jacques Borde, trésorier au bureau des finances, & de Genevieve Taillandier, est mort dans sa patrie, le 15 février 1781.

les bons écrivains François. Naturellement modeſte & philoſophe par principes, il a préféré le bonheur à la gloire. Chéri univerſellement dans ſa patrie, qu'il chériſſoit à ſon tour; jouiſſant depuis pluſieurs années d'un bien-être qui ne lui laiſſoit ni beſoins, ni déſirs, il a coulé des jours ſereins & heureux au ſein des muſes, des lettres, dans la ſociété paiſible de ſes livres & de ſes amis. La bienfaiſance, vertu qui porte ſa récompenſe avec elle, eſt entrée pour beaucoup dans la compoſition de ſon bonheur. Il paroiſſoit doux à M. Borde de convertir l'aiſance dont il jouiſſoit, en moyens de ſoulager l'infortune, & ſur-tout celle des perſonnes qui, n'étant pas nées pour la connoître, ſentent bien plus que d'autres le malheur de l'éprouver.

La culture de l'eſprit devroit toujours mener à la pratique de la vertu. Eh! quel but à la fois plus noble & plus

intéreſſant pourroit ſe propoſer l'homme que le ciel a favoriſé des dons du génie? Il fut prodigue envers notre auteur. Doué d'une imagination vive & féconde, d'une mémoire heureuſe, d'un jugement ſain, d'une pénétration peu commune, il étoit né profondément ſenſible. Il eût été martyr de ſa ſenſibilité, s'il n'avoit appris à commander à cette affection impérieuſe. Il n'ignoroit pas qu'elle eſt l'apanage de la vertu, le principe du grand, du beau en tout genre; mais il ſavoit que, capable de doubler nos plaiſirs, elle multiplie nos peines, qu'elle aggrave les maladies de l'ame, & qu'elle choiſit ordinairement ſes victimes parmi ſes héros. Attentif à recueillir les avantages réels dont elle eſt la ſource, M. Borde arma de bonne heure ſa raiſon contre les maux infinis qu'elle occaſione. Ses jouiſſances ont été preſque continuelles, parce qu'elles ont été tranquilles. Ami de l'obſcurité, ou,

ſi l'on veut, du demi-jour de la gloire, il a beaucoup travaillé dans le ſilence, parce qu'il connoiſſoit le prix du temps, & l'obligation impoſée aux hommes, de tourner au profit de la ſociété les talents qu'ils reçoivent en partage. Content de l'approbation de quelques connoiſſeurs éclairés, & de la ſienne, il a obtenu la véritable récompenſe à laquelle le ſage aſpire. Ses ſuccès, quoique nombreux, quoique faits pour exciter les élans de l'amour-propre, ne l'ont jamais jeté hors du ſentier de cette ſageſſe qui calcule tout autrement que la vanité. Il penſoit que la célébrité ne vaut pas la vertu.

Cette maniere d'évaluer les choſes eſt rarement adoptée dans un âge que les paſſions maîtriſent pour l'ordinaire. M. Borde fut emporté quelques inſtants par la fougue d'une imagination bouillante. Ce fut l'erreur de ſa jeuneſſe. La raiſon ne tarda pas de lui en découvrir

le preſtige. La fortune ne le favoriſoit pas alors ; il n'auroit pu ſe réſoudre à mendier ſes faveurs, réſervées trop ordinairement à l'intrigue. Cependant il étoit avide de jouir. Paris, où regnent des ſéductions de toute eſpece, fortes par leur nombre, plus fortes par l'aide que leur prêtent les penchants du cœur, lui montra l'image attrayante de la félicité. Il courut après cette chimere. Le ſonge avoit été enchanteur ; à ſon réveil, M. Borde vit clairement que ce n'étoit qu'un ſonge.

Son ſéjour dans la capitale ajouta à ſes connoiſſances, enflamma ſa paſſion pour les lettres, & lui valut d'illuſtres amis.

La nature avoit formé M. Borde pour la vérité, & non pour l'illuſion. Elle le ramena dans le lieu qui l'avoit vu naître ; c'eſt là que ſa raiſon, mûrie par l'expérience & par l'étude, indiqua d'utiles occupations à ſon loiſir.

S'il quitta de temps en temps ſa patrie, ſi le déſir de s'inſtruire lui fit parcourir l'Italie, la Suiſſe, la Hollande, l'Angleterre, les provinces de France qu'il ne connoiſſoit pas, il rapporta à Lyon le réſultat de ſes obſervations; il payoit avec plaiſir, à ſes compatriotes, un tribut dont la littérature devoit s'enrichir un jour.

M. Borde aimoit paſſionnément la liberté, cette idole des ſages, des gens de lettres; auſſi ne voulut-il jamais accepter aucune place qui pût l'aſſujettir & le diſtraire des objets auxquels ſon choix le fixoit irrévocablement : il borna ſon ambition, tous ſes déſirs à mériter de la conſidération, en qualité de bon citoyen & de littérateur eſtimable.

La ville de Lyon ſe félicita ſouvent d'avoir fixé dans ſes murs un homme inſtruit, dont le nom connu & reſpecté fut quelquefois cité avec éloge par des

étrangers diſtingués. Un homme, ami de la paix, qui porta juſqu'au ſcrupule le ſoin de ne point la troubler dans les ſociétés où il vivoit, qui formoit le vœu bien digne de ſon cœur de la voir régner conſtamment ſur la terre; en un mot, un homme aimable, que la vivacité de ſon eſprit, l'aménité de ſes mœurs, ſa douce philoſophie & ſa gaieté naturelle firent rechercher, firent goûter de tout le monde. Avec un caractere franc, avec une ame élevée, M. Borde fut inacceſſible aux petites paſſions; il ne participa jamais aux tracaſſeries qui commencent par affoiblir, dans l'opinion publique, l'eſtime due aux véritables littérateurs, & finiſſent par les déshonorer. Il n'eut que trop à déplorer ce malheur dont les lettres ſont innocentes, & qu'il ne faut imputer qu'aux auteurs auſſi baſſement jaloux du mérite d'autrui, que peu touchés de la dignité de leur état.

Partiſan décidé de tous les talents, M. Borde les applaudiſſoit tous de bonne foi ; ſes cenſures (lorſqu'il ſe permettoit d'en faire), étoient accompagnées de tant de ménagements, de tant de modération, qu'on pouvoit l'accuſer d'un excès d'indulgence. Ces diſpoſitions, mais ſur-tout ſes ſuccès en littérature, lui ouvrirent les portes de pluſieurs académies. Celle de Lyon ſe glorifiera long-temps d'avoir adopté un proſateur digne d'attaquer victorieuſement J. J. Rouſſeau, & un poëte que le Pindare François n'auroit pas déſavoué pour ſon émule, s'il avoit lu ſa belle Ode ſur la Guerre. Cette production d'un génie mâle, fut ſuivie de pluſieurs autres dans le genre gracieux, dont l'une fut d'abord attribuée à M. de Voltaire.

M. Borde ne s'énorgueillit point de cette mépriſe, il ſuffiſoit à ſa délicateſſe que ce grand homme n'en fût

point offenſé ; il ſe contentoit de recevoir des témoignages flatteurs de ſon eſtime.

Sa réception à l'académie de Nancy eſt une des époques les plus glorieuſes de ſa vie. Staniſlas, ce roi homme & citoyen, ce philoſophe ſur le trône, étoit le protecteur des talents ; on lui préſenta M. Borde ; il l'accueillit avec bonté, il ſe fit lire le diſcours du récipiendaire, où le génie eſt ſi bien défini, ſi bien caractériſé, qu'on ne peut y méconnoître ſes ſublimes inſpirations.

L'auguſte fondateur de l'académie de Nancy pria, dans une autre occaſion, le nouvel académicien de lui réciter l'Ode qu'il avoit compoſée ſur la Guerre. M. Borde obéit ; mais ſachant combien eſt périlleuſe quelquefois l'importante fonction de dire la vérité aux dieux de la terre, il s'arrêta tout-à-coup, témoignant ſon embarras.

Continuez, dit le Prince, *je ſuis digne de vous entendre.*

Pourquoi ſa modeſtie a-t-elle laiſſé périr dans l'oubli une foule d'anecdotes, dont le récit intéreſſeroit nos lecteurs en honorant ſa mémoire ?

Le temps, ce deſtructeur impitoyable de toutes choſes, avoit affoibli, par des dégradations inſenſibles, les forces de M. Borde. Ses facultés intellectuelles avoient réſiſté à ſes attaques; quoique réduit à l'obſervation d'un régime que ſa ſanté déjà altérée, rendoit néceſſaire; quoique retiré du monde, il vivoit encore pour les lettres, pour l'amitié; il n'a ceſſé, juſqu'au dernier ſoupir (*b*), de s'occuper d'elles, & de profiter des conſolations qu'il puiſoit dans leur commerce. Son caractere fut toujours égal, la gaieté ne l'a jamais

(*b*) La veille de ſa mort, il a fait des changements heureux à une de ſes pieces de poéſie.

abandonné. Menacé d'une mort prochaine, par les ſuites d'une maladie grave, cauſée par ſa négligence, après avoir rempli tous ſes devoirs avec fermeté, il eſſuyoit les larmes que la crainte de le perdre faiſoit répandre autour de lui; il tâchoit d'égayer ſes derniers moments, & d'amuſer, pour ainſi dire, par des ſaillies ingénieuſes, la mort qui tenoit ſa faulx levée ſur ſa tête. Son chirurgien crut qu'on pouvoit tenter une derniere reſſource pour prolonger ſon exiſtence; il lui propoſa une opération dont le ſuccès étoit douteux : *ce n'eſt guere la peine à mon âge*, répondit M. Borde; *cependant*, ajouta-t-il, après un moment de réflexion, *ſi elle peut me rendre à mes amis, faites-la.* Ses amis! il lui en coûtoit, ſans doute, de ſe ſéparer d'eux; ſes amis ſeuls lui faiſoient aimer la vie. Il en a été ſincérement regretté. La ſociété, les lettres le perdirent au commencement

de l'année 1781. M. le chevalier de Cubiéres, connu par des poésies qui réunissent la facilité & la grace, s'est empressé de jeter des fleurs sur sa tombe (*c*).

Un Académicien de Lyon (*d*), mort depuis peu, au grand regret des gens de bien, & des muses dont il étoit favorisé, a donné publiquement à sa mémoire les éloges qu'elle mérite.

Nous avons omis de dire, que M. Borde tenoit, par les liens de la parenté, à un Ministre (*e*) sur qui des

(*c*) Voyez sa piece en vers ci-après; elle a été insérée dans le Mercure, ainsi qu'une notice trop abrégée des ouvrages de M. Borde, par le même.

(*d*) M. l'Abbé La Serre, Membre des Académies de Lyon, Marseille, Villefranche, Dijon, Nîmes, de la Société Littéraire de Clermont-Ferrand, &c., au mérite d'écrire élégamment en prose, il unissoit celui de la coupe heureuse & de l'harmonie du vers. Voyez son Poëme de l'Éloquence, imprimé à Lyon, chez Faucheux, en 1780.

(*e*) M. D. S.

talents, auparavant éprouvés dans une place considérable, avoient attiré les regards du Prince & ses faveurs. Nous n'avons pas dit que ses autres parents avoient dans le monde un rang distingué, & que son frere, à qui il a survécu long-temps, y étoit singuliérement estimé, à cause de ses connoissances profondes & diverses. Ce n'est pas sur ces titres que le Public va juger M. Borde, c'est sur ses ouvrages; nous ne préviendrons pas son jugement. Il nous suffira d'observer que parmi les pieces de Théatre qui composent le premier volume, plusieurs étoient connues & dignes de l'être; elles avoient été communiquées à quelques poëtes exercés dans le genre dramatique, qui avoient décidé qu'elles méritoient de voir le jour.

J. J. Rousseau se plaignoit du refus persévérant de M. Borde, de publier

sa tragédie, intitulée : *Blanche de Bourbon* (*f*).

Le Retour de Paris, Comédie en vers, avoit obtenu le suffrage de gentil Bernard. Ce n'est pas qu'il pensât que le mérite de cette piece dût être senti à Paris comme en Province; mais il y trouvoit des caracteres bien dessinés; il admiroit le naturel, la simplicité qui y régnoient; il étoit touché de la beauté du style & de la versification.

Le Proverbe, intitulé : *les Reconnoissances*, est aussi une piece locale; mais la gaieté qui a présidé à sa composition, est de tous les pays, & la rend précieuse.

La Bru & *les Nouveaux Anoblis*, sont deux Comédies estimables, même

(*f*) Et je vois qu'impuissante à fléchir tes rigueurs,
Blanche n'a pas encore épuisé ses malheurs.

Épître en vers de J. J. Rousseau, à M. Bordé, insérée au tome X de ses Œuvres diverses, imprimées à Neuchâtel, en 1779.

après avoir lu nos bons Poëtes comiques.

Les Proverbes, intitulés : *la Prude*, *Henriette*, *le Gentilhomme campagnard*, ont paru bien dialogués : on a trouvé que la marche en étoit rapide : ils ont fait trop de plaisir dans les sociétés où ils ont été joués, pour qu'on ne soit pas autorisé à espérer que la lecture en sera agréable.

Les autres ouvrages de M. Borde avoient presque tous été imprimés séparément & applaudis ; l'auteur n'y a pas mis son nom par un effet de cette modestie qui le caractérisoit : on les a trouvés manuscrits dans son portefeuille.

On distinguera, parmi ses différents écrits en prose, un *Discours sur la Fiction*, bien pensé, & recommandable par un style correct, précis, élégant.

Le Recueil des Poésies ne paroîtra pas moins intéressant par sa variété,

(car M. Borde s'eſt exercé dans beaucoup de genres.)

La plupart des pieces qui le compoſent, déjà publiées, ont été favorablement accueillies. L'Ode ſur la guerre ſe trouve dans un grand nombre de recueils. Nous connoiſſons pluſieurs gens de Lettres qui la ſavent par cœur, & qui ignoroient le nom du Poëte qui l'a compoſée. On y remarquera des ſtrophes admirables, par l'heureux accord de la chaleur & de l'énergie.

Le Diſcours en vers ſur l'Emulation, *l'Epître ſur l'Empire de la mode en France*, *les Voyages d'Italie*, *de Hollande*, renferment des beautés, & ſurtout beaucoup de philoſophie. *Chloé & le Papillon* eſt une Fable charmante, dont le ſujet eſt tiré d'Hamilton, & qu'a fort embellie l'imagination brillante de l'Auteur.

L'Ode ſur la Mort d'Eglé, eſt pleine de verve & de ſentiment.

Le reste des Poésies fugitives intéressera le Lecteur, par le ton facile, par les pensées délicates qui s'y sont remarquer.

Parmi les Epigrammes, il en est de piquantes, qu'on pourroit hardiment mettre sur le compte des bons Epigrammatistes François : ceux qui aiment la satire, les trouveront probablement insipides. On ne doit pas leur laisser ignorer que les traits satiriques répugnoient à l'ame, comme à la plume de M. Borde.

Le Naufrage est l'objet d'un Poëme en trois chants, dont le sujet & quelques pensées n'appartiennent pas, il est vrai, à l'Auteur ; il s'est contenté de les revêtir des graces de la Poésie, & de rendre quelques situations plus touchantes.

On observera que M. Borde n'a pas craint d'imiter d'excellents Auteurs, soit nationaux, soit étrangers, lorsque

ſon génie lui permettoit l'imitation ; mais on ne peut lui reprocher, avec fondement, de s'être traîné ſur les traces de ceux qu'il avoit pris pour ſes modeles : il n'aimoit pas plus le plagiat que le paradoxe. Admirateur de l'éloquence de J. J. Rouſſeau, dont il avoit ci-devant encouragé les talents, il ne s'aveugla pas ſur l'abus qu'il en a fait quelquefois ; il oſa le combattre : cette lutte où la raiſon avoit triomphé du ſophiſme, & à la ſuite de laquelle M. Borde employa avec ſuccès la plaiſanterie, le couvrit de gloire aux yeux même de ſon adverſaire ; c'eſt un ſervice réel que les Sciences & les Lettres doivent à M. Borde.

La Langue Françoiſe, qu'il cultiva ſans ceſſe, & qui en récompenſe ſe plia ſous ſa plume, aux genres divers qu'il embráſſa, ne lui eſt pas moins redevable. Ses *obſervations ſur cette Langue*, & la ſolution de cette queſtion : *une Langue*

vivante peut-elle se fixer? prouvent que l'Auteur s'étoit livré à des recherches savantes, qu'il avoit une rare finesse de tact & de goût. Ces dons heureux étoient unis à des qualités plus essentielles, à un amour vif pour le bien public; il vouloit l'opérer, en introduisant dans l'éducation publique une réforme utile. Ses pensées sur cet objet important, renferment des vues qui décelent un bon citoyen, un philosophe éclairé.

Enfin, l'Académie de Nancy, qui avoit reçu M. Borde, trouva dans le juste tribut de sa reconnoissance, la preuve dont elle n'avoit pas besoin; que l'adoption qu'elle avoit faite de lui, ne pouvoit être plus complétement justifiée. Le Public ne sera pas d'une opinion différente, quand il aura lu le Discours de remercîment du récipiendaire. Il est plein, non de ces éloges fastidieux que l'usage autorise, & qu'on

ſe garde de lire après les avoir entendus, mais de choſes auſſi fortement penſées qu'éloquemment écrites.

Il nous reſtéroit à combattre un préjugé qui s'oppoſera peut-être au ſuccès des *Œuvres diverſes de M. Borde.* Une prévention injuſte refuſe aux Auteurs de province cette urbanité, ce bon goût, cette élégance de ſtyle, dont le dépôt n'eſt confié, dit-on, qu'à la capitale; qualités ſur leſquelles on meſure communément le degré d'eſtime que l'on accorde aux productions littéraires. Notre Auteur avoit prévu, ce ſemble, cette objection, lorſqu'il s'eſt occupé du ſoin de la réfuter avec force dans ſon Diſcours en vers ſur l'Emulation.

Les raiſonnements ſont ſuperflus, quand les faits ſeuls dépoſent en faveur de la vérité. Combien d'Auteurs, dont les noms ſont immortels, ont paſſé la plus grande partie de leur vie loin de Paris? témoin Monteſquieu, témoin

J. J. Rouſſeau ; nous en pourrions citer beaucoup d'autres. Au reſte, il paroît, à juger des choſes ſans partialité, qu'il devroit être mal-aiſé d'écrire avec énergie dans un pays où les mœurs générales n'en ont point, d'être laborieux au ſein des diſtractions, de ſe garantir de l'eſprit de parti au milieu des querelles, de conſerver le caractere d'un homme honnête & vrai parmi tant d'écrivains auxquels on reproche de laiſſer avilir leur plume par un ſordide intérêt ? Nous convenons qu'il eſt des Auteurs que le mauvais exemple ne ſauroit corrompre ; nous faiſons gloire de leur rendre toute la juſtice qu'ils méritent. Ce n'eſt point de la part des Littérateurs célebres, des Philoſophes qui honorent la Nation, que M. Borde éprouvera les effets d'un dédain inſultants ; ils s'empreſſeront de lire les écrits d'un homme de Lettres diſtingué, quoiqu'il ait vécu en province ; ils ſe

ſouviendront qu'il fut eſtimé de Voltaire & du Citoyen de Geneve, malgré les démêlés qu'il avoit eu avec ce dernier. N'eſt-ce donc point un avantage réel pour M. Borde, d'avoir obtenu le ſuffrage des Princes de notre littérature (*g*) ? C'eſt avec raiſon que M. Lemiere, de l'Académie Françoiſe, a dit :

Il n'eſt que des eſprits très-minces,
Qui, dans leur dédain peu ſenſé,
Penſent qu'un laurier des provinces
Eſt toujours d'un vert trop foncé.

Vers à Mde. la Comteſſe DE BEAUHARNOIS.

(*g*) *Principibus placuiſſe viris non ultima laus eſt.* HORAT. liv. 1, epiſt. ad Sœvam.



VERS

SUR LA MORT DE M. BORDE.

IL n'eſt donc plus, ce ſage aimable,
Si modeſte au ſein des ſuccès !
L'ami des Arts & de la Paix
Eſt tombé ſous les coups du ſort inexorable.
Vous qui, de fleurs & de Cyprès,
Couvrez peut-être encor ſon urne funéraire;
Vous, ſes concitoyens, dites, s'il fut jamais
Un mortel plus digne de plaire,
Et plus digne de vos regrets.
Déjà tremblantes ſur leur trône,
Les Sciences voyoient chanceler leur couronne:
Rappellez-vous ce temps pour lui ſi glorieux,
Où deux fois (*a*), enflammé d'un courroux légitime,
Il vengea d'un affront ſublime
Ces auguſtes filles des cieux;
Ce temps où ſa Muſe plus fiere,
Amante de l'humanité,
Au tribunal vengeur de la poſtérité,
Dénonça des héros (*b*) la valeur meurtriere.
Comme eux, ſans doute alors, il s'ouvrit les ſentiers
D'une immortalité brillante;

(*a*) Alluſion aux deux Diſcours de M. Borde, en réponſe à celui de J. J. Rouſſeau, contre les Sciences.

(*b*) Alluſion à la belle Ode de M. Borde, ſur la Guerre.

Mais peu ſemblable à leurs lauriers,
Sa palme ne fut point ſanglante,
Et du temps bravant les efforts,
Elle fleurira ſur vos bords,
Sans vous inſpirer d'épouvante.
Quand pour le luth d'Anacréon, (c)
De Pindare il quittoit la lyre,
Sans l'aimer le pouvoit-on lire ?
Non moins gracieux qu'Hamilton,
Dans ſon agréable délire,
Qui mieux que lui de fleurs revêtit la raiſon ?
Oh ! qui me le rendra, cet ami véritable
Que les Muſes m'avoient donné ?
Sur le Permeſſe redoutable
Où je fus ſi jeune entraîné,
Par ce pilote reſpectable
Trop promptement abandonné,
Mon fragile vaiſſeau, d'Eole déchaîné,
Pourra-t-il ſoutenir le choc épouvantable ?
Il n'eſt plus, c'en eſt fait ! je le regrette en vain,
Et l'on ne fléchit point l'inflexible deſtin.
En quel lieu repoſe ſa cendre ?
Hélas ! faites-le moi ſavoir,
O vous qui venez de lui rendre,
Et le dernier honneur & le dernier devoir !
Dans quel réduit paiſible & ſombre
A-t-on dreſſé ſon monument ?
Où penſez-vous qu'en ce moment,
Où penſez-vous qu'erre ſon ombre ?

(c) M. Borde eſt encore auteur d'une foule de pieces fugitives, remplies de grace & de goût.

Semblable aux voyageurs pieux,
Qui vont d'un cœur religieux
Saluer le tombeau d'Horace ou de Virgile,
Auſſitôt que dans vos climats
Les deſtins conduiront mes pas,
J'irai viſiter cet aſile;
Peut-être mon hommage en auta plus de prix:
Et ſi retenu dans Paris,
Mes mains n'ont pu fermer ſa débile paupiere,
Elles pourront du moins ſur cette froide pierre,
Qui couvre ſes triſtes débris;
Elles pourront du moins, ſoigneuſes de la gloire
Du plus vertueux des amis,
Graver un hymne à ſa mémoire.

Par M. le Chevalier DE CUBIÉRES.



BLANCHE
DE
BOURBON,
TRAGÉDIE.



A C T E U R S.

DOM PEDRE, roi de Castille, surnommé le Cruel.

BLANCHE DE BOURBON, princesse du sang de France.

DOM HENRI, frere de dom Pedre.

LE COMTE DE PADILLE.

MARIE DE PADILLE, sa fille.

BERTRAND DU GUESCLIN, général des troupes Françoises.

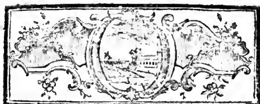
DOM FERNAND, confident du roi.

ÉMILIE, confidente de Blanche.

LÉONOR, confidente de Marie de Padille.

UN SOLDAT.

La scene est dans le château de Montiel, en Castille.



BLANCHE
DE
BOURBON,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARIE DE PADILLE, LÉONOR.

LÉONOR.

IL n'en faut plus douter, la bataille est certaine ;
Oui, l'armée, à longs flots, défile dans la plaine ;
Henri, de son côté, marche vers ces remparts,
Et des François, au loin, flottent les étendards.
Ce jour va décider du destin des deux freres :
Le roi donnoit par-tout les ordres nécessaires ;
Mais vers ces murs, enfin, il a tourné ses pas.

A 2

PADILLE.

Ambitieux espoir, ne me trompez-vous pas ?
Voici l'instant fatal où la fiere Padille
Va se voir élevée au trône de Castille :
Je reverrai dom Pedte..... Importune vertu,
Pat ces retours secrets, que me demandes-tu ?
Qu'exiges-tu d'un cœur ambitieux & tendre ?
Il aime, il va régner ; est-il fait pour t'entendre ?
Sans ce double ascendant, dont il subit la loi,
Ce cœur, ce même cœur se croyoit né pour toi.

LÉONOR.

Toute votre ame, enfin, sans crainte se déclare ;
Vous pourrez vous unir à ce tyran barbare,
De qui le bras armé de poisons & de fer,
S'est baigné tant de fois dans le sang le plus cher ;
De ses propres états barbare incendiaire,
Bourreau de son épouse, assassin de son frere,
Qui, devenu l'objet d'un opprobre éternel,
Reçut de ses sujets le surnom de cruel,
Qu'avec un œil d'horreur tout l'univers contemple,
Qu'il veut faire aux tyrans servir un jour d'exemple.

PADILLE.

Il m'aime, Léonor ; un tendre sentiment
Ne me laisse plus voir en lui que mon amant ;
J'admire en lui cette ame inflexible & sublime
Que l'héroïsme même entraîna vers le crime :
Que dis-je ? de son rang connoissons mieux les droits ;
La seule politique est la vertu des rois :
Des clameurs d'un vil peuple elle absout leur mémoire,
Et ne reconnoît point de vertus sans la gloire :

Pour les cœurs qu'elle guide il n'est point de forfaits ;
Tous chemins sont égaux, s'ils menent au succès.
Tel est le noble instinct qui fait les grandes ames ;
Il éclaire mes yeux de ses brillantes flammes ;
Il m'échauffe, & mon cœur se plaît à l'admirer,
Et s'il le faut encore, il saura s'y livrer.

LÉONOR.

Avez-vous oublié qu'à votre espoir fatale,
Avec vous dans ces lieux habite une rivale ?
Et qui sait si, domptant un amour dangereux,
Dom Pedre....

PADILLE.

Ah ! trop d'horreur les sépare tous deux.
Blanche, depuis six mois captive, abandonnée,
N'attend que le poison au lieu de l'hyménée :
Tant de délais, enfin, & tant d'indignités
Ont fatigué l'orgueil des Valois irrités.
Mais en vain jusqu'au sein de l'Espagne en alarmes,
Du Guesclin vient porter leur vengeance & leurs armes ;
Je connois trop dom Pedre : incapable à jamais
De trahir sa fierté pour acheter la paix,
Ce nom de Bourbon pese à son ame hautaine,
Et l'appui de la France aigrit encor sa haine :
Crois-moi ; loin que je doive en prendre aucun effroi,
La guerre & ses périls sont des titres pour moi.

LÉONOR.

Et comment repousser les armes étrangeres,
Tandis que, secouant le poids de leurs miseres,
Le feu de la révolte embrase tous les cœurs,
Et dans leurs ennemis leur fait voir des vengeurs

Qu'au sein de ses états la discorde civile,
Ne laisse plus au roi que son camp pour asile ?....

PADILLE.

De tout ce que tu crains, je conçois peu d'effroi,
Et pour lui-même ici, je ne crains que le roi.
Son plus funeste écueil, c'est son bouillant courage,
Qui s'enflamme aux dangers, & croît avec l'orage ;
Mais ses sujets n'auront qu'un vain nom d'ennemis,
Tant qu'au prince son frere, on les verra soumis.
Orné de cent vertus que l'Europe révere,
Sous l'éclat d'un héros, c'est une ame vulgaire,
Et qui n'osa jamais, dans ses préjugés vains,
Chercher ni mériter la faveur des destins.
Avec l'amour du peuple, & l'appui de la France,
La gloire d'obéir borne son espérance.
Tu sais que de son roi redoutant les transports,
Pour la seconde fois il fuyoit de nos bords ;
Les rebelles par-tout occupoient les passages ;
On l'arrête : pour fers il reçoit des hommages ;
Tous le veulent pour chef, & parmi ces vainqueurs ;
S'offrent autant d'amis, de sujets, de vengeurs.
Captif, en demeurant timidement fidele,
Henri perdoit la gloire & le prix de son zele :
Il voit, par ses refus, redoubler le danger ;
Et la révolte, au trône, appellant l'étranger,
Aux plus fougueux excès la licence enhardie,
Tous les fléaux enfin qu'entraîne l'anarchie ;
Dans ce bouillonnement & ce choc des esprits,
Lui seul peut, à la paix, plier les deux partis ;
Et déjà, par ses soins, cette paix désirée,
Sans les refus du roi se verroit assurée ;

Même dans ce grand jour, qui l'unir aux François,
J'ose augurer encore un plus heureux succès.

LÉONOR.

Et parmi tant d'écueils, & si près du naufrage,
Quelle espérance, enfin, soutient votre courage ?

PADILLE.

Ne crois pas, Léonor, que sur quelques attraits,
Mon orgueil imprudent ait fondé ses projets :
S'il faut fixer d'un cœur la conquête incertaine,
La beauté le séduit, mais c'est l'art qui l'enchaîne ;
Cet art, d'un sexe foible, attribut enchanteur,
Invisible tyran, dont le charme vainqueur
Asservit l'univers au joug de nos caprices,
Et fait, quand il lui plaît, des vertus de nos vices.
Je ne m'en défends point : par une douce loi,
Mon cœur céda sans peine aux hommages d'un roi :
Mais l'orgueil de mon sang avouoit cette flamme,
Et je sais de quel œil je dois voir une femme,
Qui, du prince, à son gré, dispensant la faveur,
Borne ses laches vœux à régner sur un cœur ;
Qui, sachant s'avilir pour se voir redoutée,
En se déshonorant croit être respectée,
Et qui ne rougit pas d'acheter à ce prix,
D'une servile cour l'hommage & les mépris.
Conçois ce qu'il falloit d'orgueil & de souplesse,
Pour ménager du roi l'orageuse tendresse,
Et l'amener, enfin, par des soins circonspects,
Des désirs à l'amour, de l'amour aux respects ;
Pour forcer si long-temps ses transports au mystere;
Pour dérober nos feux à la cour, à mon pere,

Et ne pas devenir le jouet imprudent
Du caprice amoureux d'un amant tout-puiſſant.
Cependant ſur les pas du comte de Padille,
Blanche vint de Paris à la cour de Caſtille :
Je vis flotter dom Pedre incertain dans ſes vœux,
Mais je la fis bientôt réléguer en ces lieux ;
Je l'y ſuivis de près. Chargé d'une ambaſſade,
Mon pere, ſur le point de partir pour Grenade,
Voulut, dans ce château, dont il eſt gouverneur,
De Blanche, par mes ſoins, adoucir le malheur.
De dom Pedre, à ce coup, peins-toi la violence ;
Il voulut éclater ; j'exigeai le ſilence :
J'eus mes raiſons. Ainſi, combattant ſes ſoupirs,
Ma réſiſtance adroite embraſoit ſes déſirs.
Trop occupé depuis d'une guerre incertaine,
Un plus heureux deſtin près de moi le ramene :
Il falloit l'éprouver ; je l'ai fait : mais enfin,
S'il me l'offre aujourd'hui, j'accepterai ſa main.

LÉONOR.

Quoi ! ſans l'aveu d'un pere ? Oubliez-vous, Madame...

PADILLE.

Quel trouble, Léonor, jettes-tu dans mon ame ?
Hélas ! avec effroi, je vois que chaque jour,
Chaque inſtant, en ces lieux, peut hâter ſon retour.
Vieilli dans tout l'éclat civil & militaire,
La cour ne vit jamais plier ſon caractere :
Seul & fidele objet de ſon ambition,
La vertu, dans ſon ame, eſt une paſſion.
Intrépide, il contemple, au ſein de la tempête,
La fortune à ſes pieds, & la mort ſur ſa tête ;

Et le cœur tout souillé de projets criminels,
Pourrai-je soutenir les regards paternels ?
Allons où la fortune, où mon amour me guide,
Sans qu'il en coûte rien à sa vertu rigide.
Mon pere, avec plaisir, me verra couronner,
Et son cœur, malgré lui, saura me pardonner.
J'entends du bruit: on vient; que mon trouble est extrême!
Léonor....

LÉONOR.

C'est le roi, Madame, c'est lui-même.

SCENE II.

DOM PEDRE, MARIE DE PADILLE, DOM FERNAND, LÉONOR.

DOM PEDRE.

Adorable Padille, enfin je vous revoi;
Je puis vous présenter & mon trône, & ma foi.
Depuis deux mois entiers une guerre sanglante,
Enchaînant loin de vous mon ame impatiente,
A la soif d'assouvir de fiers ressentiments,
M'a forcé d'immoler de plus doux mouvements;
Il m'est enfin permis d'accorder sans foiblesse,
Les soins de ma vengeance & ceux de ma tendresse.
Connoissez tout mon cœur: l'amour ingénieux,
N'a transporté la guerre & la mort en ces lieux,
Que pour y triompher avec plus d'avantage.
C'est dans ce même jour ici que mon courage,

A l'aſpect des périls contre moi réunis,
Veut, en vous couronnant, braver ſes ennemis.

PADILLE.

Moi, régner ! que mon ame, avec cette aſſurance,
Oſe élever ſi haut ſa timide eſpérance !
Y penſez-vous, Seigneur ? Dans quel affreux danger
Votre imprudent amour voudroit-il vous plonger ?
Qui, moi, que mon bonheur enfantât votre perte ?
De rebelles armés la Caſtille eſt couverte ;
Voulez-vous que l'hymen, que ſes feux allumés
Enflamment leurs tranſports déjà trop animés ?
Dom Henri, les François, tout irrite ma crainte.

DOM PEDRE.

Quelle eſt cette terreur dont votre ame eſt atteinte ?
Et que prétendez-vous ? Dois-je, dans mes projets,
Craindre ni conſulter de coupables ſujets ?
Du factieux Henri concevez moins d'alarmes ;
Le traître, chaque jour, s'offre à quitter les armes :
Il ſait que, méditant les mêmes trahiſons,
Son frere, de ſa tête, expia mes ſoupçons :
Mais mon refus le force à conſommer ſon crime ;
J'aſſure ainſi ſa perte, & la rends légitime.

PADILLE.

Son zele couvre-t-il quelques pieges ſecrets ?
Seigneur, cédez au temps, acceptez cette paix ;
Peut-être devenu plus fidele....

DOM PEDRE.

Eh ! qu'importe ?
Ma haine fait ſon crime, & ma haine l'emporte.

Inflexible à la crainte, ainſi qu'à la pitié,
C'eſt ſon ſang que je veux, & non ſon amitié;
C'eſt être trop long-temps fatigué de ſa gloire,
Et je ne veux devoir la paix qu'à la victoire.
Les François atterrés par leurs mauvais deſtins,
Déjà preſque vaincus, ſe livrent dans nos mains:
Ces cœurs qu'avoit glacé le froid des Pyrénées,
A travers la diſette & de longues journées,
A peine deſcendus ſous ce brûlant climat,
Amollis, énervés, céderont ſans combat.
Dans l'ardeur d'éprouver ce peuple ſi terrible,
De combattre ſon chef trop long-temps invincible,
Je ſuis ſans défiance, & n'ai qu'à m'applaudir
Du triomphe certain qu'il eſt venu m'offrir.

PADILLE.

Vous raſſurez en vain la timide Padille;
La princeſſe reſpire, & reſpire en Caſtille.

DOM PEDRE.

Je veux que les François contemplent ſes liens;
Qu'en attaquant mes jours, ils tremblent pour les ſiens,
Que toujours balançant ſes périls & leur gloire,
Autant qu'une défaite, ils craignent la victoire;
Qu'effrayés à l'aſpect de ſes périls divers,
Ils n'oſent ni briſer, ni lui laiſſer ſes fers.
N'écoutez, ne voyez que l'amour qui m'inſpire;
Venez, régnez, Madame.

PADILLE.

Hélas! qu'oſez-vous dire?

DOM PEDRE.

Qu'ai-je à craindre ? Achevez d'éclaircir mon effroi.

PADILLE.

Seigneur, vous commandez, & vous êtes mon roi ;
Mais je dépends d'un pere, & ma gloire alarmée....

DOM PEDRE.

Quoi donc ! ignorez-vous qu'il a rejoint l'armée ?
Madame, il va paroître, & pour vous obtenir,
Dans ces lieux, à l'instant, je dois l'entretenir.

PADILLE.

Ciel ! qu'entends-je ? Tandis qu'à mon devoir fidelle,
Au devant de ses pas ma tendresse m'appelle,
Parlez, Seigneur, pressez, & songez que de lui,
Votre sort & le mien dépendent aujourd'hui.

SCENE III.

DOM PEDRE, DOM FERNAND.

DOM PEDRE.

Toi qui connois mes feux, toi qui les as vu naître,
Viens, partage, Fernand, les transports de ton maître.
Cher ami, tu m'as vu dévoré tour-à-tour,
Et des feux de la haine, & des feux de l'amour.
Ce jour, en me vengeant de tout ce que j'abhorre,
Ce jour me fait jouir de tout ce que j'adore :
Je vole, en un moment, de l'autel au combat ;
J'assure mon amour, ma vengeance, & l'état.
Mais le comte, en ces lieux, differe de se rendre...

DOM FERNAND.

Eh ! de cet entretien que pouvez-vous attendre ?
Vaincrez-vous ce cœur fier, jaloux de sa vertu,
Que l'espoir & l'effroi n'ont jamais abattu,
Que n'a point amolli la cour & ses délices,
Dont la férocité consacre les caprices ?

DOM PEDRE.

Un sceptre à ses vertus offre un funeste écueil ;
Elles s'y briseront avec tout leur orgueil :
La vertu n'est qu'un nom, sous un dehors sublime,
L'idole de l'orgueil, ou le masque du crime ;
Je le sais, & parmi les perfides humains,
Ami, l'intérêt seul a des droits souverains ;
Et cependant, je dois l'avouer à ma honte,
Un fatal ascendant, malgré moi, me surmonte :
A l'aspect de ce front chargé d'ans & d'honneurs,
Glacé par la vieillesse & par d'austeres mœurs,
Je sens humilier ma fierté consternée,
Et le crime s'enfuit de mon ame étonnée.
Importuns préjugés, que vos droits sont puissants !
Mais de ce joug honteux j'affranchirai mes sens :
A quelque excès, enfin, que son audace monte,
Si mes bienfaits trouvoient un refus dans le comte,
Bientôt ma volonté, devenant une loi,
Qui demande en amant, commanderoit en roi.
Mais on ouvre ; il paroît : va, laisse-moi l'instruire
Des grandeurs où ma flamme a permis qu'il aspire.



SCENE IV.

DOM PEDRE, LE COMTE DE PADILLE.

DOM PEDRE.

COMTE, je vais enfin combattre & me venger.
Mais d'autres soins ici doivent me partager :
Les vœux de mes sujets demandent une reine ;
Je consens qu'en ce jour un tendre hymen m'enchaîne,
Et je rends grace au sort qui vous guide en ces lieux,
Pour hâter de ce jour les instants précieux.

LE COMTE.

Le croirai-je, Seigneur, & quel bonheur suprême
Vous rends à vos sujets, à la gloire, à vous-même ?
Quel soin digne de vous occupe votre cœur ?
Ah ! j'espérois toujours que la foi, que l'honneur
Conserveroient sur vous leur légitime empire :
Je ne me trompois point ; hâtez-vous d'en instruire
Des peuples dans l'erreur & le crime égarés,
Qui suivront leur devoir lorsque vous le voudrez ;
Et lorsqu'adoucissant le pouvoir despotique,
Vous connoîtrez, enfin, pour toute politique,
Que le bonheur du peuple & le bonheur des rois,
Sont l'un à l'autre unis par d'immuables loix.
Blanche, de vos délais trop long-temps alarmée,
De cet heureux retour est sans doute informée :
Elle a donc vu tarir la source de ses pleurs ?

DOM PEDRE.

Blanche eſt plus que jamais livrée à ſes douleurs.

LE COMTE.

Quoi ! Seigneur, vous pourriez....

DOM PEDRE.

Il n'eſt plus temps de feindre,
A ce honteux hymen rien ne peut me contraindre ;
Le trépas, à mes yeux, s'offriroit vainement.

LE COMTE.

N'aurez-vous point pour elle un plus doux ſentiment ?
A ce cruel affront dom Pedre la réſerve !
Seigneur, l'Europe entiere aujourd'hui vous obſerve :
Contemplez l'avenir, ce fier juge des rois,
Arbitre incorruptible entre vous & les loix,
Et la poſtérité rigoureuſe & jalouſe,
Vengeant la foi trahie, & les droits d'une épouſe.
Rappellez vos ſerments....

DOM PEDRE.

Je ne les connois plus,
Ces ſerments odieux que la guerre a rompus ;
Je ne vois que la guerre & l'orgueil de la France,
Et je n'ai plus qu'un choix ; la honte, ou la vengeance.

LE COMTE.

Eh quoi ! toujours haïr, & toujours vous venger ?
Couronnez la princeſſe, il n'eſt plus de danger.
Pouvez-vous voir encor ſans pitié, ſans tendreſſe,
L'éclat de tant d'attraits, ſa douceur, ſa jeuneſſe,

Ces yeux infortunés qu'embelliſſent les pleurs,
Ce cœur modeſte & fier qu'élevent les malheurs,
Et tout ne doit-il pas vous attendrir pour elle ?
De charmes, de vertus adorable modele,
Digne de ſes aïeux, & du trône, & de vous,
Devoit-elle éprouver vos ſuperbes dégoûts,
Gémir dans les malheurs dont l'horreur l'environne,
Et trouver l'eſclavage où l'attendoit un trône ?
Rendez-lui votre main, rendez-lui votre cœur,
Aſſurez votre gloire, aſſurez ſon bonheur ;
Sur-tout n'écoutez point un imprudent courage ;
Seigneur, cet hymen ſeul peut conjurer l'orage :
Les François apaiſés, ſecondant vos projets,
Vont ſoumettre avec vous vos rebelles ſujets :
Mais non ; par ce bienfait, devenus plus dociles,
Vos peuples, ſans effort, vous ouvriront leurs villes :
Dom Henri, de lui-même à vos pieds abattu,
Fera de vos ſoupçons triompher ſa vertu.
Obſervez ſa conduite, eſt-elle d'un perfide,
D'un lâche uſurpateur, d'un ſujet parricide ?
Vertueux politique, il s'arme avec douleur ;
Le fer brille en ſa main, la foi veille en ſon cœur :
D'une couronne offerte il foule aux pieds les charmes ;
Et ménageant le ſang de la patrie en larmes,
Met ſon ambition à ne vaincre jamais,
Et tout l'art de la guerre à conquérir la paix.
Moi-même j'en réponds : non, ſon cœur magnanime,
Quoi que vous en penſiez, n'eſt point fait pour le crime :
Ses efforts pour la paix ſeront-ils toujours vains ?
Ce bien ineſtimable eſt encore en vos mains,
Et vous vous aſſurez, en terminant la guerre,
L'amour de vos ſujets, l'eſtime de la terre.

DOM

DOM PEDRE.

Pour atteindre à la gloire, il eſt d'autres chemins ;
Un roi s'en rend indigne en cédant aux deſtins ;
Et quand ſon peuple veut lui donner des entraves,
Plutôt que des ingrats, doit faire des eſclaves.
Blanche fut deſtinée à régner en ces lieux ;
Un autre objet occupe & mon cœur, & mes yeux.

LE COMTE.

Et quel objet, Seigneur, plus cher à la Caſtille,
Pourroit lui diſputer l'empire ?

DOM PEDRE.

Votre fille.

LE COMTE.

Ma fille ! vous, Seigneur ! gardez-vous de penſer....!

DOM PEDRE.

Elle eſt digne du trône où je vais la placer ;
Rien ne m'arrête plus. Cette heureuſe journée,
Dans une heure, au plus tard, verra mon hyménée.
Vous, par les ſentiments dus à de tels bienfaits,
Songez à mériter l'honneur que je vous fais.



SCENE V.

LE COMTE, *seul.*

AH ! trop funeste honneur ! déplorable Castille !
Faut-il devoir ta perte à mon sang, à ma fille,
Par ses coupables yeux, voir tous mes soins trahis,
Et les feux qu'elle allume, embraser son pays ?
Non : dût fondre sur moi la plus noire tempête,
Je ne souffrirai point la honte qu'on m'apprête :
Dans mes justes transports, jusqu'aux pieds des autels,
J'arracherai ma fille à des nœuds criminels ;
J'attesterai la foi si saintement jurée :
Ou si, contre mon roi, contre sa loi sacrée,
La févere vertu m'interdit tout secours,
Qu'en s'immolant mà gloire, il s'immole mes jours.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BLANCHE DE BOURBON, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Quelle douleur nouvelle en votre ame s'allume,
Et de vos pleurs, Madame, irrite l'amertume ?
Que contient ce billet ? qui peut vous agiter ?
Est-il encor pour vous des maux à redouter ?

BLANCHE. (*Elle lit.*)

Le plus malheureux des humains,
Plus touché de vos maux que du soin de sa vie,
Parmi les ennemis dont elle est poursuivie,
Jusqu'à vous aujourd'hui s'ouvrira des chemins :
De secrets importants il viendra vous instruire ;
Le destin apaisé se lasse de vous nuire,
Et les fers vont tomber de vos augustes mains.
Ciel ! que vois-je ? quelle est cette main inconnue,
Par qui la liberté me doit être rendue ?
Quel mortel généreux, sensible à ma douleur,
Veut forcer l'espérance à rentrer dans mon cœur ?
Mais quoi ! par quel motif le voile du silence
Dérobe-t-il son nom à ma reconnoissance ?
Je tremble à m'éclaircir Emilie, apprends-moi
D'où ce billet fatal a passé jusqu'à toi.

ÉMILIE.

Un ſoldat, de ces murs, eſt venu me le rendre;
Le reſte eſt un myſtere, & je n'ai pu l'apprendre.

BLANCHE.

Tu l'ignores: hélas! qui pourra m'éclairer
Dans la nuit des ſoupçons où je vais m'égarer?
De quel doute cruel je ſens mon ame atteinte!
Seroit-ce dom Henri? dois-je en croire ma crainte?
Plus j'obſerve le ſens ſous ces traits renfermé,
Plus, dans ſon trouble affreux, mon cœur eſt confirmé.
Puis-je en douter? C'eſt lui, c'eſt ſa coupable audace
Qui déchire mon ame, & comble ma diſgrace.

ÉMILIE.

Pourquoi vous affliger, lorſqu'au ſein du malheur,
Ce billet vous annonce un généreux vengeur?
Le prince a des vertus....

BLANCHE.

Ah! ma chere Emilie,
Tu ne ſais pas quels maux empoiſonnent ma vie:
Le prince eſt généreux, & ces mêmes vertus
Sont tout ce que dans lui je redoute le plus.
Contre un frere cruel, dont il fuyoit la haine,
Il choiſit ſon aſile aux rives de la Seine.
Il m'offrit ſon hommage; il étoit malheureux;
Dernier trait de l'amour, & le plus dangereux!
Qu'aiſément en ces temps, trop voiſins de l'enfance,
Un doux penchant ſéduit la crédule innocence!
Je me croyois aimée; hélas! j'avois un cœur;
Il n'étoit pas encore ouvert à la douleur;

Et l'amour pouvoit-il m'inſpirer des alarmes,
Quand le reſpect, la crainte étoient ſes ſeules armes ?
Ne crois pas cependant qu'à mes yeux indiſcrets,
Le prince ait de mon ame arraché les ſecrets :
En proie à mon ardeur, ſi je n'ai pu l'éteindre,
Au ſilence du moins je ſavois la contraindre.
Henri fut rappellé ſous ce fatal climat,
Et moi-même immolée aux intérêts d'état :
Aux cruautés du roi, victime abandonnée,
A régner ſur ces bords je me vis condamnée,
Et pour comble de maux, contrainte d'y revoir
Un objet dont le temps, l'abſence & le devoir
N'avoient point effacé l'image redoutable.
Mais à ſes plus doux vœux, lui-même inexorable,
Dévoroit des ſoupirs qui devoient m'offenſer;
Ses regards vers les miens craignoient de s'adreſſer;
Et ſoigneux de me plaire en évitant ma vue,
Son reſpect prévenoit la loi qu'il eût reçue :
Hélas ! & ſa vertu me force à l'eſtimer,
Et la mienne me fait un crime de l'aimer !
Mais que dis-je ? arrachons de mon ame irritée,
Cette eſtime honteuſe & ſi peu méritée :
Le cruel s'eſt laſſé d'être digne de moi;
D'un reſpect importun il ne ſuit plus la loi.
Quoi ! dans ces murs, lui-même il oſera ſe rendre ?
Croit-il que je voudrois lui parler & l'entendre ?
Qu'à ce point mes malheurs abaiſſent ma fierté ?
Que je veuille, à ce prix, payer ma liberté ?

ÉMILIE.

Pouvez-vous condamner le motif qui l'anime ?
Périr pour vous ſauver, eſt-ce commettre un crime ?

BLANCHE.

Hélas ! que fera-t-il, & quels détours obſcurs
Introduiront ſes pas dans ces terribles murs ?
Eſpere-t-il tromper, ſur la foi de ſes guides,
D'un peuple d'ennemis les regards homicides ?
Pourquoi braver ſans fruit mille périls nouveaux ?
Vient-il livrer ſa tête au fer de ſes bourreaux ?
Malheureuſe ! quels ſoins occupent ma penſée !
Ai-je donc oublié que je ſuis offenſée ?
Je tremble pour l'ingrat : quoi ! mon cœur déchiré
Eſt-il, contre ma gloire, avec lui conjuré ?

ÉMILIE.

Ah ! ne contraignez point de ſi juſtes alarmes ;
Sans honte, à ſes périls, accordez quelques larmes.
Quoi ! les loix du devoir font-elles des ingrats ?
Le perfide dom Pedre, à de nouveaux appas,
Va porter cette foi qu'il vous avoit jurée ;
De ſes barbares nœuds votre ame délivrée,
Peut enfin....

BLANCHE.

Laiſſe-là des conſeils ſuperflus ;
Je rougis de t'entendre, & ne t'écoute plus.
Des mêmes ſentiments avec moi pénétrée,
Va, de ces lieux, au prince interdire l'entrée ;
Apprends-lui de ſes ſoins le malheureux ſuccès,
Et ſur-tout, près de moi, défends-lui tout accès :
Va, dis-je ; ta princeſſe, à ce prix, te pardonne ;
Fais-lui bien concevoir quel péril l'environne ;
De ce cruel ſéjour contrains-le à s'arracher ;
Dis-lui... Que vois-je ? ô ciel ! où fuir ? où me cacher ?

SCENE II.

BLANCHE, DOM HENRI, ÉMILIE.

DOM HENRI.

MADAME, où fuyez-vous ? daignez du moins m'apprendre....

BLANCHE.

Non, je ne puis, Seigneur, vous voir ni vous entendre.
Par respect, par pitié, ne suivez point mes pas :
Fuyez, obéissez.

DOM HENRI.

Non, je ne vous suis pas :
A combler tous vos vœux, mon désespoir s'apprête,
Cruelle. Au coup mortel je vais offrir ma tête.

BLANCHE.

O ciel ! que faites-vous ?

DOM HENRI.

Je vais vous obéir ;
Vous voulez que je meure, & j'y cours.

BLANCHE.

Vous, mourir !

DOM HENRI.

Quoi ! de mes tristes jours, chargé de votre haine,
Voudrois-je prolonger la durée incertaine ?
Hélas ! en expirant je bénirai mon sort,
Si je puis, malgré vous, vous servir par ma mort.

BLANCHE.

Blanche attendoit de vous, Seigneur, plus de justice.
Jouet de vos tirans, & non pas leur complice,
Les outrages du sort, constants à me trahir,
M'ont appris à pleurer, & non point à haïr.
Mais vous, répondez-moi, par quel espoir funeste,
Venez-vous affronter un péril manifeste ?
Ne vous souvient-il plus quels malheureux liens,
Séparent sans retout vos destins & les miens ?

DOM HENRI.

Autant que je l'ai dû, pour vous, pout votre gloire,
Mon cœur en a gardé l'importune mémoire ;
Le timide respect étoit seul écouté,
Et je sais trop, hélas ! ce qu'il m'en a coûté.
Mais les temps sont changés. Dans l'effroi qui me presse,
Ce qui fut un devoir, seroit une foiblesse.
Je ne me souviens plus que de votre danget,
Et mon devoir consiste à vous en dégager.
Je ne vois en ces lieux qu'un maître qui vous brave ;
Vous y deviez régner, & vous êtes esclave ;
Esclave condamnée à nourrir de vos pleurs
L'orgueil d'une rivale, & vos vaines douleurs.

BLANCHE.

Quoi, Prince, savez-vous ?...

DOM HENRI.

Déjà dans mon armée,
Des nouveaux nœuds du roi la nouvelle est semée.
C'est trop vous étonner. Tout son camp irrité,
Respire la révolte & l'infidélité.

Chaque jour, des projets que sa haine médite,
Par ses propres soldats mon oreille est instruite :
C'est par eux qu'aujourd'hui ces murs me sont ouverts,
Et que j'espere enfin sauver des jours si chers.
Du côté de mon camp, d'inaccessibles roches
Semblent de ce château défendre les approches :
Là, dans le roc creusé par les efforts de l'art,
Un sentier inconnu conduit sous ce rempart ;
Trois soldats seulement veillent à ce passage :
Leurs femmes, leurs enfants dans mon camp en ôtage,
La pitié de vos maux, & mes propres bienfaits,
Ainsi que de leur foi, m'assurent du succès :
Venez ; tout nous promet une fuite assurée ;
Dérobez aux périls cette tête sacrée.

BLANCHE.

Que je fuie avec vous ! qu'osez-vous proposer ?

DOM HENRI.

Quels obstacles encor pouvez-vous m'opposer ?

BLANCHE.

Ce que je dois, Seigneur, dans mon malheur extrême,
A mon nom, à mon rang, à dom Pedre, à moi-même.
Qu'ai-je entendu, barbare ? étoit-ce à votre main
A me percer le cœur de ce coup inhumain ?
Captive, devenue à moi-même importune,
J'ai lassé vos respects par ma longue infortune :
Ils ont craint de survivre à mes tristes grandeurs,
Et rien ne me suit plus que mes propres malheurs ;
Et déjà dans mes fers vous osez méconnoître
Qui je fus, qui je suis, & qui je devois être.

DOM HENRI.

Ah ! tout mon crime encor ne vous eſt pas connu.
Apprenez donc l'excès où je ſuis parvenu.
Mes feux ſont déclarés : bientôt l'hymen d'un frere
M'eût aſſuré l'aveu de votre auguſte pere.
Hélas ! mes ennemis ſont tous dans votre cœur !
Peut-être dégageant, au prix de mon bonheur,
Les ſerments que l'Eſpagne avoit faits à la France,
Nous euſſions des deux rois rétabli l'alliance.
Je ne vous offrois point un roi pour votre époux :
Par la ſeule vertu m'élevant juſqu'à vous,
Armé pour mon pays, & non pour mes injures,
Je ne vous préſentois qu'une ame & des mains pures ;
Ou ſi, Madame, enfin de plus chers intérêts
Ont malgré moi, peut-être, animé mes projets,
Etoit-ce à vous, hélas ! à m'en faire des crimes ?

BLANCHE.

Ah ! ceſſez de m'offrir des ſoins peu légitimes ;
Je ne ſuis point à moi.

DOM HENRI.

Vous n'êtes point à vous ?
Qui vous retient encor ? Vous n'avez plus d'époux.
Après ſa foi portée entre les bras d'une autre,
Dom Pedre garde-t-il quelques droits ſur la vôtre ?
Ses refus, ſes mépris, ſes fers que vous portez,
Tout vous arrache au joug où vous vous ſoumettez.
L'Europe, avec horreur, a vu la perfidie,
Le poiſon à la main, attaquer votre vie :
Sans doute que du ciel l'équitable ſecours,
Fit naître le haſard qui préſerva vos jours.

Ce crime a soulevé la Castille & la France ;
Du plus sage des rois il arme la puissance,
Et le force à venger, aux yeux des nations,
La sœur de son épouse, & le sang des Bourbons.

(Il se jette à ses pieds.)

Vous seule, de vous-même inflexible ennemie,
Voulez-vous d'un cruel assouvir la furie ?
Je ne vous parle point d'un amour malheureux,
Digne de vous peut-être, & d'un sort moins affreux.
Oubliez qui vous sert, punissez qui vous aime,
Mais laissez-vous fléchir en faveur de vous-même.

BLANCHE.

Epargnez-vous, Seigneur, d'inutiles efforts,
Et ne me faites point rougir de vos transports :
Le plus affreux trépas n'a rien qui m'épouvante ;
Je mourrai trop heureuse, en mourant innocente :
Je remplis à la fois mon sort & mon devoir.
Hélas ! j'ai tout perdu, la liberté, l'espoir ;
Mais ma gloire me reste ; &, si j'ose le dire,
C'est le seul ennemi qui contre vous m'inspire.

DOM HENRI.

Foible & cruel secours à mes vœux abattus !
J'admire, en frémissant, vos barbares vertus.
Vous voulez donc mourir ?...

BLANCHE.

Ah ! c'est trop vous entendre :
Prince, un plus long séjour peut vous faire surprendre.
J'entends du bruit.... cessons un funeste entretien ;
Fuyez, éloignez-vous....

DOM HENRI.

Ciel ! quel trouble eſt le mien !
Quel noir preſſentiment ! quelle terreur me preſſe !
Vous reverrai-je encore ? En quels lieux je vous laiſſe !
Adieu. Puiſque mes ſoins n'ont pu vous ſecourir,
Je vais vous mériter, vous ſauver, ou mourir.

BLANCHE.

Ciel ! prends ſoin de ſes jours....

SCENE III.

BLANCHE, LE COMTE DE PADILLE, ÉMILIE.

BLANCHE.

CHER & généreux comte ;
Eſt-ce vous que je vois ?

LE COMTE.

Plein d'horreur & de honte,
Je viens tout à la fois & coupable, & ſoumis,
Vous livrer le plus grand de tous vos ennemis.
Artiſan de vos maux & de votre ruine,
C'eſt moi qui vous détrône & qui vous aſſaſſine.
Puniſſez ſur moi ſeul les crimes de mon ſang ;
Frappez, & cherchez-en la ſource dans mon flanc :
Heureux, ſi le trépas où je me ſacrifie,
Dans le cœur de ma reine un jour me juſtifie.

BLANCHE.

Qu'il m'eſt, dans mes malheurs, bien glorieux, bien doux
De conſerver l'appui d'un héros tel que vous !
Si de quelque pitié vous touche une captive,
Vivez....

LE COMTE.

Qu'à mon honneur lâchement je ſurvive !
Enfermé dans ces murs, ſans eſpoir, ſans ſupport,
Je ne puis, à dom Pedre, oppoſer que ma mort.
Ma fille, par mon ordre, en vain fuit ſa préſence :
Que dois-je attendre d'elle & de ſa réſiſtance ?
Ce jeune & foible cœur vaincra-t-il en un jour,
L'attrait d'un ſceptre offert par les mains de l'amour ?
Dom Pedre, impatient de revoir ce qu'il aime,
Viendra la demander : je l'attends. Mais, vous-même,
Daignez vous joindre à moi, Madame, & lui parler.
Son ame, à votre aſpect, plus prompte à s'ébranler,
Verra ſon injuſtice, en voyant tant de charmes :
A mes conſeils preſſants ils prêteront des armes.

BLANCHE.

Qu'il paroiſſe : mon cœur devant lui va s'ouvrir,
Et le troubler, du moins, s'il ne peut le fléchir.

LE COMTE.

Je le vois qui s'avance.



SCENE IV.

DOM PEDRE, BLANCHE, LE COMTE, ÉMILIE.

DOM PEDRE. (*à part.*)

O CIEL ! c'eſt la princeſſe.

BLANCHE.

Approchez, & calmez l'embarras qui vous preſſe :
Eſt-ce à vous à frémir en voyanr mes douleurs ?
Des fers vous troublent-ils, & craignez-vous des pleurs ?
Vous ne me verrez point, de reproches armée,
De l'affront qui m'attend, lâchement alarmée,
Vous retracer des maux que vous avez cauſés,
Et mendier un cœur que vous me refuſez.
Le ciel ne nous fit pas pour être unis enſemble ;
Mais puiſqu'il briſe enfin le nœud qui nous aſſemble,
Et puiſqu'un choix plus doux & plus cher à vos vœux,
Va conſommer ma honte en vous rendant heureux,
N'enviez pas le bien à cette infortunée,
De pleurer loin de vous ſa triſte deſtinée.
Rien ne m'attache plus à ce fatal ſéjour ;
Daignez me rendre aux lieux qui m'ont donné le jour :
Montrez à l'univers ; par ce ſoin légitime,
Qu'en perdant votre cœur, j'ai du moins votre eſtime,
Et que la liberté qui briſera mes fers,
Me tienne lieu du moins d'un ſceptre que je perds.

DOM PEDRE.

Il n'eſt pas temps, Madame, encor de vous la rendre,
Et la guerre aujourd'hui vous défend d'y prétendre.

BLANCHE.

Songez-vous bien, Seigneur, qu'au défaut d'un époux,
Je ne pourrois plus voir qu'un ennemi dans vous ?
Quel obſtacle m'arrête encor ſur cette rive ?
Suis-je votre ſujette, ou bien votre captive ?
Qui vous retient ? parlez.

DOM PEDRE.

Madame, je ſuis roi,
Et de mes volontés ne dois compte qu'à moi.
Les armes à la main, la France vous demande ;
Il faut verſer du ſang avant que je vous rende.
Tel eſt votre deſtin. Bientôt votre vengeur,
Du Gueſclin, en ces murs, vient comme ambaſſadeur :
Je l'entendrai. Mais vous, croyez, quoi qu'il m'annonce,
Que le combat ſuivra de bien près ma réponſe ;
Et tremblez que ce jour, funeſte à vos ſouhaits,
Ne ſoit un jour de ſang, au lieu d'un jour de paix.

BLANCHE.

Je reconnois trop bien dom Pedre à ce langage,
Et qui peut l'écouter, doit s'attendre à l'outrage.
Je laiſſe à mon pays le ſoin de m'en venger,
A vous, du repentir, au ciel, de nous juger.
Il eſt temps de finir cette triſte entrevue ;
Jouiſſez de la honte où je ſuis deſcendue :
Je ſens trop que le ſang qui coule dans mon ſein,
N'eſt pas accoutumé de ſupplier en vain.

SCENE V.

DOM PEDRE, LE COMTE.

DOM PEDRE.

AH ! quel que soit ici cet orgueil qui me brave,
Je puis le pardonner, sans crainte, à mon esclave.

LE COMTE.

L'ai-je bien entendu ? ciel ! par quelles rigueurs,
D'une triste princesse aigrissez-vous les pleurs ?

DOM PEDRE.

Ne songeons qu'au bonheur où mes désirs prétendent,
Les autels sont parés, & mes soldats m'attendent :
Accordez votre fille à des transports si doux ;
Que je porte au combat le nom de son époux.

LE COMTE.

Quoi ! n'en perdrez-vous point la funeste pensée ?
Quand des plus grands dangers l'Espagne est menacée,
Je l'avoue à regret, mon esprit agité
Admire avec effroi votre sécurité.
Ivre d'un fol amour, vous attaquez ensemble
Deux puissants ennemis que la vengeance assemble.
Tout votre camp n'oppose au nombre, à l'union,
Que lâcheté, que trouble & que désertion ;
Et je n'ose sonder les profondes disgraces
Que l'infidélité peut creuser sous vos traces :
Votre trône en péril, & peut-être vos jours....

DOM

DOM PEDRE.

Cessez de m'opposer d'inutiles détours ;
Obéissez, enfin, & sachez vous connoître ;
Ne me réduisez point à vous parler en maître.

LE COMTE.

Je sais ce que je dois à l'absolu pouvoir ;
Tout mon sang est à vous ; mais cessez de vouloir
Qu'une soumission aveugle & criminelle,
Souille mes derniers jours d'une honte éternelle ;
Que je sois soupçonné de vous avoir trahi.
Et vous-même, Seigneur....

DOM PEDRE.

Vous aurez obéi.

LE COMTE.

Qui moi, que de vos feux approuvant l'injustice,
De vos serments trahis devenu le complice,
J'immole mon honneur à votre passion,
Et le vôtre, Seigneur, à mon ambition !
Ah ! si c'est à ce prix que lui prouvant son zele,
Un sujet à son roi peut paroître fidele,
Prompt à vous offenser, & prompt à vous trahir,
Je fais gloire, à vos yeux, de vous désobéir.

DOM PEDRE.

Enfin, ces vains délais lassent ma patience,
Et mon cœur n'est point fait à tant de résistance :
Je saurai, malgré vous, accomplir mes desseins ;
Que tout tremble devant mes ordres souverains.
Hola! gardes....

LE COMTE.

Seigneur, qu'allez-vous entreprendre ?
Contre vous-même ici, je faurai la défendre.
Venez, Seigneur, venez l'arracher de mes bras :
Faites, fi vous l'ofez, traîner du même pas,
Une double victime à ce noir facrifice,
Et la fille à l'autel, & le pere au fupplice....
Mais votre cœur frémit, & je vois la vertu
Triompher des tranfports dont il eft combattu.
Achevez de vous vaincre, ou fi cette victoire
Doit coûter plus d'un jour à qui chérit la gloire,
Ah ! différez du moins, & pour quelques moments,
Enchaînez de ce cœur les honteux mouvements.
Eft-ce à vous, lorfqu'ici l'honneur, le péril preffe,
D'écouter de l'amour l'importune foibleffe ?
Preffé de tous côtés, & par tant d'ennemis,
Vous parlerez d'hymen quand ils feront foumis :
Mais fur-tout, aujourd'hui, n'ôtez point à la France,
L'efpoir de vous revoir chercher fon alliance,
Et par là, dans fes bras, vous affurant un port,
Faites-vous un rempart contre les coups du fort.
Daignez de l'ambaffade attendre au moins l'iffue ;
Ne déterminez rien fans l'avoir entendue.
C'eft ainfi qu'un grand roi, de lui-même vainqueur,
Sous un joug politique afferviffant fon cœur,
Par fes paffions même illuftre fa mémoire,
Et les confacre enfin pour trophée à la gloire.
Vous ne répondez point : ciel ! que méditez-vous ?
Aurai-je donc fans fruit embraffé vos genoux ?
Non, non, n'efpérez point échapper à mes larmes ;
Hélas ! contre nos rois, ce font nos feules armes.

DOM PEDRE.

Eh bien, allons combattre, & donnons tour-à-tour,
Ce jour à la victoire, & demain à l'amour.
Mais, quels que soient enfin vos motifs que j'ignore,
Malheur à qui voudroit me résister encore.

LE COMTE.

Toi qui vois ma douleur, & les maux que je crains,
O ciel! change son cœur, ou change nos destins!

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARIE DE PADILLE, LÉONOR.

PADILLE.

Funeste ambition que j'ai trop écoutée,
Dans quel abyme affreux m'as-tu précipitée ?
Vains projets, que le sort renverse en un moment;
C'en est donc fait, je perds le trône & mon amant !
Et pour comble d'horreur, c'est la main la plus chere
Qui trahit tous mes vœux : c'est la main de mon pere!
As-tu vu, Léonor, la barbare douceur
Que le cruel feignoit en me perçant le cœur ?
Dom Pedre, m'a-t-il dit, qu'ont attendri mes larmes,
Differe cet hymen qui faisoit nos alarmes;
J'ai fait parler l'honneur, la honte & le danger :
Rassure-toi, ma fille, un jour peut tout changer.
Prends part à mon espoir, prends part à ma victoire;
Je t'ôte une couronne, & je te rends ta gloire.
Cet échange est trop beau pour te plaindre de moi;
J'ai vaincu ton amant, pourrai-je moins sur toi ?
Arme donc ta vertu pour cet effort insigne,
Dédaigne de régner pour t'en montrer plus digne;
Sois ma fille, en un mot.... Hélas, pere inhumain!
Ton sang, sans tes vertus, a coulé dans mon sein;

De ces grands ſentiments l'héroïſme farouche
Accable ma foibleſſe, & n'a rien qui me touche ;
Je ſens combien mon cœur eſt inégal au tien,
Donne-lui de ta force, ou n'en exige rien....
Ou plutôt connois mieux la honte où tu m'expoſes,
Et quelle indigne gloire ici tu me propoſes....
Ciel! n'as-tu donc conduit mon amant en ces lieux
Que pour mieux m'accabler?...

SCENE II.

DOM PEDRE, MARIE DE PADILLE, LÉONOR.

DOM PEDRE.

CHER objet de mes vœux,
Quel moment fortuné me rend à tant de charmes ?
Pardonnez, ſi parmi le tumulte des armes,
De mille ſoins divers, preſſé de tous côtés,
Les plus chers à mon cœur ſont trop mal écoutés.
Quel trouble a, ſur vos yeux, étendu ce nuage?
Doutez-vous de mon cœur ? Epargnez-m'en l'outrage.
Mais, ſans doute, le comte a dû vous raſſurer
Sur l'hymen que lui-même il m'a fait différer ;
Ses timides conſeils ébranloient peu mon ame,
L'amour n'écoutoit rien : mais j'ai ſongé, Madame,
Que je dois vous offrir un roi dans un époux,
Et qu'un trône ébranlé n'eſt pas digne de vous.

Je vais donc l'affermir : une double victoire
Va cimenter sa force & me rendre ma gloire ;
Teint du sang odieux de mes fiers ennemis,
Demain vous me verrez triomphant & soumis,
De la guerre à vos pieds, consacrant l'avantage,
Enrichir mon amour du prix de mon courage.

PADILLE.

D'un si grand cœur, Seigneur, je n'attendois pas moins ;
Je sais ce que je dois à ces généreux soins,
Mon ame, à tant de gloire, il est vrai, peu sensible
N'avoit pas dû prévoir, dans son ardeur paisible,
Que cet hymen fatal que pressoient vos transports,
Vous dût coûter ici de si sanglants efforts ;
Ni qu'un jour votre amour commît à la fortune
Le soin de couronner une flamme importune.
J'ouvre les yeux, enfin, sur le trône & sur moi ;
Je vois, en contemplant, & mon maître & mon roi ;
Quel intervalle immense à jamais nous sépare,
Et quels pressants dangers cet hymen vous prépare.
Prévenez-les, Seigneur, formez des nœuds plus doux ;
Que la princesse, enfin, retrouve son époux ;
Rendez-lui votre main, & gardez-vous d'attendre
Que le sort ennemi vous force à la lui rendre.

DOM PEDRE.

Vous me soupçonneriez de vous manquer de foi ?
Blanche vous raviroit un cœur que je vous doi ?
Elle, qui sert ici, gémissant dans sa chaine,
Non d'objet à mes feux, mais d'otage à ma haine ?
C'est vous en dire assez ; & peut-être, aujourd'hui,
Vous verrez si dom Pedre aime ou hait à demi.

PADILLE.

Eh bien, connoiſſez donc tout le fond de mon ame,
Et ne refuſez pas l'exemple d'une femme.
Je vous aimois, Seigneur, & le ciel m'eſt témoin
Qu'à tout autre bonheur, j'en préférois le ſoin;
Que mon ame, à vos vœux, pour jamais aſſervie,
Faiſoit de cet amour le charme de ma vie;
Pour la derniere fois j'écoute un vain tranſport,
Oubliez votre rang & ſouffrez-en l'effort;
Le concevez-vous bien tout ce bonheur ſuprême,
De vivre & de régner avec ce que l'on aime:....
Et cependant, Seigneur, il faut tout oublier,
Couronne, hymen, amour, & tout ſacrifier.....
N'en parlons plus.... peut-être un ſouvenir trop tendre,
A de honteux regrets, me forçant de deſcendre....
De ma triſte conſtance aſſurons les projets;
Prince, que fais-je, hélas! fuyons-nous pour jamais.

DOM PEDRE.

Non, non, Madame; non, c'eſt moi qu'il en faut croire;
Venez, & puiſqu'enfin il y va de ma gloire,
Que d'un lâche parjure on m'oſe ſoupçonner,
De ce pas aux autels venez vous couronner.



SCENE III.

DOM PEDRE, MARIE DE PADILLE, DOM FERNAND, LÉONOR.

DOM FERNAND.

L'AMBASSADEUR François en cet inſtant s'avance.

DOM PEDRE.

O ciel!

PADILLE.

Allez, Seigneur, ſatisfaites la France;
Cédez, ſans murmurer, aux deſpotiques loix
Que va vous impoſer la fierté des Valois;
Pour prix du ſacrifice où ma gloire m'oblige,
Une retraite obſcure eſt tout ce que j'exige:
C'en eſt fait, je vous perds; oubliez moi, régnez.

SCENE IV.

DOM PEDRE, DOM FERNAND.

DOM PEDRE.

QUELLE fureur ſaiſit mes eſprits indignés?
Quoi! contre moi tout s'arme, & la fille & le pere?
Connois enfin, cruelle, à quel point tu m'es chere.

Viens voir ces mêmes feux que tu croyois éteints,
Dispoſer de mon bras & de tous nos deſtins.
Plein de rage & d'amour, j'ai peine à me connoître ;
Mon cœur....

DOM FERNAND.

Remettez-vous, du Gueſclin va paroître.
Seigneur....

SCENE V.

DOM PEDRE, BERTRAND DU GUESCLIN, DOM FERNAND, Suite.

DOM PEDRE.

EH bien, à quoi faut-il me préparer,
Seigneur, & qu'allez-vous enfin me déclarer ?
Allons-nous effrayer ou raſſurer la terre ?
Prononcez : portez-vous ou la paix ou la guerre ?

DU GUESCLIN.

Vous-même, prononcez, & faites vos deſtins ;
Mais les moments ſont chers, & les détours ſont vains.

DOM PEDRE.

Seigneur, je vous entends ; mon choix eſt fait d'avance.
Mais parlez, à quel prix met-on votre alliance ?

DU GUESCLIN.

Je l'ai dit, votre ſort en vos mains eſt remis,
Obſervez les traités, & nous ſommes amis.
La France, ſur la foi d'une ſainte promeſſe,
Vous confie, Seigneur, une auguſte princeſſe;
Elle devoit s'aſſeoir ſur le trône avec vous:
Regne-t-elle, en effet? Etes-vous ſon époux?
Depuis plus de ſix mois, languiſſante, ignorée,
En d'indignes liens on la tient reſſerrée;
Que dis-je? on a tenté.... Mais, qui pourroit, Seigneur,
Retracer, ſans frémir, un tel excès d'horreur?
Vous l'ignorez, ſans doute, & vos cruels miniſtres
Ne vous admettoient pas à leurs complots ſiniſtres.
La malheureuſe Blanche, a vu, dans ſa priſon,
Armer contre ſes jours l'exécrable poiſon;
Un tragique forfait alloit finir ſa vie,
Quand, de ſes aſſaſſins déſarmant la furie,
L'affreuſe politique eut beſoin de ſes jours;
Pour de nouveaux affronts on prolongea leur cours.
Aujourd'hui même, un bruit, que j'oſe croire à peine,
M'annonce qu'à l'Eſpagne on donne une autre reine.
Où ſont tous ces ſerments qu'entendit l'univers?
N'eſt-ce plus qu'un vain ſon diſperſé dans les airs?
Telle eſt de tous nos rois la ſuprême maxime,
Seigneur, que ſi jamais, triſte jouet du crime,
La foi diſparoiſſoit du ſéjour des humains,
On doit la retrouver au cœur des ſouverains.
C'eſt cette politique, & glorieuſe & juſte,
Qui toujours de nos lis ſoutint l'éclat auguſte;
Qui les fit révérer des autres nations,
Ou les vengea du moins de leurs invaſions.

C'eſt par là qu'en ſes ports repouſſant l'Angleterre,
Mon roi ſort triomphant d'une ſanglante guerre,
De ſes peuples heureux partageant le bonheur,
Et de tous ſes voiſins l'arbitre ou le vainqueur.
Craignez de rallumer ſa foudre encor fumante;
Craignez le triſte honneur d'une chûte éclatante.
Charles veut bien encore oublier tant d'excès;
Ambaſſadeur armé, je vous offre la paix.
Rempliſſez vos ſerments; de Blanche en ce jour même,
Faites-nous voir le front orné du diadême;
Banniſſez, loin de vous, Fernand & ſes pareils,
Qui vous empoiſonnoient de leurs lâches conſeils:
Enfin, pour ſûreté de toutes vos promeſſes,
Livrez-moi, pour dix ans, deux de vos forteresses.
Tels ſont les nœuds ſacrés & les conditions
Qui peuvent mettre un terme à nos diviſions;
Quant aux feux inteſtins dont brûle cet empire,
On s'offre à les calmer; cela doit vous ſuffire;
Et ne préſumez pas, qu'appuyant vos projets,
On écraſe, avec vous, de malheureux ſujets.
Sous un ſceptre de fer, l'Eſpagne humiliée,
Ainſi que vous, Seigneur, devient notre alliée:
Pour ſeul médiateur vous recevrez mon roi,
Déjà même le prince en a donné ſa foi.

DOM PEDRE.

Eh bien, nous combattrons; il faut vous ſatisfaire:
Offrir ainſi la paix, c'eſt annoncer la guerre;
Et ſi j'ai, ſi long-temps, ſoutenu du même œil,
De ces conditions l'inſupportable orgueil,
Le plaiſir d'en ſentir accroître encor ma rage,
A pu ſeul, juſqu'au bout, captiver mon courage.

Je ne m'avilis point, Seigneur, à repousser
Les soupçons odieux dont on m'ose blesser ;
Souvent ce qu'un vil peuple ose appeller un crime,
N'est, dans l'art de régner, qu'un effort magnanime.
Les rois sont au dessus de ces vains préjugés,
Et par leurs égaux seuls peuvent être jugés.
Le temps presse ; partez ; que rien ne vous retienne ;
Rejoignez votre armée, & je vole à la mienne ;
Le vainqueur des Anglois, en ces climats guerriers,
Pourroit peut-être enfin voir flétrir ses lauriers.

DU GUESCLIN.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la princesse ?
Faut-il qu'entre vos mains notre départ la laisse ?
La retient-on encore, & par quelles raisons ?....

DOM PEDRE.

Sortez de mon empire, & franchissez les monts
Par qui, de ces climats, la France est divisée ;
Et peut-être qu'alors, quand ma gloire apaisée
Aura livré mon ame à des conseils plus doux,
Je pourrai consentir d'en traiter avec vous.

DU GUESCLIN.

Grace au ciel, des destins quel que soit le caprice,
France, tes étendards sont ceux de la justice ;
Il ne te reste plus de devoirs à remplir,
Et dom Pedre n'a plus de serments à trahir.
Daignez du moins, Seigneur, permettre que je voie...?

DOM PEDRE.

J'y consens, je vous veux accorder cette joie.

Gardes, faites venir la princeſſe en ces lieux.
Jouiſſez à loiſir de ſes tendres adieux;
Mais de ce vain orgueil calmant la violence,
Songez à ſes périls plutôt qu'à ſa vengeance.

SCENE VI.

DOM PEDRE, BLANCHE, DU GUESCLIN, ÉMILIE, FERNAND.

DU GUESCLIN.

Où ſuis-je? quel ſpectacle? Eſt-ce vous que je vois,
Généreuſe Bourbon, digne ſang de mes rois?

BLANCHE.

Suis-je libre, Seigneur?

DU GUESCLIN.

Non, mais vous êtes reine.

BLANCHE.

Que dites-vous?

DU GUESCLIN.

Calmez une ſurpriſe vaine,
L'Eſpagne qui vous doit ſon maître pour époux,
Veut, par un choix nouveau, s'acquitter envers vous.
Aux Valois, aux Bourbons cette alliance eſt chere,
Madame, il ne lui reſte aujourd'hui qu'à vous plaire.

BLANCHE.

Leur choix fait mon deſtin ; prononcez, j'obéis.

DU GUESCLIN.

Oubliez donc des nœuds indignement trahis.
Oui, c'eſt à dom Henri, Madame, que la France
A remis votre cœur, vos droits, votre vengeance.
Au nom de votre pere, au nom de votre roi,
Recevez cette main pour gage de ſa foi.
Ce héros, de l'Eſpagne & l'amour & le maître,
Eſt plus qu'un roi, Madame ; il dédaigne de l'être.
Son titre eſt la vertu, ſon trône eſt dans les cœurs ;
Il a pour lui les vœux de la patrie en pleurs,
D'une épouſe adorée & les fers & les larmes,
Les cris des malheureux, & nos droits & vos armes.

DOM PEDRE.

Voilà donc ces vengeurs de l'auſtere équité,
Aſſociés au crime, à l'infidélité !
Sous le prétexte vain de venger leur injure,
Ils venoient ſoutenir, couronner le parjure.
Grace à cette fureur, qui méconnoît mes droits,
Ma cauſe eſt aujourd'hui celle de tous les rois.

DU GUESCLIN.

Et tout vous abandonne en ce péril extrême,
La Navarre, Lisbonne, & Sarragoſſe même.
Le Maure encor vous reſte, & votre unique appui,
Eſt de nos ſaints autels l'éternel ennemi.
Je vais hâter, Madame, une juſte conquête ;
Une couronne eſt due à votre auguſte tête,
Et je vais l'y placer....

DOM PEDRE.

Je crains peu cet affront;
(En montrant la princesse.)
Quels que soient vos succès, voici qui m'en répond.
Etouffez cependant cet orgueil téméraire,
Du Guesclin, c'est assez irriter ma colere;
Cessez de me braver; songez qu'en cet instant,
D'un seul de mes regards, votre destin dépend;
Ma générosité vous sert seule d'asile,
Et je me vengerois, s'il m'étoit moins facile.
Mais, ma fierté préfere un glorieux danger:
C'est en vous combattant que je veux me venger.
(A la princesse.)
Vous, si vous m'en croyez, si vous aimez la vie,
Madame, fléchissez votre fiere patrie;
Ecartez, s'il se peut, un dangereux secours,
C'est trop perdre le temps en frivoles discours.
Vous m'avez entendu, c'est à vous de résoudre
Si mon bras doit lancer ou retenir la foudre.

SCENE VII.

BLANCHE, DU GUESCLIN, ÉMILIE.

BLANCHE.

VA, tu peux t'épargner ces transports impuissants,
Qui ne craint pas la mort, ne craint pas les tyrans.
Ah! si le ciel me livre aux fureurs du barbare,
Croyez qu'en succombant au coup qu'il me prépare,

Je saurai, par ma mort, couronnant vos hauts faits,
Soutenir, à mon tour, l'honneur du nom François.
Allez à ces guerriers, qu'animés d'un beau zele,
En ces climats brûlants, mon infortune appelle ;
Apprenez-leur, Seigneur, que je suis digne d'eux.
Heureuse de pouvoir, en ces instants fameux,
Rivale de l'honneur, que leur cœur se propose,
Partager les périls qu'ils briguent pour ma cause.
Vous, Seigneur; vous, l'effroi des Anglois affoiblis,
L'espoir de la Castille, & le soutien des lis ;
Citoyen vertueux, & guerrier indomptable,
Toujours héros, toujours à vous-même semblable,
Allez combattre & vaincre, & conduisez les coups
Du héros, que vos soins m'ont donné pour époux.
Hélas! il jouira tout seul de la victoire,
Le destin ennemi me garde une autre gloire;
Mon cœur n'étoit pas fait pour devenir heureux.
Vantez lui, s'il le faut, ce sacrifice affreux :
Qu'il sache ce qu'il perd, en perdant ce qu'il aime ;
Qu'il sache, s'il se peut, ce que je perds moi-même :
Puisse-t-il quelquefois de moi se souvenir !
Qu'il vive plein de gloire, & je saurai mourir.

DU GUESCLIN.

O cœur, de la vertu le sanctuaire auguste!
Non, vous ne mourrez point. Le ciel n'est point injuste.
Ne percez plus la nuit d'un avenir obscur,
Que pour y découvrir le bonheur le plus pur.
Les périls de dom Pedre assurent votre vie ;
J'ai, moi-même, à dessein, irrité sa furie,
Ce coup d'éclat est grand, mais j'ai dû le frapper :
Le vertueux Henri ne peut plus m'échapper,

Et

Et j'ai dû, malgré lui, pour vous & pour la France,
De tout accord enrr'eux dérruire l'eſpérance.
Par choix & par amour, devenus ſes ſujets,
Ses braves Eſpagnols vont ſervir nos projets;
Libres, par nos ſecours, d'un ſanglant eſclavage,
L'univers les va voir, pour prix de leur courage,
Partager de la France & les arts & les loix,
Sa ſplendeur, ſa puiſſance, & le ſang de ſes rois.
Ne formons déſormais qu'un peuple & qu'un empire,
Que l'Europe, en ſilence, aime, reſpecte, admire.
Quoi qu'il en ſoit, nos ſoins préviendront le danger,
Votre époux, de ces lieux, ſaura vous dégager.
Conſentez-y, Madame; & quand la nuit obſcure,
De ſes voiles épais, couvrira la nature,
Les dérours, qui déjà juſqu'à vous l'ont conduit,
Dans ces coupables murs, l'introduiront ſans bruit.
Ainſi, loin du tyran, du crime & des diſgraces,
Le devoir & l'amour éclaireront vos rraces;
D'un ſéjour trop funeſte, il faut vous éloigner;
Il faut eſpérer tout, il faut vivre & régner;
Au nom d'un tendre époux, l'amour vous y convie.

BLANCHE.

Hélas! que vos diſcours m'attachent à la vie;
Mais, quoi!....



SCENE VIII.

BLANCHE, DU GUESCLIN, LE COMTE.

LE COMTE.

PRINCESSE, & vous, généreux du Guesclin,
Quelle est votre réponse ? En est-ce fait, enfin ?
Le roi, dont la fureur, depuis votre entrevue,
Au plus funeste excès, semble être parvenue,
Impatient déjà de voler au combat,
Veut de votre entretien savoir le résultat.
Miniſtre redouté de paix ou de vengeance,
Le sort a, dans vos mains, déposé sa balance;
Vos arrêts sont les siens. Qu'allez-vous prononcer ?
Faut-il combattre, enfin ? faut-il nous embrasser ?

DU GUESCLIN.

Trop vertueux sujet, digne d'un meilleur maître,
Je suis votre ennemi, puisqu'enfin je dois l'être,
Et je vais vous combattre avec ce même cœur
Qui chérit vos vertus & plaint votre malheur.

LE COMTE.

Jour cruel ! jour affreux ! jour de sang & de larmes !
Princesse infortunée ! Et dans l'horreur des armes,
Captive, sans secours, en ces funestes lieux,
Ne redoutez-vous rien pour ces jours précieux ?

BLANCHE.

La mort n'a point d'horreurs qui puissent me surprendre,
Elle ne m'a que trop fatiguée à l'attendre :
Qu'elle frappe, il est temps, je vais la recevoir
De l'œil dont les Bourbons m'ont appris à la voir.

LE COMTE.

O vertu que j'admire! ô grandeur! ô courage!

DU GUESCLIN.

Ces maux que vous plaignez, Seigneur, sont votre ouvrage;
Cette rare vertu qu'elle admiroit en vous,
Qui lui fit, par vos mains, accepter un époux,
Fut le piege fatal qui, trompant la victime,
L'attira dans ces lieux gouvernés par le crime;
C'est en vous seul, Seigneur, qu'elle espere aujourd'hui.
Vous fîtes ses malheurs, devenez son appui.
Que la voix de l'honneur se fasse entendre encore
A l'oreille d'un roi qui la craint & l'ignore.
Qui le feroit parler plus dignement que vous?
Je sais quels intérêts vous séparent de nous;
Le roi que vous servez, l'époux de votre fille,
Est renversé par nous du trône de Castille.
Quels funestes sujets de haine & de fureur;
Mais, qu'ils sont impuissants à troubler ce grand cœur,
A qui nulle vertu ne peut être étrangere,
Et pour qui, sans l'honneur, la gloire n'est point chere!
Vous voyez quel dépôt je confie en vos mains,
Veillez, cher ennemi, sur ses nobles destins,

C'eſt le ſang le plus pur des plus grands rois du monde.
Seigneur, adouciſſez ſa diſgrace profonde,
Défendez-la ſur-tout des coups du déſeſpoir.

LE COMTE.

N'en doutez point, Seigneur, je ferai mon devoir.
Que ne puis-je, aux dépens d'une vie importune,
Enchaîner à ſes jours la gloire & la fortune ?
O pere déplorable, hélas ! j'ai trop vécu.
Qu'avec plaiſir, d'un corps, par les ans abattu,
Je verrai s'échapper, à ma derniere aurore,
Ce ſouffle languiſſant qui le ſoutient encore !
Mais, c'eſt trop prolonger de funeſtes adieux.

BLANCHE.

Allez, allez combattre, ennemis généreux,
Que réunit l'eſtime & diviſe la gloire ;
Rivaux pour la vertu plus que pour la victoire.
Eh ! quel eſpoir pourroit ne m'être pas permis,
Avec de tels vengeurs & de tels ennemis !

Fin du troiſieme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MARIE DE PADILLE, DOM FERNAND, LÉONOR.

PADILLE.

Hatez-vous de combler l'horreur qui me dévore :
Fernand, en eſt-ce fait ?

DOM FERNAND.

Ciel ! j'en frémis encore ;
Tout eſt perdu, Madame.

PADILLE.

Et j'oſe reſpirer ?
Pourſuivez, achevez de me déſeſpérer.

DOM FERNAND.

Réſolu d'éprouver la fortune des armes,
Le roi, de ſes amis, dédaignant les alarmes,
Sans les voir, ſans ſouffrir qu'ils fuſſent écoutés,
Avoit de dom Henri chaſſé les députés ;
Et reſpirant le ſang, ſoudain, ſans plus attendre,
Il fond ſur l'ennemi, qu'il eſpéroit ſurprendre.

Mais, ô crime ! ô revers déplorable & honteux !
On voit, loin de leurs rangs, des bataillons nombreux
Se détacher soudain avec des cris de joie,
Que d'un commun accord, l'ennemi leur renvoie.
Des traîtres, contre nous, les traits se sont tournés,
Les restes de l'armée, abattus, consternés,
Cedent au premier choc, s'entr'ouvrent, se renversent,
Dans les champs, teints de sang, leurs débris se dispersent;
Le fer, qu'ils n'osent voir, les abat sans effort,
La crainte du trépas précipite leur mort,
Et le vainqueur n'a plus qu'à frapper, sans combattre.
Le roi, que ce revers ne peut encore abattre,
Avec quelques soldats, honteux de le trahir,
Que sa seule valeur a forcés d'obéir,
Et de l'œil & du bras ranimant leur courage,
Chez le vainqueur tremblant, reporte le carnage.
La victoire erre encor près de ses étendards;
Mais, bientôt entraîné par les flots des fuyards,
Un gros de révoltés, & le prince à leur tête,
Qui venoit de ces murs s'assurer la conquête,
A sa fuite inutile en ferme le chemin,
Seul, sans autre secours que son cœur & sa main,
Son intrépidité, que seconde la rage,
De mille bras levés détourne encor l'orage.
Henri voit son péril: traîtres, immolez-moi,
Dit-il, ou respectez les jours de votre roi;
Ce n'est plus le tyran, c'est son roi, c'est son frere.
Il fend les combattants, transporté de colere;
Ses soldats étonnés, à son auguste aspect,
Mettent les armes bas, & s'ouvrent par respect:
Il vole, & joint dom Pedre, & lui rendant les armes,
Il se jette à ses pieds, qu'il mouille de ses larmes.

C'étoit fait de la guerre. Un revers imprévu
Arrache à dom Henri le prix de sa vertu ;
Le comte ramenoit quelques troupes fidelles.
Reconnoître, attaquer, enfoncer les rebelles,
Est pour ce vieux guerrier l'ouvrage d'un moment.
Dom Pedre, à la faveur de cet événement,
S'échappe & le rejoint ; tout prend une autre face.
Abandonné des siens, que la surprise glace,
Le malheureux Henri, resté seul à son tour,
A travers l'ennemi, cherche à se faire jour.
La mort, qui s'applaudit de ses coups magnanimes,
Trace, autour de ce prince, un rempart de victimes ;
Du poids de sa valeur, son bras enfin lassé,
Son redoutable fer, en éclats dispersé,
Le laissent accabler d'une honteuse chaîne ;
Sur les pas du vaincu dans ces murs on l'entraîne ;
Et tel est des destins le caprice odieux,
Qui les sert à demi, qui les trahit tous deux.

PADILLE.

Ainsi dom Pedre échappe enfin à sa défaite,
Et ces murs malheureux assurent sa retraite.

DOM FERNAND.

Foible asile, où forcé, sans espoir de secours,
Il se verra peut-être enchaîné dans deux jours ;
Jamais péril plus grand n'assiégea son courage.
Egaré, furieux à cette horrible image,
Du plus sanglant transport, son cœur, à tout moment,
Passe au funeste accès d'un sombre abattement ;
Plus terrible cent fois dans ce morne silence,
Que lorsque respirant la mort & la vengeance,

Le désespoir, qui regne en ses regards affreux,
S'exhale en vains éclats, en cris impétueux.
Souffrez que je vous quitte, & que mon zele extrême
Ne l'abandonne pas plus long-temps à lui-même.

SCENE II.

MARIE DE PADILLE, LÉONOR.

PADILLE.

O CRIME infructueux! ô regrets superflus!
Vertu, grandeur, amour, qu'êtes-vous devenus?
Non, je ne serai point à demi criminelle, ...
Je puis fixer encor la fortune infidelle....
Différons mon triomphe, afin de l'affermir,
Et séparons deux cœurs, pour les mieux réunir.
Oui, l'amour y souscrit, l'ambition l'ordonne;
Eh! que m'importe un cœur, lorsque je perds un trône?...
Moi, céder mon amant!.... Ah! pourroit-il un jour
Démentir tant de haine, oublier tant d'amour,
Et trahissant lui-même une juste vengeance,
Quand j'attends un forfait, tromper mon espérance?



SCENE III.

DOM PEDRE, MARIE DE PADILLE, LÉONOR.

PADILLE.

Eh bien ! Seigneur, le ſort a comblé vos malheurs.

DOM PEDRE.

L'affreuſe trahiſon infecte tous les cœurs,
Les rois ſont les jouets des fureurs qu'elle inſpire.
Le ciel eſt ſon appui, la terre eſt ſon empire;
Et la triſte valeur, ſans force déſormais,
N'eſt qu'une arme impuiſſante à parer ſes forfaits.
L'univers m'a vu fuir; j'ai ſouillé ma mémoire;
J'ai prolongé ma vie, aux dépens de ma gloire;
Et je reſpire encor, je vis, je vous revoi.

PADILLE.

Eh ! quel eſpoir vous reſte en ce mortel effroi ?

DOM PEDRE.

D'expirer, entouré de célebres victimes,
Puiſqu'en mes mains le ſort laiſſe encor quelques crimes;
De finir dignement ma vie & mes malheurs,
De ſouiller d'un ſang cher les lauriers des vainqueurs,
Et d'arroſer du mien les débris de mon trône.

PADILLE.

Ah ! ſouffrez que l'amour autrement en ordonne.
Quoi ! vous m'aimez, Seigneur, & vous voulez mourir?

DOM PEDRE.

S'il étoit en mon choix de vivre ou de périr ! . . . .
Mais non ; n'espérez point, par de foibles présages,
D'un cœur désespéré, dissiper les orages ;
Le trépas, désormais, est mon unique port.

PADILLE.

Vivez, Seigneur, régnez, osez un grand effort ;
Prouvez-moi votre ardeur, méritez ma tendresse.

DOM PEDRE.

Parlez : qu'exigez-vous ?

PADILLE.

Epousez la princesse.

DOM PEDRE.

Qu'avez-vous prononcé ? Que pour vous obéir ;
Que pour vous mériter, je puisse vous trahir ?
Qu esclave des François, j'ose briguer encore,
Après tant de refus, un lien que j'abhorre ?
Que subissant un joug....

PADILLE.

Vous régnerez, Seigneur,
Vous aurez mon estime ; & songez qu'un grand cœur,
Qu'un héros, au trépas moins aisément se livre ;
C'est moins braver la mort, que redouter de vivre.
Quant à ces tristes nœuds, si long-temps méprisés,
Vous receviez la loi, c'est vous qui l'imposez ;

Vous reprenez de force un bien qu'on vous refuse:
Divisez vos vainqueurs par cette heureuse ruse;
Au Castillan rebelle, opposez l'étranger;
Que le François bientôt s'épuise à vous venger;
Perdez-les l'un par l'autre; & que, sur leurs ruines,
Le pouvoir despotique étende ses racines.
Mais, ce n'est plus, Seigneur, le temps de balancer
Je ne vous verrai point lâchement renoncer
A l'empire, à la vie, au soin de votre gloire....
Gardez de notre amour une tendre mémoire,
Tandis que conservant & cachant tous ses feux,
Et de votre bonheur du moins étant heureux,
Ce cœur, tout plein de vous, s'occupera d'attendre
L'heureux jour qui pourroit l'un à l'autre nous rendre.
Adieu: si vous m'aimez, mon cœut est à ce ptix.

SCENE IV.

DOM PEDRE *seul.*

UN long étonnement vient frapper mes esprits:
Qui, moi, j'épouserois cette horrible furie,
Source de ma ruine, opprobre de ma vie,
Que pour me déchirer, ont vomi les enfers!
Je pourrois, oubliant ma honte & mes revers,
Placer, à mes côtés, tout ce que je déteste....
Qu'importe: il faut régner, prenons ce joug funeste,
Ecartons le péril & donnons notre foi;....
L'horteur de ce ptojet le rend digne de moi....

Je saurai bien briser un nœud si détestable....
Oui, je veux sur mon trône élever la coupable,
Pour mieux choisir la place à lui percer le flanc,
Frapper, & me couvrir de son perfide sang.
Qu'on cherche dom Henri, qu'on l'amene à ma vue;
Forçons-le à me céder son épouse éperdue;
Qu'il la cede, ou qu'il meure; & que sa lâcheté
Ou son trépas, soudain la mette en liberté:
N'en croyons que ma haine & ma fureur....

SCENE V.

DOM PEDRE, DOM HENRI.

DOM PEDRE.

VIENS, traître;
Contemple ton rival, ton ennemi, ton maître:
Perfide en tes forfaits, perfide en ta vertu,
Malheureux conjuré, de quel œil soutiens-tu,
De ton trépas certain, les apprêts légitimes,
Et les remords, enfants & vengeurs des grands crimes?

DOM HENRI.

Immolez un sujet à vos pieds abattu;
Mais, en m'ôtant le jour, laissez-moi ma vertu:
Elle fut toujours pure, exempte d'artifice,
Au fond de votre cœur, vous lui rendez justice.
Je rends grace au destin, qui me livre à vos coups;
Pour vous ouvrir mon cœur, il m'approche de vous.

O mon frere ! ô mon roi ! mon aveugle furie
N'a point trahi son sang, l'honneur, ni la patrie;
J'en atteste le fer, qui va trancher mes jours,
Et cette vérité, l'ame de mes discours;
La triste vérité; triste, mais salutaire,
Que toujours vos rigueurs ont forcée à se taire.
De quels gouffres affreux êtes-vous entouré?
Un peuple furieux, de vengeance altéré,
De tous vos alliés la majesté blessée,
L'univers qui s'indigne, & la France offensée....
Pour moi, quoique mon frere & son injuste mort
M'eussent trop bien instruit à craindre un même sort;
Quoiqu'errant, dépouillé des droits de ma naissance,
Je me visse assiégé, jusqu'au sein de la France,
De l'horreur des poisons & des assassinats:
Non; un coupable fer n'eût point armé mon bras.
J'ai vu, brisant leur joug, des peuples parricides
Offrir votre couronne à vos voisins avides;
Leurs perfides complots alloient vous l'enlever,
Et j'ai dû m'en saisir, pour vous la conserver.
En vain, par moi, la paix vous étoit-elle offerte;
Vous vouliez la vengeance, ou plutôt votre perte.
Forcé, pour vous sauver d'un péril plus certain,
D'engager, aux François, ma parole & ma main,
En combattant, Seigneur, contre un frere que j'aime,
Je lui sacrifiois jusqu'à ma gloire même.
Prononcez mon arrêt; vous savez mes forfaits.

DOM PEDRE.

Je dois beaucoup, sans doute, à de si grands bienfaits.
Répare donc l'effet d'une injuste victoire;
Poursuis, rends-moi le sceptre, & la vie & la gloire.

DOM HENRI.

Eh bien, oſez m'en croire, en voici les moyens.
Briſez les fers de Blanche, oſez briſer les miens.

DOM PEDRE.

Que dis-tu ?

DOM HENRI.

De l'Eſpagne apaiſez la miſere ;
Redevenez ſon maître, en devenant ſon pere :
Que le ciel, ſi long-temps outragé dans ces lieux,
Brille de feux plus purs ſur nos climats heureux.
Il faut, Seigneur, il faut, par un grand ſacrifice,
De vos peuples aigris ramener le caprice :
Le Caſtillan fidele à l'amour de ſes rois,
N'attend que ce ſignal pour rentrer ſous vos loix ;
Tout prêt à vous venger, ſi, de votre clémence
Nous oſions abuſer, ou moi-même, ou la France.
Oui, votre ſûreté l'exige avec l'honneur :
Mais, s'il vous faut du ſang, frappez, voilà mon cœur;
Epuiſez, ſur moi ſeul, toute votre vengeance ;
D'une illuſtre princeſſe épargnez l'innocence ;
J'oſe vous implorer, par ces genoux ſacrés,
Par le jour que je perds, & que vous reſpirez.

DOM PEDRE.

Je n'ai point oublié que je te dois la vie ;
J'ai pu trancher la tienne, au gré de mon envie :
Tu vis, traître, & déjà je ſuis quitte envers toi ;
Mais, ſonge à t'acquitter toi-même envers ton roi.

Je garde un fort plus doux à ta chere princeſſe.
(Aux gardes.)
Qu'on l'amene en ces lieux, je lui rends ma tendreſſe:
Je l'épouſe.

DOM HENRI.

Qu'entends-je ?

DOM PEDRE.

Il faut y renoncer,
Ou mourir.

DOM HENRI.

Ordonnez; je meurs ſans balancer.

DOM PEDRE.

D'un peuple criminel, plus criminelle idole,
(Aux gardes.)
Tu m'oſes réſiſter. Sortez, & qu'on l'immole.

SCENE VI.

DOM PEDRE, DOM HENRI, BLANCHE, ÉMILIE, Gardes.

BLANCHE, *aux Gardes.*

ARRÉTEZ, je me meurs; *(Au roi.)* cruel! que faites-vous ?

DOM HENRI.

C'eſt pour vous que je meurs, & je meurs votre époux;
D'un ſi noble trépas, m'enviez-vous la gloire?

BLANCHE.

(Au roi.)

Non, vous ne mourrez point... O ciel! puis-je le croire,
Que votre main, d'un frere, ose percer le flanc?
Vous ne frémissez point!....

DOM PEDRE.

Venez, c'est de son sang
Que l'hymen, aux autels, va vous l'offrir fumante.

BLANCHE.

Juste ciel!

DOM PEDRE.

Contemplez cette scene sanglante,
Du refus de vous perdre, elle est le juste prix:
Vous, d'un refus pareil, craignez les mêmes fruits.

BLANCHE, *au prince.*

Et ton funeste amour va te coûter la vie,
Cher prince!

DOM HENRI.

De vos pleurs, quoi! ma perte est suivie!
Mes jours sont trop payés.

BLANCHE.

Mon sang les paiera mieux:
Va, les pleurs sont un prix indigne de tous deux.

DOM PEDRE.

Ainsi donc, votre main à sa perte excitée,
Ose....

BLANCHE.

Pour l'obtenir, l'as-tu donc méritée?
Détestable tyran! ose considérer
De quel époux, pour qui, tu veux me séparer.
Penses-tu qu'à ce point la crainte me surmonte?
Au lieu de ce héros, peux-tu m'offrir, sans honte,
L'ennemi des vertus, des hommes & des loix,
L'horreur de ses sujets, & la honte des rois?
La vertu fait sa perte, & le crime, la tienne.
Tu menaces ma vie, il m'immole la sienne;
L'ardeur de me servir, l'a mis dans tes liens;
Il a sauvé tes jours, & tu tranches les siens:
Son cœur, qui te défie, à l'aspect des supplices,
Compte autant de vertus, que tu compte de vices.
Constant dans l'héroïsme, & toi dans les forfaits,
Monstre, & je l'aime enfin autant que je te hais.

DOM HENRI.

Quel prix de ce transport, ciel! pouvez-vous prétendre?

BLANCHE.

La mort: c'est des tyrans le seul qu'on doit attendre;
Le seul, en te perdant, qui peut plaire à mon cœur.

DOM PEDRE.

Va, je satisferai tes vœux & ma fureur.
A quels detours honteux j'asservissois ma rage.
Car, ne t'y trompe pas, fidelle à son outrage,

Sous l'ombre de l'hymen, ma parricide main,
Pour mieux le déchirer, s'approchoit de ton sein;
Ces nœuds que tu formois, t'enchaînoient à ma haine,
Et ta perte plus lente en étoit plus certaine.
Tout vaincu que je suis, frémissez devant moi;
Perfides, de ces murs, je suis encor le roi.

SCENE VII.

DOM PEDRE, DOM HENRI, BLANCHE, LE COMTE, ÉMILIE, Gardes.

LE COMTE.

Ciel! quel temps, quels objets choisit votre vengeance!
Un député, Seigneur, vous demande audience:
On vous offre une treve avec la liberté.

DOM PEDRE.

Qu'on ôte de mes yeux ce couple détesté,
Leur odieux aspect redouble ma furie.
(*Aux gardes.*)
Allez....

LE COMTE.

Quoi! pourriez-vous attenter à leur vie?

DOM PEDRE.

Que pour disposer d'eux, on attende ma loi.

DOM HENRI.

O ciel! puissent ses coups ne tomber que sur moi!

SCENE VIII.

DOM PEDRE, LE COMTE.

LE COMTE.

LE sort rend à vos vœux l'ennemi plus facile ;
Vous êtes libre enfin, choisissez un asile ;
Et pour tout prix d'un bien où nous n'aspirions plus,
De Blanche & de Henri que les fers soient rompus.

DOM PEDRE.

Qu'as-tu dit ? Quel traité ! Que sur cette espérance,
Je laisse, de mes mains, échapper ma vengeance ?
Que je me livre aux coups d'un ennemi cruel !
Et qui peut me répondre ?...

LE COMTE.

Un serment solemnel,
L'honneur, le droit des gens, l'échange des ôtages ;
De votre liberté, sont-ce de foibles gages ?
Que dis-je ? est-il ici besoin de sûretés ?
C'est avec des François, Seigneur, que vous traitez.

DOM PEDRE.

La foi se garde-t-elle à des monstres sauvages ?
J'ai, de l'humanité, perdu les avantages.
Ces murs sont mon cercueil. L'unique espoir pour moi,
C'est, le fer à la main, d'y mourir libre & roi.

LE COMTE.

Eh, quoi! Seigneur....

DOM PEDRE.

En vain ton zele se déploie :
Va, porte ma réponse au traître qu'on m'envoie ;
Va, sors, garantis-moi de l'horreur de le voir :
Laisse-moi jouir seul de tout mon désespoir;
Demain, je t'entendrai, si l'ennemi nous presse.

LE COMTE.

O ciel! sauve, avec lui, son frere & la princesse!

SCENE IX.

DOM PEDRE *seul.*

C'EN est donc fait, ô ciel! j'ai régné, j'ai vécu.
Rebut de l'univers, désespéré, vaincu,
Voici, de mes destins, le redoutable terme ;
Je succombe; sur moi le gouffre se referme ;
La discorde & la guerre éteignent leur flambeau ;
Le crime, sur mes pas, descend dans le tombeau,
Et de l'humanité, trop long-temps outragée,
La gloire est rétablie, & la honte vengée....
Vaine & triste vertu, fantôme trop vanté!
Je meurs, sans te connoître.... affreuse obscurité!....
Ah! signalons du moins ma fureur expirante;
Qu'au récit de ma mort l'univers s'épouvante :

Allons.... Ciel ! de la nuit où s'égaroit mon cœur,
Quelle clarté funeste à pénétré l'horreur !
Quel témoin, quel vengeur dans mon ame s'éleve ?
Le sang des malheureux contre moi se souleve ;
Sa voix crie en mon sein..... Quels troubles ! quels transports !
Pour la premiere fois, j'éprouve le remords.
Quel souffle empoisonné me soutient & m'anime !
Qu'on est infortuné quand on l'est par le crime !
Je m'abhorre & me fuis ; .... moi-même en respirant,
J'enfante & reproduis sans cesse mon tourment ;
Mon cœur est à la fois, mon bourreau, mon complice :
La mort est mon espoir, le jour est mon supplice.
Accourez, vengez-vous, vils humains que je hais ;
Vous ai-je en vain montré l'exemple des forfaits :
Jouet du désespoir & de l'ignominie,
Qui me délivrera du fardeau de la vie ?

SCENE X.

DOM PEDRE, DOM FERNAND.

DOM PEDRE.

APPROCHE, seul ami que m'ait laissé le sort ;
Que fais-tu, loin de moi, quand j'implore la mort ?
Que tes soins semblent lents à ma fureur extrême !
Ah ! par pitié, cruel ! sauve-moi de moi-même.
Ton amitié tantôt m'avoit fait entrevoir....

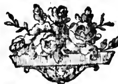
DOM FERNAND.

Raſſurez-vous, je viens confirmer votre eſpoir.
A travers les rochers, une route ſecrete,
Cette nuit, vous aſſure une libre retraite;
Moi-même, en ces inſtants, j'ai ſu la parcourir,
Et l'œil, ni le ſoupçon, ne peut la découvrir.

DOM PEDRE.

Ah! tu me rends, ami, la vengeance & la vie;
Saiſiſſons ces moments ſi chers à ma furie:
De cette affreuſe nuit, je veux, dans l'avenir,
Tranſmettre, avec horreur, l'immortel ſouvenir.
Viens, ſortons, conduis-moi, bientôt le jour expire;
Je veux, ſur ton rapport, par moi-même m'inſtruire.

Fin du quatrieme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIE DE PADILLE, *seule.*

Ou suis-je ? où vais-je ? ô ciel ! l'espérance me fuit,
Le crime seul me reste, & le remords le suit.
Infortunée, hélas ! l'ivresse d'un beau songe,
Voiloit le précipice où le réveil me plonge !
Dans ce gouffre d'horreurs, dois-je vivre ou mourir ?
Que résoudre, & que faire ? où puis-je recourir ?
Le courage est sans force, & l'art est inutile,
Et le désespoir seul s'offre à moi pour asile.

SCENE II.

DOM PEDRE, MARIE DE PADILLE.

DOM PEDRE.

Allons... Mais quel objet vient s'offrir à mes yeux !
Que cherchez-vous, Madame, auprès d'un furieux ?
Je ne respire plus que la mort & le crime ;
Laissez-moi...

PADILLE.

Quels regards ! quel transport vous anime ?
Seigneur, ayez pitié d'un malheureux amour :
Le silence & l'horreur regnent dans ce séjour,

Et la nuit déployant ses voiles les plus sombres,
A quelque grand dessein semble prêter ses ombres ;
Parlez, éclaircissez tant de troubles divers.

DOM PEDRE.

Je me venge ; je fuis, Madame.

PADILLE.

Je vous perds ;
O ciel ! & vous fuyez ! Des plus noires ténebres,
O nuit ! fais un rempart à ces destins célebres.
D'ennemis vigilants, pressé de tout côté,
Eh ! qui vous répondra de votre liberté ?

DOM PEDRE.

Ce fer, qui me répond d'une mort assurée.

PADILLE.

De quels coups frappez-vous mon ame déchirée !
Et voilà donc le terme & le prix des forfaits !
Il faut nous séparer peut-être pour jamais.
Au nom de notre amour....

DOM PEDRE.

Ne parlez plus, Madame,
De cette passion étrangere à mon ame :
Non, l'amour n'est pas fait pour ces moments affreux ;
Réservons ses transports à des temps plus heureux :
Qu'attendez-vous d'un cœur malheureux & coupable,
Que l'infortune aigrit, & que son crime accable ?
Tout, dans ces noirs instants, s'empoisonne en mon cœur,
Et, jusques à l'amour, tout y devient fureur.

PADILLE.

Hélas ! je n'ai donc plus que mes pleurs & ma honte !
Quelle chûte jamais fut si triste & si prompte ?
Quoi ! tout espoir ravi ? tous mes vœux retranchés !...
Votre cœur me restoit, & vous me l'arrachez.

DOM PEDRE.

Ciel ! en m'attendrissant, que pouvez-vous prétendre ?
C'est du sang, non des pleurs, qu'il faut ici répandre.
Est-il temps de gémir, quand on doit se venger ?

PADILLE.

Punissez-moi des maux où j'ai pu vous plonger ;
C'est moi qu'il faut haïr...

DOM PEDRE.

Je le devrois peut-être ;
Cependant, dans l'horreur que mon cœur fait paroître,
Mon plus cruel tourment est de vous adorer,
De vous laisser mon ame, & de nous séparer.

SCENE III.

DOM PEDRE, MARIE DE PADILLE, DOM FERNAND.

DOM FERNAND.

Tout est prêt ; la nuit, l'heure & le lieu vous appelle.

DOM PEDRE.

La vengeance m'attend, & je ne vois plus qu'elle.

PADILLE.

Ah ! fuyons ; évitons ces barbares apprêts :
Que le crime est affreux, quand il est vu de près !
Hélas ! d'ambition & d'amour enivrée,
J'ignorois ses horreurs, quand je m'y suis livrée.
Quel sang je fais couler !... Pardonnez mon effroi ;
Je crois déjà le voir qui rejaillit sur moi....
Je vous laisse ; je vais, en cet instant terrible,
Loin de vous, loin de moi, Seigneur, s'il est possible,
En proie à mon amour, en proie à mes remords,
Détester l'espoir même, & souffrir mille morts.

SCENE IV.

DOM PEDRE, DOM FERNAND.

DOM PEDRE.

Tendre & cruel adieu, dont ma fureur s'anime !
Viens : mon cœur tout entier va se livrer au crime.
Le poison est-il prêt ? parle ; où sont mes vengeurs ?
Hâtons-nous.

DOM FERNAND.

Tout conspire à servir vos fureurs,
Mes soins ont préparé le sinistre breuvage ;
J'ai réveillé la soif de l'or & du carnage
Dans ces cœurs tant de fois de meurtres abreuvés,
Des vengeances d'état ministres éprouvés.
Je les ai rassemblés sans bruit & sans alarmes :
Venez leur dispenser vos ordres & des armes ;
Leur bras n'attend qu'un fer & qu'un cœur à frapper.

DOM PEDRE.

Eh ! de quels ſoins plus doux pourrois-je m'occuper ?
Allons... Grace aux deſtins, dans l'horreur du naufrage,
Je trouve encor des cœurs fideles à ma rage :
J'ai vécu trop heureux, puiſque je meurs vengé.
Oui, ce couple immolé m'aura dédommagé ;
Et la tombe, où la mort à mes côtés l'enchaîne,
Eſt un temple éternel qui conſacre ma haine.

DOM FERNAND.

Seigneur, j'ai vu le comte errant dans ces détours ;
De vos rranſports, ſans doute, il a prévu le cours ;
Et veillant ſur le ſang que vous voulez répandre,
Si vous ne l'écartez...

DOM PEDRE.

C'eſt aſſez ; va m'attendre.

SCENE V.

DOM PEDRE, LE COMTE.

LE COMTE.

QUOI, Seigneur, vous allez loin de ces triſtes murs,
Dédaignant d'un traité les avantages ſûrs,
Aux périls d'une fuite & de la perfidie,
Aux rochers, à la nuit confier votre vie ?

DOM PEDRE.

Eh ! quel eſt votre eſpoir ? Voulez-vous qu'enchaîné,
Aux yeux de l'univers en ſpectacle traîné,

Repaiſſant de mes maux leurs regards parricides,
Je ſerve de jouet à des peuples perfides ?
Grenade ouvre ſon ſein, & m'offre en ſes états
Un aſile, un ami, des armes, des ſoldats :
J'y trouverai la foi de l'univers bannie,
Au cœur d'un Sarrazin retirée & chérie.
Bientôt le fer en main, de vengeance altéré,
Je reverrai ces lieux ; oui, je les reverrai.
Vous ne me ſuivrez point : en ces murs je vous laiſſe ;
Je remets dans vos mains le prince & la princeſſe ;
Rendez-les au vainqueur, & par un prompt traité,
Sachez vous aſſurer ſur-tout la liberté.
Tolede vous attend : Tolede, où votre zele
Conſerve ſous mes loix un grand peuple fidele.
Allez ; & ranimant tous les cœurs abattus,
Faites-moi des ſujets par vos ſeules vertus.
J'attendrai cependant que ſous votre conduite,
Une fauſſe ſortie aſſure ici ma fuite :
Diſpoſez tout ; allez, ne perdez point de temps ;
Moi, je cours donner ordre à des ſoins importants.

SCENE VI.

LE COMTE, *ſeul.*

EH quoi ! le fier dom Pedre auroit pu ſe contraindre
Juſques à pardonner, ou même juſqu'à feindre ?
Maître de ſe venger, ce cœur ſi furieux
Laiſſeroit échapper un ſang ſi précieux !
A-t-il pu s'élever à ce grand ſacrifice ?
Mais il ſait moins encor deſcendre à l'artifice.

Non, non ; la voix du ſang & de l'humanité,
Au moment du forfait l'a ſans doute arrêté :
Souvent l'aſpect du crime a produit ce miracle,
Et ſa propre noirceur eſt ſon plus ſûr obſtacle.
Oui ; j'en crois ce préſage... allons ſans balancer....

SCENE VII.

BLANCHE, LE COMTE, ÉMILIE.

BLANCHE.

JE vous revois enfin ! qu'allez-vous m'annoncer !
Ah ! mon époux eſt mort !... c'eſt trop vouloir le taire;
Tout ſert à m'éclaircir cet horrible myſtere ;
Votre ſilence même, & votre éloignement :
Parlez ; arrachez-moi la vie ou mon tourment.

LE COMTE.

Non, Madame, ſéchez ces précieuſes larmes ;
Vous écoutez trop tôt de crédules alarmes :
Croyez-en mes ſerments ; votre époux voit le jour :
Le roi lui-même enfin, par un heureux retour,
Etouffant dans ſon cœur toute ſoif de vengeance,
Vient de vous confier tous deux à ma puiſſance.
Déformais tout conſpire à couronner vos vœux,
Et celui que l'on craint eſt le ſeul malheureux.
Un devoir important en d'autres lieux m'appelle :
Près du prince & de vous, ramené par mon zele,
Je reviens à l'inſtant, de vos jours & des ſiens,
Vous répondre à tous deux, au prix de tous les miens.

SCENE VIII.

BLANCHE, ÉMILIE.

BLANCHE.

CHER prince! quoi! tu vis! tu reſpires encore!
Quoi, je ſerois rendue à tout ce que j'adore?
O trop flatteur eſpoir! pourquoi mon triſte cœur
Semble-t-il à regret s'ouvrir à ſa douceur?
Quelle froide amertume en mon ſein l'empoiſonne!
Tout mon ſang ſe retire, & tout mon corps friſſonne...
Hélas! j'expirerois ſans regret, ſans effroi,
S'il m'eût été permis de me ſurvivre en toi,
Cher époux; & que dis-je? & puis-je méconnoître
Le monſtre que le ſort de tes jours rend le maître?
N'eſt-ce donc plus ce tigre altéré de ton ſang,
Que j'ai vu prêt tantôt à déchirer ton flanc?
En vain, s'épouvantant de ce coup ſanguinaire,
La nature s'écrie: arrête; c'eſt ton frere....
Hélas! le crime parle, il eſt ſeul écouté;
Je le vois qui déploie un fer enſanglanté:
Il arme le tyran, & de l'œil, & du geſte,
Semble, du coup mortel, marquer l'endroit funeſte....
Que fais-je? à quels tranſports me laiſſé-je emporter?...
Mon époux eſt vivant, je n'en ſaurois douter.
Pourquoi vit-il encor, ſi ſa perte eſt jurée?
L'impétueux tyran l'eût-il donc différée?...
Renaiſſez, doux eſpoir....

SCENE IX.

DOM PEDRE, BLANCHE, UN GARDE, *le poison à la main.*

BLANCHE.

Que vois-je ? quoi ! c'est vous,
Cruel ! qu'avez-vous fait, ô ciel ! de mon époux ?

DOM PEDRE.

Laissons-là des regrets & des plaintes frivoles ;
Les moments sont trop chers, pour les perdre en paroles.
Madame, il faut mourir.

BLANCHE.

Penses-tu me troubler ?
Je sais mourir, dom Pedre, & ne sais point trembler.
Ne crains point de te voir échapper ta victime :
Va, mon cœur te hait trop pour t'épargner un crime.
Mais, ta haine trompée, en comblant ses forfaits,
Ne fait que m'annoncer le plus doux des bienfaits.
Tu ne fais que m'ôter, en fermant ma paupiere,
L'horreur de partager avec toi la lumiere.
Poursuis : à ce bienfait, joins une autre faveur ;
J'ose t'en conjurer par ta propre fureur.
Si tu n'as pas encore assassiné ton frere,
Je ne veux affoiblir, ni vaincre ta colere.
Je te connois trop bien pour l'espérer de toi ;
Je ne veux que le voir expirer près de moi :
Qu'il vienne, & redoublant ma douleur par sa sienne,
Je mourrai de sa mort, il mourra de la mienne ;

Et nos derniers ſoupirs, en ces adieux cruels,
Seront, pour l'un & l'autre, autant de traits mortels.

DOM PEDRE.

Je n'ai donc, de ta part, à craindre aucun reproche?
J'ai ſurpaſſé tes vœux, & le moment approche
Où tu le reverras, cet objet déſiré;
Mais tout percé de coups, ſanglant, défiguré.
Au moment où je parle, ici près, le rebelle,
Vomit les flots impurs de ſon ſang infidele.
Il expire; il n'eſt plus, & bientôt tu vas voir,
Digne objet de ma rage & de ton déſeſpoir,
Apporter à tes pieds ſes froids & pales reſtes!

BLANCHE, *au Garde.*

(*Au roi.*)
Donnez. Pour dernier comble à tant d'horreurs funeſtes,
Tu me devois ôter la douceur de mourir.
(*Elle s'empoiſonne*)
C'en eſt fait.

SCENE X.

DOM PEDRE, BLANCHE, LE COMTE.

LE COMTE.

Quel ſpectacle à mes yeux vient s'offrir!
Elle meurt... Ah! mon cœur devoit mieux vous connoître!
Vous m'avez donc trompé, vous, mon roi, vous mon maître?
Et vous l'êtes encore après de tels forfaits?

Dom

DOM PEDRE.

Je suis vengé : sortons, poursuivons nos projets.

LE COMTE.

Demeurez ; il vous manque encore une victime ;
Hâtez-vous de chercher un supplice à mon crime :
Votre frere est vivant ; c'est moi qui l'ai sauvé,
Déjà des assassins le fer étoit levé ;
J'ai paru, j'ai parlé, j'ai dompté leur furie,
Et le traître Fernand a payé de sa vie.

DOM PEDRE.

Qu'entends-je ?

LE COMTE.

Ah ! laissez-moi finir mes tristes jours ;
Portez, portez ailleurs ces généreux secours,
Me disoit ce héros tout plein de sa tendresse :
S'il en est temps encor, volez à la princesse ;
Hâtez-vous.... Malheureux ! quels bienfaits sont les miens !
Je trahissois vos jours en défendant les siens !
Ah ! Princesse....

BLANCHE.

Non, non, vous m'avez bien servie.
Je vous devrois bien moins en vous devant la vie :
Je vous dois mon époux !

LE COMTE.

O rigueur des destins !
Voilà donc cette gloire & ces honneurs certains,

Où nos vœux empressés vous avoient amenée !
Vous mourez dans les fers, trahie, empoisonnée !...
Nuit, complice & témoin de si noirs attentats,
Couvre, couvre à jamais ces malheureux climats :
Sous un voile éternel, retiens ensevelie
La honte & la douleur de ma triste patrie !
Quelle horreur, quand bientôt sur nos forfaits divers,
Le soleil ouvrira les yeux de l'univers !

DOM PEDRE.

Eh bien, c'est à mon bras qu'est dû ce parricide.

LE COMTE.

Qu'entends-je ? Vous, Seigneur ! quelle fureur vous guide ?

DOM PEDRE.

Secondez ma vengeance, ou vous m'en répondez.

SCENE XI.

DOM PEDRE, BLANCHE, LE COMTE, ÉMILIE, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

SEIGNEUR, où courez-vous ? D'ennemis inondés,
Tous chemins désormais sont fermés à la fuite :
Le vainqueur, dans ces murs, fend & se précipite ;
Tout succombe ou trahit ; tout se rend sans effort.

DOM PEDRE.

Allons fuir l'esclavage ; allons chercher la mort.

LE COMTE.

Et nous, allons encor le sauver ou le suivre.
O ciel : à tant d'horreurs me faudra-t-il survivre !

SCENE XII.

BLANCHE, ÉMILIE.

BLANCHE.

Tu m'aimes, Emilie, & tu verses des pleurs,
Quand je touche à l'instant qui finit mes malheurs !
Songe que cette mort, cette mort si funeste,
Des bienfaits du destin est le seul qui me reste....
Ne te verrai-je point à mon dernier soupir ?
Cher prince, n'ai-je au moins qu'une mort à souffrir?...
De quels feux dévorants mes entrailles s'allument !...
Je brûle & je frémis... mes forces se consument....

SCENE XIII.

BLANCHE, DU GUESCLIN, ÉMILIE.

DU GUESCLIN.

Reprenez vos esprits, Madame, vous régnez :
De larmes & de sang ces remparts sont baignes.
Frappé d'un coup mortel, le tyran perd la vie ;
Près de lui, dans les pleurs, Padille évanouie....

Le comte déchiré de douleur & d'effroi....
Mais j'ai cru, près de vous, trouver le nouveau roi.
Il vous cherchoit, Madame, & l'ame impatiente....

BLANCHE.

Il me cherche; il eſt libre : il vit; je meurs contente!

DU GUESCLIN.

Vous mourez! quoi, le ciel a trahi nos deſſeins;
Hélas! & vos vengeurs ſont donc vos aſſaſſins!
Qu'avons-nous fait? quel coup, quelle main ſanguinaire?...

SCENE XIV.

DOM HENRI, BLANCHE, DU GUESCLIN, ÉMILIE, Suite.

DOM HENRI, *au fond du théâtre.*

BRAVES ſoldats, allez, que l'on cherche mon frere,
Et qu'on reſpecte en lui votre maître & le mien.
Je la vois : ciel! mon cœur ne demande plus rien...

DU GUESCLIN.

Ah! détournez, Seigneur, vos pas & votre vue;
Fuyez; épargnez-vous....

DOM HENRI.

Quelle horreur imprévue!
Non, non, vous m'oppoſez des efforts ſuperflus.
Vous frémiſſez; on pleure : ô crime! elle n'eſt plus...

(Il se jette à ses pieds.)
Ah ! si ce cœur encor nourrit quelque étincelle,
Qu'aux feux de mon amour elle se renouvelle.

BLANCHE.

Hélas !

DOM HENRI.

Vous soupirez ! chere ame, arrêtez-vous ;
Entendez & voyez un amant, un époux
Fuyant cet univers d'où vous êtes ravie ;
Brisé d'horreur, d'amour....

BLANCHE.

Qui m'appelle à la vie ?...
Mes yeux se sont rouverts... cher époux, est-ce vous ?...
Quoi ! l'instant de la mort peut-il être si doux ?...
C'en est fait... recevez mon ame qui m'échappe....
Elle étoit votre bien....

DOM HENRI.

Quel coup mortel me frappe !
Blanche ! adorable objet !....

SCENE XV, & derniere.

DOM PEDRE, *porté par des soldats*, DOM HENRI, DU GUESCLIN, Suite.

DOM PEDRE.

TOURNE les yeux sur moi ;
Il te reste à jouir de la mort de ton roi.

DOM HENRI.

Quels monstres ont tranché votre vie & la sienne ?

DOM PEDRE.

Elle meurt de ma main ; j'expire de la tienne !...
Oui, s'il faut achever de déchirer ton cœur,
Je suis cet inconnu qui, brûlant de fureur,
Reconnoissant ta voix dans ces passages sombres,
T'ai joint pour t'immoler ; mais qui, parmi les ombres,
Précipitant mes coups, ai reçu dans mon sein....

LE COMTE.

Seigneur, il est trop vrai ; j'ai voulu ; mais en vain...;

DOM PEDRE.

Tu vis ; tu vas régner : je meurs, & ne t'envie
Que l'illustre forfait qui tranche ici ma vie.
François, vous gémirez malgré vous de mon sort :
Je vous ai vendu cher la victoire & ma mort.
Pour toi, qui d'un seul coup as passé tous mes crimes ;
Qu'un jour seul, dans le sein de tes vertus sublimes,
A rendu plus horrible & plus monstre que moi,
Je laisse à ton cœur même à me venger de toi.

Fin du cinquieme & dernier acte.



LA BRU,

COMÉDIE,

EN DEUX ACTES ET EN PROSE.



A C T E U R S.

Mme. DE MONDAIN.

M. DE MONDAIN, son mari.

Mme. DÉGREMINE, mere de M. de Mondain.

M. BONTEMS, frere de Mme. Dégremine.

Mme. LONGSEIN, } amies de Mme. Dégremine.
Mme. JADIS, }

LE MARQUIS DE TERVILLE.

JUSTINE, suivante de Mme. de Mondain.

BLANDINE, suivante de Mme. Dégremine.

M^{tre}. ANDRÉ, cocher de Mme. Dégremine.

UN LAQUAIS.

La scene est à Paris.



LA BRU,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DE MONDAIN, JUSTINE.

JUSTINE.

Quoi, Monſieur, déjà de retour! Nous ne vous attendions pas ſitôt.

M. DE MONDAIN.

Il eſt vrai que mon ſéjour à la campagne devoit être plus long; une lettre de Madame de Mondain m'a rappellé.

JUSTINE.

De Madame votre femme!

M. DE MONDAIN.

Et de plus, une lettre de ma mere.

JUSTINE.

De Madame Dégremine. Ah! j'entends: des plaintes des deux côtés.

M. DE MONDAIN.

Toujours. Ma situation m'est insupportable. Entre une femme que j'aime, une mere que je respecte, je ne sais quel parti prendre; & quand je veux faire entendre raison, c'est toujours moi qui ai tort. Mais quand je suis parti, je les avois laissées assez tranquilles; il s'est donc élevé de nouvelles tracasseries?

JUSTINE.

C'est pis que jamais; l'aigreur est au comble, & je crains....

M. DE MONDAIN.

Mais, quel en est le sujet?

JUSTINE.

Tout, Monsieur: l'une aime le bruit & le tumulte; l'autre cherche la tranquillité: celle-là veut toujours de l'ordre; celle-ci ne se plaît que dans le dérangement: l'une est revenue

du monde; l'autre y arrive: mettez l'hiver & le printemps ensemble, je défie qu'ils s'accordent jamais.

M. DE MONDAIN.

Cependant, avec de la complaisance....

JUSTINE.

C'est précisément ce que l'une ni l'autre n'auront point; chacune croiroit se dégrader, donner de l'empire sur elle: ce n'est pas par humeur seulement qu'elles se contrarient en tout, c'est par principes.

M. DE MONDAIN.

Tu me chagrines véritablement; mais quel remede?

JUSTINE.

Ma foi, je n'y en vois point: ne savez-vous pas qu'il y a des animaux antipathiques?

M. DE MONDAIN.

Eh bien!

JUSTINE.

Eh bien, je soupçonne fort les belles-meres & les belles-filles, d'être du nombre de ces animaux-là.

M. DE MONDAIN.

Ah ! Juſtine, il eſt des belles-meres ſi reſpectables, & ſi peu reſpectées ! nous voyons tant de petites femmes ſi intrépides !

JUSTINE.

Aſſurément, la vôtre n'eſt pas de ce nombre ; c'eſt bien le plus aimable naturel ! Vous conviendrez qu'elle eſt adorée dans ſa ſociété, & que votre douceur obtient d'elle bien des ſacrifices, qu'elle fait avec grace.

M. DE MONDAIN.

Juſtine, tu la connois bien.

JUSTINE.

Mais ce qui décide ici la queſtion, avouez que les premieres hoſtilités ſont venues de la part de Madame Dégremine, & qu'il ne lui eſt pas arrivé une ſeule fois d'excuſer auprès de vous les torts de ſa belle-fille.

M. DE MONDAIN.

Je ſuis forcé d'en convenir.

JUSTINE.

Vous connoiſſez ſon ton. Conſeils offenſants, remontrances aigres, &, ſur le tout, le fameux chapitre des comparaiſons du temps paſſé.

M. DE MONDAIN.

Je ne reconnois que trop ma mere à ce portrait.

JUSTINE.

Si Madame de Mondain ouvre la bouche, à coup sûr elle a déraisonné; si elle sort, c'est qu'elle déteste sa maison; si elle reste, c'est pour contredire, pour excéder; amene-t-elle quelques jeunes gens, ce sont des sots & des étourdis; leur sourit-elle, ce sont des faveurs. Toute partie de plaisir est une équipée; la promenade, une perte de temps; le spectacle, une dissolution. Madame Dégremine veut savoir & sait, ou croit deviner, tout ce qu'elle fait. Ne croyant jamais le bien, ne doutant jamais du mal, elle est sans cesse à l'affût, aux écoutes: sa fidelle Blandine, de vieilles espionnes ses amies, une Madame Longsein, une Madame Jadis, les plus méchantes femmes de la terre, lui rapportent tout, empoisonnent tout; elle ricane ensuite vis-à-vis de sa belle-fille; elle lâche successivement tous ses menus propos: celle-ci riposte de son mieux, & la conversation se fait à coups d'épingles.

M. DE MONDAIN.

Je n'ai été que trop souvent témoin de pareilles scenes : mais, ma femme est bien jeune ; & malgré le tendre attachement que j'ai pour elle, je suis contraint d'avouer que si ma mere la tourmente, elle y donne lieu quelquefois : je la vois toujours dissipée, courir les assemblées, les promenades, les spectacles.

JUSTINE.

Les poissons vivent dans l'eau, les oiseaux dans l'air, & vous ne voulez pas qu'une jeune femme vive dans son élément ?

M. DE MONDAIN.

Crever ses chevaux & ses gens !

JUSTINE.

Il y auroit, en effet, quelque chose à corriger à cet article : un de vos chevaux est actuellement sur la litiere, &, qui pis est, moi qui vous parle, j'ai les yeux terriblement battus : ma maîtresse résiste à tout ; je n'aurois jamais cru que les graces fussent si robustes.

M. DE MONDAIN.

Et que dit mon oncle de tout ce train de vie ?

JUSTINE.

M. Bontems ? nous ne le voyons guere : vous ſavez qu'il n'a jamais voulu ſe marier ; il contemple avec délices les embarras & les ſoucis qu'il a ſu éviter ; il ne blâme rien : en revanche, il ſe moque de tout, & rien ne l'amuſe plus que les tracaſſeries d'autrui.

M. DE MONDAIN.

Pour moi, aſſuré, comme je crois l'être, des ſentimens de Madame de Mondain, ma penſée n'a jamais été de la contraindre : cette vivacité n'a qu'un temps ; je ne ſuis ni jaloux de ſes plaiſirs, ni inquiet de ſes goûts ; mais je voudrois que la paix régnât dans ma maiſon ; je ſouhaiterois que deux perſonnes que j'aime, ne ſe haïſſent pas.

JUSTINE.

Eh bien, j'en ſais un moyen.

M. DE MONDAIN.

Quel eſt-il ?

JUSTINE.

C'eſt de les ſéparer : que ſais-je ? quand elles ne ſe verront plus, peut-être elles s'aimeront à la folie.

M. DE MONDAIN.

Il y a long-temps que j'aurois pris ce parti, ſi ma fortune me l'eût permis : elle ſera toujours trop modique, juſqu'à ce que j'ai recueilli la ſucceſſion de ce vieux parent que j'ai à Bayonne, & dont je ſuis l'unique héritier. Ma mere ne m'a cédé, en me mariant, que ce qu'elle n'a pu me refuſer : il faudroit aller vivre à la campagne ; je m'y réſoudrois ſans peine ; mais ma femme n'y conſentiroit jamais, & je n'oſerois le lui propoſer.

JUSTINE.

Vraiment, je ne vous le conſeillerois pas.

M. DE MONDAIN.

D'ailleurs, ma fortune eſt encore ſur le point de diminuer : j'ai une ſœur prête à marier.

JUSTINE.

Et de plus, jolie comme un petit ange : nous l'avons eue ici quelques jours durant votre abſence ; ce ſeroit un meurtre d'enſevelir de ſi belles eſpérances dans un cloître. Madame Dégremine l'y a renvoyée inhumainement : juſqu'ici elle avoit voulu l'y renfermer pour jamais, par amitié pour vous.

M.

M. DE MONDAIN.

Tu ſais combien je ſuis éloigné d'une pareille injuſtice.

JUSTINE.

Oui, Monſieur ; mais à préſent je ſoupçonne que Madame Dégremine veut la marier, pour faire enrager votre femme : le motif eſt louable, comme vous voyez.

M. DE MONDAIN.

Quel qu'il ſoit, j'en approuve l'effet : je me ſuis toujours oppoſé aux vues de ma mere ; je craignois le ſuccès de ſes perſécutions, & tu me fais le plus grand plaiſir, de m'apprendre qu'elle eſt devenue raiſonnable. Mais, ma femme eſt ſans doute dans ſon appartement ?

JUSTINE.

Non, Monſieur ; grande merveille ! elle eſt ſortie ce matin.

M. DE MONDAIN.

Je vais donc paſſer chez ma mere : je m'attends à eſſuyer une converſation bien fatigante.

SCENE II.

JUSTINE, *seule.*

LE pauvre homme ! je le plains ; son état est cruel ; il arrivera sûrement quelque catastrophe. Mais, voici ma maîtresse.

SCENE III.

Mme. DE MONDAIN, LE MARQUIS DE TERVILLE, JUSTINE.

JUSTINE.

MADAME, M. de Mondain est arrivé.

Mme. DE MONDAIN.

Ah ! tant mieux ; où est-il ?

JUSTINE.

Avec Madame Dégremine.

Mme. DE MONDAIN.

N'est-il venu personne ?

JUSTINE.

Pardonnez-moi : ce vieux gentilhomme qui étoit si affligé l'autre jour, s'est présenté ; il

avoit l'air joyeux & satisfait, mais en même temps, bien fâché de ne pas vous rencontrer. Madame se coëffe-t-elle avant le dîner ?

Mme. DE MONDAIN.

Belle question ! je n'en sais rien ; peut-être... nous verrons.

JUSTINE.

Je vais toujours préparer votre toilette.

SCENE IV.

Mme. DE MONDAIN, LE MARQUIS DE TERVILLE.

Mme. DE MONDAIN.

EH bien, Marquis, nous avons laissé le reste de la compagnie ; vous avez voulu me donner la main jusqu'ici.

LE MARQUIS DE TERVILLE.

Ah ! Madame, ne devinez-vous pas mes motifs ? Il s'agit de tout le bonheur de ma vie.

Mme. DE MONDAIN.

Vous prenez un ton tout-à-fait touchant.

LE MARQUIS DE TERVILLE.

Que ne puis-je vous convaincre de toute la force de ma paſſion !

Mme. DE MONDAIN.

Je ne vous reconnois plus : vous, cet agréable volage, qui faiſiez gloire de ne rien aimer ?

LE MARQUIS DE TERVILLE.

C'eſt que je n'avois pas vu ce que j'aimerai toute ma vie.

Mme. DE MONDAIN.

Il faut que je vous croie abſolument ?

LE MARQUIS DE TERVILLE.

Je ne vous quitterai pas, que je ne vous aie perſuadée : vous ſavez le ſecret de mon cœur ?

Mme. DE MONDAIN.

Vous me l'avez répété tant de fois, qu'il me ſeroit difficile de l'ignorer.

LE MARQUIS DE TERVILLE.

Je tremble que le retour de votre mari ne dérange mes eſpérances.

Mme. DE MONDAIN.

Pas tant peut-être que vous le croyez.

LE MARQUIS DE TERVILLE.

J'attends tout de ce cœur ſenſible, que tant d'amour doit avoir touché : mais, Madame, j'ai à vous dire encore....

Mme. DE MONDAIN.

Je ſuis ſans ceſſe entourée d'eſpions : je crains que quelqu'un ne nous écoute ; ſuivez-moi dans mon appartement, nous nous entretiendrons avec plus de liberté, & je pourrai entendre le reſte de vos ſecrets.

SCENE V.

BLANDINE, *ſeule.*

MA foi, je m'étois cachée là fort à propos : je viens d'en entendre de belles ; j'ai de quoi régaler ma maîtreſſe : notre jeune dame n'a qu'à ſe bien tenir ; je ſerai vengée d'elle & de ſes gens : avant ſon mariage, je régnois ici ; aujourd'hui tous ces jeunes domeſtiques ſe moquent de moi : ah ! le monde eſt bien changé ! les laquais n'ont plus de politeſſe.

SCENE VI.

Mme. DÉGREMINE, BLANDINE.

Mme. DÉGREMINE.

BLANDINE, je viens de voir mon fils.

BLANDINE.

En avez-vous tiré quelque raison ?

Mme. DÉGREMINE.

Pas la moindre. Imagine-toi que lorsque je lui ai appris, entr'autres extravagances, que Madame de Mondain a mis ses bijoux en gage; lorsque je lui ai nommé le joaillier à qui elle les a remis....

BLANDINE.

Eh bien!

Mme. DÉGREMINE.

Il n'a pas sourcillé; son imbécillité est complete. Sous prétexte que sa femme est jeune, il croit toujours qu'on doit lui passer toutes ses sottises: me venir dire cela à moi, comme si je n'étois plus jeune!

BLANDINE.

Vraiment, Madame, c'eſt vous qui l'êtes : à proprement parler, Madame de Mondain ne l'eſt pas ; ce n'eſt qu'un enfant.

Mme. DÉGREMINE.

Sans doute. Mon fils eſt poſſédé de ſes charmes ; j'avoue qu'elle n'eſt pas mal, mais cela n'a rien de majeſtueux & d'impoſant ; c'eſt une taille ſi mince, ſi légere, qu'elle paroît plier au moindre ſouffle.

BLANDINE.

Il ne faut plus s'étonner ſi ces femmes-là font tant de faux pas.

Mme. DÉGREMINE.

D'ailleurs, tant de minauderies, qui ont pris aujourd'hui la place des graces !

BLANDINE.

Rien de plus vrai ; auſſi tous ces petits Meſſieurs ſont autour d'elle, vis-à-vis, à côté, ſur ſes épaules ; c'eſt à qui ſera le plus près. Pour vous, Madame, j'admire le reſpect que vous leur imprimez : êtes-vous à un bout de

la chambre, ils font à l'autre; vous approchez-vous, toute la bande fuit; si vous êtes près de la fenêtre, ils sont sûrement près de la porte: ah! c'est quelque chose de beau que le respect.

Mme. DÉGREMINE.

Parmi tous ces étourdis, je distingue pourtant le marquis de Terville; il montre de la sagesse, de la retenue; il a pour moi tant d'égards, de complaisance, d'empressement! c'est un ton si intéressant! En vérité, Blandine, si j'étois femme à me flatter....

BLANDINE.

Voyez un peu, le petit traître! ah! vous ne savez pas tout.

Mme. DÉGREMINE.

Comment?

BLANDINE.

Je m'étois cachée ici; je viens de l'entendre qui faisoit à votre belle-fille une déclaration.

Mme. DÉGREMINE.

Est-il possible?

BLANDINE.

C'étoit de l'amour, de la passion, le secret de son cœur.

Mme. DÉGREMINE.

Il fe moquoit d'elle.

BLANDINE.

En tout cas, elle ne fe moquoit pas de lui : il craignoit que le retour de fon époux ne dérangeât fes projets ; elle a pris grand foin de le raffurer fur cet article.

Mme. DÉGREMINE.

Ah ! oui, je conçois cela à préfent ; elle lui a fait des avances : un homme qui n'étoit occupé que de moi ! enfin ?

BLANDINE.

Elle a craint d'être entendue ; elle l'a prié de paffer avec elle dans fon appartement, & il l'a fuivie, en lui baifant la main avec des tranfports....

Mme. DÉGREMINE.

C'eft une horreur ! & ils font actuellement tête à tête ?

BLANDINE.

Oui, Madame.

Mme. DÉGREMINE.

Ma chere Blandine ! on ne peut donc plus compter ſur les hommes ?

BLANDINE.

Hélas ! non.

Mme. DÉGREMINE.

Encore ſi ma fille avoit pu plaire au marquis ! c'eſt un parti qui lui convenoit ; car je veux abſolument la marier : je ne connois point de meilleur moyen pour déſeſpérer mon fils & ſa femme : mais que ferai-je ? comment la convaincre ? elle niera tout ; il faudroit des preuves : continue à les épier, ma chere Blandine.

BLANDINE.

Oh ! Madame, comptez ſur moi.

Mme. DÉGREMINE.

Tiens, voilà de l'argent ; je ne veux point la perdre auprès de ſon mari ; le ciel me préſerve d'avoir cette penſée : mais ſi je puis parvenir à avoir des témoignages certains, il faudra que ſon orgueil plie devant moi ; je la rendrai ſi ſouple, ſi ſouple.... Mais, qu'eſt-ce que j'entends ? Je crois que ce ſont des viſites.

BLANDINE.

C'eſt M. le comte, & M. le chevalier.

Mme. DÉGREMINE.

Voyons, voyons; il faut leur parler.

BLANDINE.

Ils n'approcheront pas; je l'aurois juré: ils paſſent en vous ſaluant; ils courent, ils volent chez Madame de Mondain.

Mme. DÉGREMINE.

Ces gens-là oublient que je ſuis la maîtreſſe de la maiſon: je ſuis devenue étrangere chez moi; on ne me parle plus.

BLANDINE.

Vous n'y perdez guere; car lorſque vous leur dites quelque choſe, ils ne manquent pas de répondre toujours, oui, pour que la converſation finiſſe plutôt.

Mme. DÉGREMINE.

Mais c'eſt bien prendre ſon temps pour faire des viſites: quelle heure eſt-il?

BLANDINE.

Il eſt deux heures à la pendule.

Mme. DÉGREMINE.

Deux heures ! n'avoir pas dîné à deux heures ! ah ! je n'en puis plus ; je me meurs.

BLANDINE.

Cette foiblesse vous a prise bien subitement.

Mme. DÉGREMINE.

Je suis absolument anéantie ; je ne me sens plus la force de proférer un seul mot.

SCENE VII.

Mme. DÈGREMINE, BLANDINE, JUSTINE.

Mme. DÉGREMINE.

OU allez-vous ? venez me parler.

BLANDINE, *à part.*

Elle a pourtant retrouvé la voix.

JUSTINE.

Je vais ordonner qu'on ajoute quelque chose au dîner : ces deux Messieurs restent ici ; Madame les a priés.

Mme. DÉGREMINE.

Comment ? à l'heure qu'il est ?

SCENE VIII.

Mme. DÉGREMINE, BLANDINE.

BLANDINE.

CELA crie vengeance.

Mme. DÉGREMINE.

Mais pourquoi m'étonner ? Cette invitation ſubite n'eſt qu'un prétexte pour garder le marquis ; c'eſt une choſe qui ſaute aux yeux.

SCENE IX.

Mme. DÉGREMINE, BLANDINE, UN LAQUAIS.

Mme. DÉGREMINE.

QU'EST-CE que c'eſt encore que ce meſſage ? Parlerez-vous ?

LE LAQUAIS.

Je vais chercher Madame la Marquiſe, & Madame la Préſidente.

Mme. DÉGREMINE.

Qu'eſt-ce que vous dites, impertinent ?

LE LAQUAIS.

Madame, il n'y a pas de ma faute : il s'agit d'une partie de promenade cet après-midi ; & pour ne pas perdre de temps, elles veulent dîner ensemble.

SCENE X.

Mme. DÉGREMINE, BLANDINE.

BLANDINE.

A VOTRE place, je la renverrois dîner chez ses parents.

Mme. DÉGREMINE.

Toujours de mieux en mieux. La voilà qui va passer la journée entiere avec son amant. Trois femmes ! trois hommes ! l'arrangement est parfait.



SCENE XI.

Mme. DÉGREMINE, BLANDINE, JUSTINE.

JUSTINE.

TRANQUILLISEZ-VOUS, Madame, la partie de cet après-midi n'a plus lieu ; ces messieurs retournent dîner chez eux, & avertir les dames de ne pas venir.

Mme. DÉGREMINE.

Nous pouvons donc nous flatter de dîner, enfin ?

JUSTINE.

Encore quelques momens : je vais achever la toilette de ma maîtresse ; cela ne peut pas durer plus d'une demi-heure.

SCENE XII.

Mme. DÉGREMINE, BLANDINE.

Mme. DÉGREMINE.

L'INSOLENTE ! encore une demi-heure !

BLANDINE.

Et merci de ma vie, dînez, Madame.

Mme. DÉGREMINE.

Oh, non : je veux voir sa contenance à table, avec cette petite intrigue qui débute si décemment : je me fais un plaisir de troubler un peu sa sécurité.

SCENE XIII.

Mme. DÉGREMÎNE, BLANDINE, Mme. DE MONDAIN, JUSTINE.

Mme. DÉGREMINE.

AH ! vous voilà, enfin ! en vérité, vous êtes charmante ! Eh quoi ! votre toilette est déjà finie ?

Mme. DE MONDAIN.

Il est vrai que cela n'a pas été long.

Mme. DÉGREMINE.

Trouvez-vous ?

Mme. DE MONDAIN.

Je me suis coëffée moi-même comme j'ai pu ; je n'ai pas eu le temps de mettre une fleur dans mes cheveux : les visites qui me sont venues....

Mme.

Mme. DÉGREMINE.

Vous aviez bonne compagnie, je le sais : le marquis, sur-tout, a tant d'agréments ! les instants passent vîte : je conçois qu'il est difficile de s'arracher à une conversation qui amuse, qui intéresse. Mais, Madame, n'y a-t-il point d'indiscrétion à vous presser de vous mettre à table ? Venez-vous....

Mme. DE MONDAIN.

Non, Madame ; je ne me sens pas d'appétit ; je ne dînerai pas.

Mme. DÉGREMINE.

Comment ! vous ne dînerez pas !

Mme. DE MONDAIN.

Il ne m'est pas possible ; j'ai pris ce matin une tasse de chocolat.

Mme. DÉGREMINE.

Une tasse de chocolat ! ne pas dîner ! me faire attendre !

Mme. DE MONDAIN.

Permettez-moi de vous représenter....

Mme. DÉGREMINE.

Je n'écoute rien ; je ne veux point souffrir un pareil désordre chez moi ; votre mari m'en fera raison : une femme comme moi, vis-à-vis d'une petite personne comme vous !

Mme. DE MONDAIN.

Vous oubliez, Madame, que vous avez besoin de dîner.

Mme. DÉGREMINE.

Tout ceci finira ; je vous apprendrai ; vous verrez....

SCENE XIV.

Mme. DE MONDAIN, JUSTINE.

JUSTINE.

Elle est furieuse ; vous vous êtes fait de belles affaires.

Mme. DE MONDAIN.

Franchement, j'avois oublié l'heure, & j'allois m'excuser, lorsqu'elle m'a prévenue avec son aigreur ordinaire : mais aussi, pourquoi m'attendre ? je l'ai priée cent fois de n'en rien faire.

JUSTINE.

Je l'excuse ; elle n'a guere que ce moment-là pour vous gronder.

Mme. DE MONDAIN.

Ces gens sans plaisir, sans occupation, ne vivent que pour dîner, pour souper ; il faut être à la minute ; c'est une affaire d'état.

JUSTINE.

Et les jeunes gens ne vivent que pour le plaisir ; c'est leur aliment de préférence : mais, Madame, vous jouez un jeu à vous faire congédier.

Mme. DE MONDAIN.

Ne crains rien, elle n'oseroit.

JUSTINE.

Elle osera, prenez-y garde.

Mme. DE MONDAIN.

Elle aime le monde avec passion ; elle ne pourroit se résoudre à s'en priver : cependant, le chagrin de mon mari m'a touchée sensiblement : je me suis déterminée, comme tu sais, à faire appeller M. Bontems ; cela est héroïque.

JUSTINE.

Ce ſera un beau trait dans votre hiſtoire.

Mme. DE MONDAIN.

Je compte qu'il pacifiera tout.

JUSTINE.

Ne l'eſpérez pas, à moins de quelques grands ſacrifices de votre part.

Mme. DE MONDAIN.

Je n'en avois que trop fait d'abord : je voulois la chérir, la reſpecter ; elle a fait tout ce qu'il falloit pour ſe faire haïr : elle a voulu m'enchaîner ; eſt-ce ma faute ? Mener, à mon âge, la vie d'une vieille femme ! cet effort eſt au deſſus de moi : la jeuneſſe eſt courte ; je n'en veux pas perdre un ſeul inſtant.

JUSTINE.

Peſte ! cela eſt de conſéquence.

Mme. DE MONDAIN.

C'eſt que j'en ai tant perdu dans mes premieres années ! l'éducation de notre ſexe eſt ſi forcée ! une jeune fille ne doit ni parler, ni entendre, ni écouter, ni répondre ; toutes ſes facultés ſont anéanties.

JUSTINE.

Il eſt ſi dur de ſe ſentir des organes, & de n'en pas uſer !

Mme. DE MONDAIN.

En revanche, elle penſe beaucoup ; mais c'eſt à l'uſage qu'elle fera un jour de ſa liberté & de ſa puiſſance.

JUSTINE.

Malheur aux eſclaves qu'elle pourra gouverner à ſon tour ; c'eſt un empire qu'il s'agit de fonder.

Mme. DE MONDAIN.

Sans doute.

JUSTINE.

La liberté arrive, & ſouvent la raiſon n'eſt pas encore venue.

Mme. DE MONDAIN.

Je l'avoue ; auſſi je n'ai jamais rien prévu : c'eſt la fantaiſie, c'eſt le moment qui me décide.

JUSTINE.

Cela vous ſied ſi bien !

Mme. DE MONDAIN.

Trouves-tu ? C'est le privilege de mon âge.

JUSTINE.

Cependant, si vous vous hasardiez quelquefois à réfléchir ?

Mme. DE MONDAIN.

Le beau projet ! mon mari m'aime telle que je suis ; c'est l'essentiel. A la vérité, il vient de me faire une petite mercuriale, mais toujours avec sa douceur ordinaire : il a fini par me donner beaucoup d'argent, que je n'avois pas lieu d'attendre ; & tu veux que je réfléchisse ? je m'en garderai bien ; je n'irai pas gâter ma physionomie à ce métier-là ; il n'y a pas une réflexion qui n'ôte une grace : il s'agit bien de raisonner dans la vie ! il s'agit de plaire.

JUSTINE.

On soupçonne que vous réussissez mieux à l'un qu'à l'autre.

Mme. DE MONDAIN.

Que prétends-tu dire ?

JUSTINE.

Il court un bruit dans la maison, que le marquis est fort amoureux de vous.

Mme. DE MONDAIN.

Tout de bon ?

JUSTINE.

C'est à Blandine que vous en avez l'obligation : franchement, les apparences y sont un peu ; mais, je vous rembarre les causeurs !

Mme. DE MONDAIN.

Point du tout : laisse-les parler ; cela m'amuse.

JUSTINE.

Mais, Madame, ils prétendent que vous écoutez cet homme là ; que vous y prenez plaisir

Mme. DE MONDAIN, *riant.*

Ah.... ah.... ah....

JUSTINE.

Je ne trouve pas la chose si risible, & sans doute tout cela est déjà parvenu à Madame Dégremine ; car sa fidelle Blandine n'aura pas manqué de lui faire confidence de ses idées.

Mme. DE MONDAIN.

Tu le crois.... en effet, je me rappelle qu'elle m'en a lâché un petit mot en passant. Le marquis ne te paroît-il pas tout-à-fait aimable ?

JUSTINE.

Que trop, Madame.

Mme. DE MONDAIN.

Digne de fixer les ſentiments & le cœur d'une femme.

JUSTINE.

Plus que tout autre.

Mme. DE MONDAIN.

Je ſuis bien aiſe d'avoir ton approbation : tu ne blâmes donc pas le choix que j'en ai fait ?

JUSTINE.

Un choix, Madame ?

Mme. DE MONDAIN.

Hélas ! oui.

JUSTINE.

Quoi ! ſérieuſement ?

Mme. DE MONDAIN.

Oh ! très-ſérieuſement.

JUSTINE.

Et le ſait-il ?

Mme. DE MONDAIN.

Je n'ai pas eu la force de lui cacher son bonheur.

JUSTINE.

Eſt-il poſſible ? Et vous le deſtinez....

Mme. DE MONDAIN.

Imbécille ! je le deſtine à être le mari de ma belle-ſœur.

JUSTINE.

De Mademoiſelle de Mondain ? ah ! je reſpire.... Madame, ne me faites pas de ces tours-là une autre fois ; d'honneur, je ne ſavois plus qu'en penſer. Ce pauvre M. de Mondain, qui vous aime tant, je le croyois déjà.... comme les autres.

Mme. DE MONDAIN.

C'eſt moi qui ai attiré le marquis ici, lorſque ma belle-ſœur y étoit : je plaignois ſon ſort ; je voulois la rendre heureuſe : j'eſpérois qu'elle pourroit plaire ; mon projet a réuſſi : mais c'eſt un ſecret qu'il faut que tu gardes ſoigneuſement. Le marquis attendoit encore ce matin certain conſentement, ſans lequel il ne peut

former sa demande. Je suis sa confidente, & j'espere qu'il me mettra en état de faire la proposition aujourd'hui même ; il ne perdra pas de temps ; car je n'ai jamais vu d'homme si passionnément amoureux.

JUSTINE.

Ah! ma chere maîtresse ! marier votre belle-sœur contre vos propres intérêts, contre les vues de Madame Dégremine, qui vouloit la confiner dans un couvent ! pardonnez-moi le mot, mais un trait si généreux couvre bien des étourderies : vous avez le cœur bon, c'est le principal ; la tête viendra quand elle pourra ; il ne tiendra qu'à vous d'être parfaite quand vous voudrez.

Mme. DE MONDAIN.

Ne voudrois-tu pas qu'à dix-sept ans, je fusse une personne d'un mérite accompli ? A t'entendre, il faudroit que je réformasse le train du monde ; c'est bien assez de le suivre.

JUSTINE.

Effectivement, l'un est un peu plus commode que l'autre.

SCENE XV.

Mme. DE MONDAIN, JUSTINE, M. BONTEMS.

Mme. DE MONDAIN.

EH ! bonjour, mon cher oncle ; nous vous attendions avec impatience ; il y a mille ans que nous n'avons eu le plaisir de vous voir.

M. BONTEMS.

Tu crois donc que je n'ai rien de mieux à faire ? Tes tracasseries avec ta belle-mere m'ont amusé quelque temps ; mais c'est toujours la même chose, & au fond, c'est ce qu'on trouve par-tout. Eh bien, tu m'as fait appeller ; de quoi s'agit-il enfin ? d'une belle & bonne séparation ?

JUSTINE.

Pas encore, mais j'espere que cela viendra.

M. BONTEMS.

Je connois l'humeur de ma sœur ; elle te fait beau jeu.

JUSTINE.

Elle se prête de bonne grace.

M. BONTEMS.

Je n'approuve point que tu me fasses venir pour des bagatelles; tout cela devient insipide: nos jolies femmes vont plus vîte en affaires; leurs sottises sont multipliées, éclatantes, sublimes.

JUSTINE.

Monsieur, nous méprisons la gloire.

M. BONTEMS.

Peut-être le mystere seroit plus de votre goût?

Mme. DE MONDAIN.

Mon oncle!

M. BONTEMS.

Que veux-tu que je te dise? Je me défie un peu des phénomenes.

JUSTINE.

Fi! cela est vilain: vous ne croyez pas à l'honnêteté!

M. BONTEMS.

Ne te fâche pas: écoute un moment; je veux te conter mon histoire. En entrant dans le monde, je me sentis une belle vocation pour

le mariage : cependant, avant de m'engager, je jugeai à propos de considérer l'état des choses : je vis que pour peu qu'une femme fût jolie, elle étoit nécessairement placée entre mille séducteurs & un mari ; que tous ses agréments étoient autant de dangers, & qu'à moins d'en épouser une exactement déplaisante....

JUSTINE.

Vous le croyez ?

M. BONTEMS.

Oh ! très-fermement.

JUSTINE.

Vous avez une idée des femmes ! Vous les méprisez donc toutes ?

M. BONTEMS.

Moi ! point du tout ; je les admire, au contraire.

JUSTINE.

Vous les admirez !

M. BONTEMS.

Oui, vraiment ; de ne pas faire pis.

Mme. DE MONDAIN.

Beau sujet d'admiration !

M. BONTEMS.

Tu ne me comprends pas. Ce n'eſt pas leur faute, c'eſt celle des mœurs : la perſonne la plus décente ſe laſſe enfin d'être un hors d'œuvre dans le train de ſociété où nous vivons, d'être regardée comme un ſcandale public, de ſe voir l'épouvantail des agréables des deux ſexes, que ſa ſageſſe déconcerte & irrite par conſéquent. Mille femmes auroient la force d'être vertueuſes ; aucune n'a le courage d'être ridicule ; & d'ailleurs, être ſeule de ſon eſpece, la ſolitude épouvante.

JUSTINE.

Vos conſéquences ſont un peu fortes.

M. BONTEMS.

Elles ſont vraies. Quand j'avois voulu me marier, c'étoit pour être heureux, & non pour être un ſot : je vis le ridicule certain, & le repos perdu ; je renonçai à tout engagement. Piqué de n'avoir pu ſatisfaire mon penchant, je m'affligeai d'abord ; je m'apperçus que c'étoit une folie : inſenſiblement j'en choiſis une plus gaie ; je parvins à rire de ce qui m'avoit affligé.

Mme. DE MONDAIN.

Vous avez bien rempli votre projet.

M. BONTEMS.

On ne peut pas mieux. J'ai continué fidelement mes obſervations ; elles ont toutes confirmé mon ſyſtême : elles me vengent ; elles m'amuſent innocemment.

JUSTINE.

Innocemment !

M. BONTEMS.

Sans doute. Tel que tu me vois, j'ai toujours mépriſé le vice ; je le mépriſe encore.

JUSTINE.

Sans qu'il y paroiſſe.

M. BONTEMS.

Oh ! je n'ai garde. Le mépris ſérieux, pour des choſes qu'on ne peut empêcher, eſt fatigant : il n'y a pas moyen de jouer éternellement, & ſans fruit, le rôle de cenſeur & d'ennemi public : il faut pourtant vivre avec ſon ſiecle, tel qu'il eſt ; je ris, je plaiſante avec le mien, tout en le mépriſant.

JUSTINE.

Ma foi, c'eſt aſſez bien penſé.

M. BONTEMS.

Il faut convenir que Paris eſt un tréſor inépuiſable ; on y fait à chaque pas d'excellentes découvertes : les maris ſe perfectionnent tous les jours ; les femmes ſe ſurpaſſent.

Mme. DE MONDAIN.

Vous devez vous amuſer beaucoup.

M. BONTEMS.

C'eſt un ſpectacle délicieux.

Mme. DE MONDAIN.

Je ne m'étonne plus que vous nous négligiez.

M. BONTEMS.

Si tu avois voulu me régaler de quelques ſcenes un peu piquantes, mes viſites auroient été moins rares ; je t'aurois donné la préférence ; je paſſerois ma vie chez toi.

Mme. DE MONDAIN.

Si c'eſt à ce prix, nous ne vous verrons guere.

M.

M. BONTEMS.

Ton mari a donc bien des charmes pour toi ?

Mme. DE MONDAIN.

Tout ce qu'on en peut avoir : tendresse, attachement, douceur, égards, liberté parfaite : il sait me plaire, il sait m'estimer, & il a tout ce qu'il faut pour m'engager à m'en rendre digne.

M. BONTEMS.

Mais, c'est comme un amant.

JUSTINE.

Précisément, Monsieur.

M. BONTEMS.

Si elle étoit aussi folle de son mari qu'elle veut me le persuader, elle ne courroit pas tant.

JUSTINE.

Il faut avouer que M. de Mondain a un rival terrible.

M. BONTEMS.

Et quel est-il ?

JUSTINE.

C'est le plaisir.

Mme. DE MONDAIN.

Tu te trompes, ma chere Justine; j'apprécie mieux le plaisir; il est souvent où on ne le croit pas; il est rarement où on le cherche: je suis bien jeune, & j'en ai fait souvent l'expérience: j'aime le mouvement, parce qu'il est de mon âge; j'ai de la curiosité pour tout ce que je n'ai point vu; je veux voir tout.

M. BONTEMS.

Tu en verras tant, tant....

Mme. DE MONDAIN.

Croyez que je ne verrai que ce que je voudrai voir.

M. BONTEMS.

Tu y seras attrapée.

Mme. DE MONDAIN.

Je me flatte, peut-être; mais j'espere que non: on peut tout braver; il ne s'agit que d'avoir le cœur rempli.

M. BONTEMS.

Rempli d'un seul homme! d'un mari! Une jolie femme comme toi! tu ne me feras pas croire ces choses-là; j'y brûlerois mes livres: tu n'es pas au bout; je te suivrai: nous verrons.

JUSTINE.

Vous ſeriez mieux de travailler à redreſſer l'eſprit de votre ſœur ; c'eſt pour cela que Madame vous a fait prier de paſſer ici.

M. BONTEMS.

Volontiers : je te promets de la chapitrer d'importance.

Mme. DE MONDAIN.

Je veux abſolument donner à mon mari la ſatisfaction de voir régner la paix dans ſa famille ; il n'eſt point de ſacrifices dont je ne ſois capable pour y parvenir : voici donc ce que je crois devoir propoſer. Mais j'entends la voix de Madame Dégremine ; ſouffrez que je me retire ; Juſtine vous dira....

M. BONTEMS.

Ma niece, je ſais vivre ; je prétends vous donner la main juſqu'à votre appartement, & ſavoir de vous-même toutes les conditions du traité.

JUSTINE.

Venez, venez, monſieur le plénipotentiaire.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mme. DÉGREMINE, M. BONTEMS.

M. BONTEMS *à part.*

JE fuis vraiment fort content de ma niece; voyons fi je le ferai de même ici. Bonjour, ma fœur.

Mme. DÉGREMINE.

Bonjour, Monfieur.

M. BONTEMS.

Vous paroiffez trifte : qu'avez-vous?

Mme. DÉGREMINE.

Ce que j'ai ? ce que j'ai ?

M. BONTEMS.

Je vois ce que c'eft : mais, n'y auroit-il pas moyen de mettre fin aux divifions qui vous fatiguent. Ma fœur, je fuis venu tout exprès pour tâcher de concilier....

Mme. DÉGREMINE.

Vous êtes venu tout exprès?

M. BONTEMS.

Oui.

Mme. DÉGREMINE.

Eh bien, vous pouvez retourner chez vous.

M. BONTEMS.

Ecoutez-moi.

Mme. DÉGREMINE.

Non, Monſieur.

M. BONTEMS.

De grace....

Mme. DÉGREMINE.

Laiſſez-moi.

M. BONTEMS.

Encore un coup....

Mme. DÉGREMINE.

Encore un coup, laiſſez-moi.

M. BONTEMS.

Quelle femme!

Mme. DÉGREMINE.

Je suis lasse, excédée, outrée des impertinences de votre niece.

M. BONTEMS.

Ma sœur, puisque vous m'y forcez, je prendrai la liberté de vous rappeller que votre belle-mere en disoit autant de vous ; je m'en souviens très-distinctement ; ces plaintes-là sont héréditaires dans les familles. Je vous ai vue, dans votre temps, aimer le plaisir & le monde tout comme Madame de Mondain ; avec cette différence, que son mari est content d'elle, & que le pauvre M. Dégremine....

Mme. DÉGREMINE.

Finissez vos mauvais propos.

M. BONTEMS.

Si vous vouliez faire un petit effort de mémoire, vous auriez moins d'humeur contre votre belle-fille : il faut pourtant que vous lui permettiez d'être jeune ; c'est son tour, voyez-vous.

Mme. DÉGREMINE.

Je m'attendois bien que vous prendriez la défense de ses sottises.

M. BONTEMS.

Petites sottises, puérilités, enfance, étourderie ; au fond, tout se réduit là, quand on n'exagere pas, quand on veut donner le vrai nom aux choses.

Mme. DÉGREMINE.

Elle n'en est pas là : je la démasquerai aux yeux du monde.

M. BONTEMS.

Oui, de quelques personnes de votre âge, d'un monde qui n'est plus : celui qui occupe la scene, ne vous écoutera pas, on vous haïra davantage ; car, tout ce qui existe, est du parti de la jeunesse ; c'est la loi de la nature.

Mme. DÉGREMINE.

Monsieur, quand l'excès est à un point....

M. BONTEMS.

Bon, l'excès est par-tout. Si la folie est voisine du plaisir, l'humeur est souvent à côté de la raison : vous avez vos droits, votre belle-fille a les siens ; s'ils sont incompatibles, c'est votre faute : guidez-là, mais ne prétendez pas l'enchaîner : ma sœur, la sagesse s'inspire &

ne se commande pas : ramener avec ménagement sur les choses essentielles, supporter ce qui est dans le cours de la nature, rire la premiere de ce qui n'est que ridicule ; voilà votre partage.

Mme. DÉGREMINE.

Oui, pour un homme comme vous ; mais moi, Monsieur, qui ai des mœurs....

M. BONTEMS.

Je vous conseillerois de n'en point avoir : comment vous y prendriez-vous, je vous prie ; faites comme moi : je tourne mes regards avec plaisir, sur cette portion brillante de l'humanité, qui embellit la scene de la vie. Vous gémissez de ses erreurs ; plaignez-vous à la nature qui les a parées de tous ses charmes. Si la jeunesse joignoit la raison à ses autres avantages, que resteroit-il à la vieillesse ? Fardeau inutile, spectacle importun ; elle ne seroit plus bonne à rien sur la terre, ses droits ne peuvent être fondés que sur la bonté & la vertu ; pour faire excuser ses difformités, il ne lui reste que les graces de l'ame. Vous désirez que votre belle-fille devienne raison-

nable, ne lui rendez pas la raifon odieufe, foyez conféquente.

Mme. DÉGREMINE.

Allez, vous êtes un vieux fou. Quoi! Monfieur, cette diffipation continuelle, cette fureur de plaifir.....

M. BONTEMS.

C'eft la maladie de fon âge : ma fœur, nous avons nos infirmités; il faut lui paffer les fiennes.

Mme. DÉGREMINE.

Mais, fe jeter dans le monde.

M. BONTEMS.

Il faut bien qu'elle le connoiffe.

Mme. DÉGREMINE.

Ne faut-il pas auffi trouver bon qu'elle ait mis fes bijous en gage?

M. BONTEMS.

Vraiment, je fuis affez content de cette nouvelle; c'eft bien quelque chofe : elle a joué; fans doute, elle a perdu.

Mme. DÉGREMINE.

Votre tranquillité me met en fureur.

M. BONTEMS.

Que voulez-vous que je vous dise : la fureur n'est bonne à rien ; d'ailleurs, êtes-vous bien sûre? ...

Mme. DÉGREMINÉ.

Si j'en suis sûre : .... quand on aime le monde, on est capable de tout. Que ne mene-t-elle, comme moi, une vie douce, tranquille, retirée.

M. BONTEMS.

Il faut pourtant qu'il y ait quelque différence : elle entre dans sa carriere, la vôtre est bien avancée ; le monde vous chasse, & il lui sourit.

Mme. DÉGREMINÉ.

Quelle sottise ! Au lieu de suivre de point en point les exemples de vertu que je lui donne....

M. BONTEMS.

Une vertu de soixante ans ! Croyez-moi, ce n'est pas là un meuble qui soit à son usage ; il faut des gradations en tout. Ma sœur, vous voudriez que la jeunesse fût vieille, cela ne se peut pas ; elle ne sauroit avoir les idées d'un

temps qu'elle n'a point vu, qu'elle ne verra peut-être jamais; c'est à la vieillesse à se rapprocher, avec un peu plus de souvenir, de ce qu'elle a été autrefois: elle auroit plus d'indulgence, elle n'exigeroit pas l'impossible, elle songeroit à se faire aimer, elle y parviendroit, & on en voit encore quelques exemples: vous voulez exercer les droits d'une mere; commencez par en avoir la tendresse.

Mme. DÉGREMINE.

Moi! de la tendresse!

M. BONTEMS.

Ayez du moins de la douceur.

Mme. DÉGREMINE.

De la douceur! pour qui me prenez-vous?

M. BONTEMS.

J'ai tort, je me suis trompé, je le vois.

Mme. DÉGREMINE.

Quoi, Monsieur! Je supporterois une arrogance réfléchie, une méchanceté noire....

M. BONTEMS.

N'y auroit-il point de votre faute? Entre

nous, vous êtes la ſeule qui vous en plaignez; tout le monde vante ſon caractere.

Mme. DÉGREMINE.

Oui, des extravagants comme vous.

M. BONTEMS.

Point d'emportements; dans ce moment-ci ſur-tout, ils ſeroient plus déplacés que jamais; il faut vous avouer que c'eſt Madame de Mondain, elle-même, qui m'a chargé aujourd'hui même d'eſſayer, auprès de vous, des voies de conciliation, & de vous offrir de ſa part....

Mme. DÉGREMINE.

De ſa part? Aujourd'hui?

M. BONTEMS.

Oui, ma ſœur.

Mme. DÉGREMINE.

Eh! mais, vous m'enchantez! que ne diſiez-vous cela plutôt?

M. BONTEMS.

Vous aurez tout lieu d'être ſatisfaite, j'en réponds.

Mme. DÉGREMINE.

Je n'en doute nullement ; je la reconnois, & je l'admire.

M. BONTEMS.

Je ſuis ravi que vous lui rendiez juſtice ; ſa démarche vous prouve bien clairement....

Mme. DÉGREMINE.

Oui, Monſieur, ſa fauſſeté, ſes artifices, ſes craintes, & le beſoin qu'elle a de me ménager.

M. BONTEMS.

Vous pourriez penſer.... Fi, ma ſœur.

Mme. DÉGREMINE.

Votre niece eſt un monſtre !

M. BONTEMS.

Sans doute, c'eſt le mot. Dans le ſiecle où nous vivons, une jolie femme, qui aime ſon mari, eſt un monſtre en effet.

Mme. DÉGREMINE.

Vous donnez là dedans ? vous croyez à ſa vertu prétendue ? Vous auſſi, vous êtes dupe à ce point-là ?

M. BONTEMS.

Il faut bien le croire, elle-même vient de m'en assurer si positivement.

Mme. DÉGREMINE.

Pauvre homme ! ne voudriez-vous pas qu'elle vînt vous dire : mon cher oncle, je vous avoue que je suis folle du marquis.

M. BONTEMS.

Ma sœur....

Mme. DÉGREMINE.

Mon cher frere, vous ne venez point nous voir, vous ne savez pas comment les choses se passent.

M. BONTEMS.

Pourquoi ne lui donnez-vous pas, tout de suite, le chevalier, le comte, le président ? ils lui font leur cour tout comme le marquis.

Mme. DÉGREMINE.

Monsieur, j'ai des yeux, j'ai vu le monde, je ne suis pas novice.

M. BONTEMS.

Non, vraiment; il y a tantôt cinquante ans que vous ne l'êtes plus.

Mme. DÉGREMINE.

On reçoit dix hommes chez ſoi, pour maſquer le véritable; mais tout ſe découvre à la fin.

M. BONTEMS.

Des ſoupçons, des idées, des propos en l'air! Il eſt facile, quand on le veut, de tout empoiſonner.

Mme. DÉGREMINE.

Qu'appellez-vous empoiſonner? On a vu des aſſiduités, des empreſſements....

M. BONTEMS.

Bon, qu'eſt-ce que tout cela prouve?

Mme. DÉGREMINE.

On a entendu....

M. BONTEMS.

Entendu!

Mme. DÉGREMINE.

Oui, Monſieur; on a entendu des proteſtations, des aveux tendres, paſſionnés, & de part & d'autre.

M. BONTEMS.

De part & d'autre!

Mme. DÉGREMINE.

Oui, Monſieur, & l'entretien a fini par ſe renfermer tête-à-tête avec ſon amant.

M. BONTEMS.

Se renfermer, tête-à-tête !

Mme. DÉGREMINE.

Oui, Monſieur.

M. BONTEMS.

Ah ! parbleu, je ne donnerois pas cette nouvelle pour mille louis. Ma petite niece, vous m'en donnez donc à garder : ceci ſera excellent ſur mon répertoire. Ma ſœur, que je vous embraſſe ; vous me cauſez une joie, des tranſports.... Je veux examiner cette affaire-là ; je viendrai vous voir, & ſouvent. Mais, ma ſœur, il faut combler cet homme de politeſſes & de diſtinctions ; n'y manquez pas au moins, l'uſage le veut ; l'amant de la fille eſt aujourd'hui le meilleur ami de la mere.

Mme. DÉGREMINE.

Je n'aurai pas de peine à ſuivre vos belles inſtructions : le marquis paſſe ſa vie ici ; il eſt venu

venu ce matin, & je m'étonne qu'il n'ait pas encore reparu.

M. BONTEMS.

J'ai quelques affaires ; je me retire ; mais je reviendrai : il faut voir cela de près ; je le verrai de si près, de si près....

SCENE II.

Mme. DÈGREMINE *seule.*

QUEL homme ! quelles mœurs ! Il sort ravi, enchanté.... Je suis pourtant fâchée de l'avoir instruit : ma vivacité naturelle m'a emportée. Mais aussi, venir me dire cent impertinences au nom & de la part de sa niece : & je le souffrirois...... Non, il faut qu'elle sorte de la maison, aujourd'hui même...... Mais, rester seule, livrée à l'ennui, faire un éclat scandaleux.... Contraignons-nous, dissimulons, & ne cherchons qu'à la convaincre.



SCENE III.

Mme. DÉGREMINE, Mme. DE MONDAIN, JUSTINE.

Mme. DE MONDAIN, *bas à Justine.*

MON oncle n'a pas reparu chez moi, je n'y comprends rien ; voyons pourtant si son entretien avec Madame Dégremine aura produit un bon effet.

JUSTINE, *bas.*

Je n'en espere pas grand chose.

Mme. DE MONDAIN.

Essayons de l'adoucir. Madame....

Mme. DÉGREMINE.

Ah ! c'est vous ; eh mais, c'est une rareté ! Il faut que vous soyez terriblement désœuvrée, ou que vous ayez des raisons bien pressantes. Que venez-vous faire ici ? je me passe fort bien de vos visites & de vos propositions.

JUSTINE, *à part.*

Bien corrigée, vraiment.

Mme. DÉGREMINE.

Eh ! finissons tout cela, s'il vous plaît : comme vous voilà faite ! Je vous l'ai dit cent fois, vous croyez plaire, les hommes se moquent de vous.

JUSTINE.

Pas toujours.

Mme. DE MONDAIN.

Mais la mode....

Mme. DÉGREMINE.

Est-ce que je suis la mode, moi ? Voyez comment je suis mise, aussi on me respecte.

JUSTINE.

Ah ! Madame, vous êtes si respectable naturellement.

Mme. DÉGREMINE.

Où courez-vous de ce pas ? A la comédie, sans doute.

Mme. DE MONDAIN.

Je ne sais.

Mme. DÉGREMINE.

C'est donc à la promenade ; car il faut vous montrer tous les jours.

Mme. DE MONDAIN.

Je ne ſuis pas décidée.

Mme. DÉGREMINE.

J'entends : trop de diſſipation vous fatigue, vous garderez la chambre.

Mme. DE MONDAIN.

Peut-être.

Mme. DÉGREMINE.

Il peut vous venir quelque viſite intéreſſante : une converſation tranquille a ſes agréments.

Mme. DE MONDAIN.

Je ſuis aſſez de votre avis.

Mme. DÉGREMINE.

Vous prenez du goût pour la retraite ; en vérité, je vous admire. (*à part.*) Je parlerois trop, il vaut mieux me retirer.



SCENE IV.

Mme. DE MONDAIN, JUSTINE.

JUSTINE.

Vous avez entendu, Madame.

Mme. DE MONDAIN.

Oh ! parfaitement.

JUSTINE.

M. Bontems a vraiment bien opéré.

Mme. DE MONDAIN.

J'en suis toute consolée ; jé n'y pense plus ; je n'ai rien à me reprocher ; je ne me gênerai pas, j'irai mon train.

JUSTINE.

L'imagination de Madame Dégremine travaille terriblement.

Mme. DE MONDAIN.

Je voudrois, par plaisir, que le marquis arrivât tout-à-l'heure.

JUSTINE.

Mais, Madame, je frémis ; il eſt près de quatre heures, & vous n'avez point de partie arrangée pour votre ſoirée.

Mme. DE MONDAIN.

Ce mariage de ma belle-ſœur m'a occupée. Faire ſon bonheur, eſt un plaiſir pour moi plus ſenſible que je ne puis le dire ; elle ſera plus raiſonnable que moi, je t'en réponds.

JUSTINE.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

Mme. DE MONDAIN.

Elle n'aura point de belle-mere ; la contrariété eſt un aiguillon qui me porte à toutes les folies que je fais.

JUSTINE.

Voilà qui eſt clair ; c'eſt Madame Dégremine qui a tort.

Mme. DE MONDAIN.

Rien de plus vrai ; elle me rend ma maiſon inſupportable ; il faut bien que je coure tout le jour, & je ne dois pas ſortir pour m'ennuyer. Dans l'impoſſibilité de rien faire qui

lui plaiſe, il me ſemble que je n'ai pas d'autre parti à prendre que de faire ce qui me plaît le mieux.... A propos, je me rappelle que l'on joue aujourd'hui, aux François, une piece que j'aime à la folie.

JUSTINE.

Il faut y aller.

Mme. DE MONDAIN.

Oui.... mais l'opéra ſera charmant.

JUSTINE.

Je préférerois l'opéra.

Mme. DE MONDAIN.

La journée eſt belle, les Tuileries ſeront ſuperbes.

JUSTINE.

A votre place, je ne manquerois pas les Tuileries.

Mme. DE MONDAIN.

Vraiment, je n'y penſois pas; c'eſt le grand jour des Boulevards, il y aura un monde infini.

JUSTINE.

Une pouſſiere miraculeuſe : en conſcience,

vous ne pouvez pas vous dispenser d'aller aux Boulevards.

Mme. DE MONDAIN.

Je suis d'une incertitude.... Ne pourrois-tu point me décider.

JUSTINE.

Eh bien! Madame, allez par-tout.

Mme. DE MONDAIN.

Ah! si j'étois homme! Ma pauvre Justine, les femmes sont à plaindre.

JUSTINE.

Il est vrai; les femmes de Paris sont cruellement gênées.

Mme. DE MONDAIN.

Sans doute. Paris m'est insupportable.

JUSTINE.

Oui, il y a trop de plaisirs à la fois.

Mme. DE MONDAIN.

Nous ne pouvons en choisir un, sans nous priver de trois ou quatre autres: c'est une chose désespérante.

JUSTINE.

Vous me percez le cœur : quatre privations par jour ! Ah ! vous menez une vie bien méritoire.

Mme. DE MONDAIN.

Cependant, je ne m'ennuie point à la campagne.

JUSTINE.

Il eſt vrai.

Mme. DE MONDAIN.

Quand j'y ſuis, je me crois faite pour la ſolitude ; elle a pour moi des attraits....

JUSTINE.

Tout nouveaux.

Mme. DE MONDAIN.

Je me trouve ſi bien vis-à-vis de moi-même.

JUSTINE.

Et de votre miroir ; c'eſt toujours une compagnie.

Mme. DE MONDAIN.

J'aime l'ouvrage, la lecture.

JUSTINE.

Quand vous n'avez rien de mieux à faire.

Mme. DE MONDAIN.

Les plaisirs champêtres me ravissent ; une prairie émaillée de fleurs, une forêt sombre, un beau ciel vous enchantent, vous plongent dans une rêverie délicieuse.

JUSTINE.

Il semble que vous y soyez.

Mme. DE MONDAIN.

Ah ! Justine, où avois-je l'esprit ? je suis une franche étourdie.

JUSTINE.

Comment donc ?

Mme. DE MONDAIN.

J'oubliois que c'est aujourd'hui l'ouverture de la foire, il n'y a pas un moment à perdre ; je vais écrire à la comtesse ; je n'ai point de chevaux, elle me menera : il faut aller, il faut aller....



SCENE V.

JUSTINE, *seule.*

ADIEU donc aux plaisirs champêtres, serviteur à la forêt & à la prairie; la jolie chose que cet âge-là! tout est plaisir, tout est transport: elle a pourtant une certaine raison cachée, qui ne demanderoit qu'à percer; avec une belle-mere raisonnable, elle seroit peut-être dès-à-présent un bijou accompli de tout point: mais, voici nos deux charmantes.

SCENE VI.

Mme. LONGSEIN, Mme. JADIS, JUSTINE.

Mme. LONGSEIN.

OU est madame Dégremine?

JUSTINE.

Mesdames, je vais la chercher.

Mme. JADIS.

Nous comptions de trouver du monde, il y a apparence qu'elle est seule.

Mme. LONGSEIN.

Nous allons faire une triste visite.

SCENE VII.

Mme. LONGSEIN, Mme. JADIS, Mme. DÉGREMINE.

Mme. DÉGREMINE, *à part:*

VOICI mes deux ennuyeuses ; sans le mal qu'elles me disent de ma belle-fille, je ne les supporterois pas.

Mme. JADIS.

Eh ! bon jour, ma chere amie:

Mme. LONGSEIN.

Que j'aie le plaisir de vous embrasser.

Mme. DÉGREMINE.

Ah ! bien volontiers, ma chere madame Longsein, ma chere madame Jadis. Qu'allez-vous m'apprendre de madame de Mondain ?

Mme. JADIS.

Une découverte excellente.

Mme. LONGSEIN.

Du premier ordre.

Mme. JADIS.

Nous venons vous dire que nous l'avons vue ce matin escortée de cinq à six agréables, & sur-tout du marquis de Terville, qui ne la quitte plus.

Mme. LONGSEIN.

Il faut voir comme il a toujours quelque chose à lui dire à l'oreille, & comme elle l'écoute avec un air de complaisance, de satisfaction.

Mme. JADIS.

Il y a quelque chose là dessous.

Mme. LONGSEIN.

C'est une intrigue dans toutes les formes.

Mme. JADIS.

Si vous n'y mettez ordre, & promptement...

Mme. LONGSEIN.

A votre place, je ferois un éclat.

Mme. DÉGREMINE.

Je dois me taire, Mesdames; il faut respecter l'honneur d'une famille. Vous n'imaginez pas tout ce qu'elle m'a fait souffrir; avant que j'eusse une belle-fille, lorsque je n'avois que vingt ans, par exemple; vous m'avez vue alors.

Mme. JADIS.

La vieille folle!

Mme. DÉGREMINE.

J'étois comme une nymphe; c'est ma belle-fille, ce sont les chagrins qu'elle me donne, qui m'ont changée comme vous voyez; je ne suis pas reconnoissable: imaginez qu'elle a eu l'insolence, aujourd'hui, de me faire faire des propositions.

Mme. LONGSEIN.

Et vous auriez la foiblesse de les accepter?

Mme. DÉGREMINE.

Le ciel m'en garde: je croirois me rendre complice de ses désordres. Le monde n'est plus que corruption; la jeunesse est sans frein.

Mme. JADIS.

Elle eſt ſi ridicule, ſi mépriſable ; s'il me falloit encore être jeune, je crois que j'en mourrois de honte.

Mme. LONGSEIN.

Et moi, je périrois d'ennui.

Mme. DÉGREMINE.

La jeuneſſe devroit être eſclave ; les loix ne ſavent ce qu'elles ſont.

Mme. JADIS.

Auſſi tout dégénere : les femmes ne ſont plus ce qu'elles étoient autrefois. Les hommes ne ſont que des colifichets ; au lieu de ces agréments prétendus, de ce babil éternel des jeunes gens à la mode, ceux de notre temps avoient des qualités ſi ſolides.... leurs ſentiments n'étoient point des plaiſanteries ; leur amour même avoit quelque choſe d'héroïque.

Mme. LONGSEIN.

Pour moi, Madame Jadis, je n'entends rien, mais rien du tout au jargon de ceux-ci.

Mme. JADIS.

Comment l'entendrions-nous, Madame Longsein ; ils ne nous parlent jamais ?

Mme. DÉGREMINE.

S'ils se prennent de passion, c'est toujours pour de petites folles.

Mme. LONGSEIN.

Encore s'ils s'attachoient à des femmes un peu formées, comme nous.

Mme. JADIS.

Ils y trouveroient des ressources, des ressources qui ne s'imaginent pas.

Mme. LONGSEIN.

Nous en ferions des hommes, ma chere : nous nous occupions, nous autres ; quand on s'assembloit, c'étoit pour faire des dissertations en forme.

Mme. DÉGREMINE.

Nous lisions beaucoup. Croiriez-vous que je savois, presque par cœur, les belles comédies de Scarron & de Montfleuri ?

Mme. JADIS.

Moi, je m'occupois à abréger le roman de Cyrus; j'y travaillois avec cet aimable Marquis que vous avez connu.

Mme. DÉGREMINE.

Le Marquis de Brisacier ?

Mme. JADIS.

Justement. C'étoit un homme, celui-là ! Il n'aima jamais qu'une seule fois dans sa vie.

Mme. DÉGREMINE.

Il me le disoit si tendrement.

Mme. LONGSEIN.

Il me l'a juré tant de fois ?

Mme. JADIS.

Comment donc ? juré ! Il ne juroit que pour moi : je vous prie de le croire ; il m'adoroit uniquement ; j'en ai peut-être eu mille preuves, Madame Longsein.

Mme. LONGSEIN.

Je n'en compterois pas moins, si je voulois, Madame Jadis.

Mme. DÉGREMINE.

Pour moi, je n'ai jamais compté ces bagatelles-là ; mais, je suis sûre de mon fait.

Mme. JADIS.

J'étois jalouse, je l'avoue ; mais il levoit tous mes doutes, l'un après l'autre.

Mme. LONGSEIN.

Ah ! si le pauvre garçon étoit encore en vie.

Mme. DÉGREMINE.

S'il n'étoit pas mort depuis trente ans.

Mme. JADIS.

S'il pouvoit revivre ; ce que j'avance, Mesdames, il le prouveroit devant vous.



SCENE VIII.

Mme. DÉGREMINE, Mme. LONGSEIN, Mme. JADIS, JUSTINE, Mtre. ANDRÉ, Cocher.

JUSTINE.

QUE viens-tu chercher ici ? Madame a bien affaire d'entendre tes sottises.

Mtre. ANDRÉ.

Je suis bien las d'entendre les vôtres. Croyez-vous que je sois fait pour prendre vos ordres : votre maîtresse peut commander à son cocher & à ses chevaux ; pour moi, qui ne suis ni l'un ni l'autre....

Mme. DÉGREMINE.

Qu'est-ce que c'est que cette dispute ?

JUSTINE & Mtre. ANDRÉ.

Madame, Madame....

Mme. DÉGREMINE.

Taisez-vous, insolente ; parlez Mtre. André.

Mtre. ANDRÉ.

Madame, c'eſt votre belle-fille qui s'eſt mis en tête de crever vos chevaux.

Mme. DÉGREMINE.

Voilà de ſes tours; je la reconnois.

Mtre. ANDRÉ.

Sous prétexte qu'elle a déjà crevé les ſiens, & que vous ne comptez pas ſortir aujourd'hui, elle prétend que je la mêne aux Boulevards.

Mme. DÉGREMINE.

Aux Boulevards! mes chevaux n'y ont jamais été; je me croirois déshonorée ſi on les voyoit dans cette cohue.

JUSTINE.

Madame n'y ſera qu'un moment; elle ira tout de ſuite à la foire.

Mme. DÉGREMINE.

Mon carroſſe à la foire!

JUSTINE.

Il eſt queſtion d'aller enſuite, au petit trot, ſouper à Montrouge, & paſſer quelques heures au bal.

Mme. DÉGREMINE.

Qu'eſt-ce à dire à Montrouge ?

Mtre. ANDRÉ.

Vous entendez, au petit trot ; des chevaux qui n'ont jamais été que le pas.

JUSTINE.

Mais, Madame paroît encore indéciſe.

Mme. DÉGREMINE.

Indéciſe ! eh bien, moi, je ſuis très-décidée. Il faut être bien impertinente....

Mtre. ANDRÉ.

Impertinente ! Entendez-vous, ma mie ; les chevaux de Madame ont de la conduite, ils ne paſſent pas la nuit dans un bal.

Mme. DÉGREMINE.

Elle n'a qu'à prendre un fiacre, ſi elle peut en trouver un qui ſuffiſe à ſes extravagances.

Mtre. ANDRÉ.

Un fiacre, Mademoiſelle, un fiacre ; & non pas des chevaux qui, depuis qu'ils ſont au monde, n'ont jamais été qu'à des parties d'édification.

Mme. DÉGREMINE.

Rapportez-lui ma réponse ; & vous, maître André, sortez.

Mtre. ANDRÉ.

Courir toute la nuit ! Les pauvres bêtes seroient bien étonnées de voir la lune.

JUSTINE, *à part.*

Ce coquin-là est plus rétif que ses chevaux. Voyons un peu quel parti prendra ma maîtresse, pour ne pas s'ennuyer toute la soirée.

SCENE IX.

Mme. DÉGREMINE, Mme. LONGSEIN, Mme. JADIS.

Mme. DÉGREMINE.

MILLE pardons, Mesdames ; vous ne voyez-là qu'un échantillon des procédés de Madame de Mondain : c'est tous les jours des scenes de cette espece. Ses domestiques sont des insolents, qui insultent les miens : l'un, nous étourdit de son violon ; l'autre, de son

cors de chaſſe : il n'y manque qu'une trompette & un tambour. Elle paſſe les nuits à rire, à danſer, à jouer à mille jeux, plus ridicules les uns que les autres : c'eſt une corruption, une horreur.

Mme. LONGSEIN.

Que je vous plains, ma chere Madame Dégremine !

Mme. DÉGREMINE.

A chaque inſtant du jour, elle eſt là pour me contrarier, pour m'excéder.

Mme. JADIS.

Elle eſt pourtant fort diſſipée.

Mme. DÉGREMINE.

Diſſipée ! je ne la vois jamais ; elle ne paſſe pas deux minutes, chez elle, dans toute la journée.

Mme. LONGSEIN.

Comment ne mettez-vous pas ordre à tout cela ?

Mme. DÉGREMINE.

Il n'y a pas de ma faute, aſſurément. Depuis qu'elle eſt chez moi, je n'ai pas eu un

ſeul inſtant de molle complaiſance : elle ſe ſoumit pendant quelque temps, c'étoit un modele de douceur & de retenue ; j'en profitois pour affermir mon autorité : tout-à-coup elle eſt devenue telle que vous la voyez.

Mme. JADIS.

Ecoutez, Madame : je me ſuis très-bien trouvée d'avoir renvoyé ma ſœur de chez moi.

Mme. LONGSEIN.

Moi, j'ai plaidé contre mes enfants : j'ai perdu tous mes procès ; mais, heureuſement, je ſuis parvenue à vivre ſeule.

Mme. DÉGREMINE.

J'envie votre bonheur ; il y a long-temps que j'aurois dû en faire autant : mais, mon fils ne m'a jamais cauſé de chagrin ; il eſt auſſi doux que moi, c'eſt tout dire ; je ne lui connois, d'autre défaut, que d'aimer ſa femme, & de prendre ſon parti.

Mme. JADIS.

Que voulez-vous de plus ? Attendez-vous qu'il mette le feu à la maiſon. Allons, Madame, chaſſez tout ce déſordre de chez vous.

Mme. DÉGREMINE.

J'héſitois encore, je l'avoue; mais voilà qui eſt fait, vous me décidez, je me rends. Il faut pourtant vous dire que j'ai encore quelques petites vengeances à ſatisfaire auparavant, & premiérement, je veux marier ma fille; cela les mettra au déſeſpoir.

Mme. LONGSEIN.

Avez-vous trouvé un parti pour elle?

Mme. DÉGREMINE.

J'avois jeté les yeux ſur un homme très-convenable; mais il n'y faut plus penſer; il eſt amoureux ailleurs; il eſt aimé.

Mme. JADIS.

Comment le ſavez-vous?

Mme. DÉGREMINE.

C'eſt que je le vois, & que la choſe ſe paſſe ſous mes yeux.

Mme. LONGSEIN.

Vous ſortez ſi peu! Vous ne voyez perſonne. C'eſt donc chez vous qu'il eſt amoureux?

Mme. DÉGREMINE.

Eh ! oui, vraiment.

Mme. JADIS.

C'eſt donc de votre belle-fille ?

Mme. DÉGREMINE.

Vous l'avez deviné : il n'y a pas de ma faute ; je n'ai pas ſeulement prononcé le nom du marquis de Terville.

Mme. LONGSEIN.

Le beau myſtere ! Ne le ſavions-nous pas ? Ne vous l'avions-nous pas dit ?

Mme. JADIS.

Mais, Madame, ſouffrirez-vous tranquillement un pareil ſcandale ? eſt-ce que vous n'aurez pas la charité d'en informer toute la ville ?

Mme. DÉGREMINE.

Eh ! mais, je ne le ſais que d'aujourd'hui ; &, d'ailleurs, l'honneur de mon fils....

Mme. LONGSEIN.

Et le vôtre, Madame, n'eſt-il rien ? Mais, du moins, il faut avertir M. de Mondain.

Mme. DÉGREMINE.

Moi ! que je trouble sa tranquillité ?

Mme. JADIS.

Oui, vraiment, la belle tranquillité d'un homme que l'on fuit.... Vous me feriez lâcher quelque sottise ; on ne voit que trop de ces tranquillités-là dans le monde : s'il y avoit plus de personnes charitables qui avertissent les intéressés, les femmes ne feroient pas tant de folies.

Mme. DÉGREMINE.

Quoi ! vous croyez que je le dois ?

Mme. LONGSEIN.

Autrement, vous vous rendez coupable ; c'est comme si vous-même....

Mme. DÉGREMINE.

Vous me persuadez presque : cependant je sens quelque chose là, qui me dit que je ferois une mauvaise action. Est-ce à nous à répondre des fautes d'autrui ? devons-nous faire un mal, pour en empêcher un autre ? Mettre le trouble, la honte, le déshonneur dans une famille ; je frémis d'y penser.

Mme. JADIS.

Faites comme vous l'entendrez ; mais ne nous demandez plus de conſeils. J'apperçois Blandine qui vous fait des ſignes ; elle a ſans doute quelque choſe à vous dire ; nous nous retirons : au moins vous renverrez cette femme de chez vous.

Mme. DÉGREMINE.

C'eſt un point arrêté.

Mme. LONGSEIN.

Vous nous le promettez ?

Mme. DÉGREMINE.

N'en doutez pas.

Mme. JADIS.

Adieu, Madame ; elle eſt bonne juſqu'à l'imbécillité : ne point parler ?

Mme. LONGSEIN.

Heureuſement nous pouvons nous-mêmes empêcher le mal ; il n'y a qu'à le dire à tout le monde.

SCENE X.

Mme. DÉGREMINE, BLANDINE.

BLANDINE.

GRANDES nouvelles, Madame ; grandes nouvelles ! Votre belle-fille vient de recevoir un billet du marquis.

Mme. DÉGREMINE.

Un billet !

BLANDINE.

Je l'épiois, à mon ordinaire ; elle eſt ſi étourdie qu'elle l'a laiſſé ſur ſa toilette ; je l'ai trouvé, & je vous l'apporte.

Mme. DÉGREMINE.

Donne, donne. (*elle lit.*)

« Plus d'obſtacles, Madame ; mon bon-
» heur eſt au comble, ſi vous daignez con-
» firmer mes eſpérances. J'oſe compter ſur vos
» bontés, & ſur-tout ſur votre adreſſe ; vous
» ſeule pouvez me rendre le plus fortuné des
» hommes ; je ne vous en dis pas davantage,

» vous connoiſſez mon cœur, les moments lui
» ſont précieux ; je ſuivrai ma lettre de près,
» impatient de voler à vos pieds, avec des
» transports que l'amour le plus tendre peut
» ſeul inſpirer. *Le Marquis de Terville.* »

Ah ! c'eſt une piece excellente : la ſignature, l'adreſſe, tout y eſt. Blandine, reçois ceci pour ta récompenſe. Pour le coup, je la tiens ; je la ferai trembler le reſte de ſes jours.

BLANDINE.

Mais, Madame, vous ne ſavez pas tout : il y a bien autre choſe.

Mme. DÉGREMINE.

Quoi donc ?

BLANDINE.

Tout eſt en l'air dans la maiſon : c'eſt un tumulte, un vacarme.... Il n'eſt plus queſtion de la partie de Montrouge ; votre belle-fille donne un grand ſouper, & des violons.

Mme. DÉGREMINE.

Des violons chez moi ! Me prend-elle pour une femme à violons. L'inſolente ! je lui ferai voir....

SCENE XI.

Mme. DÉGREMINE, M. DE MONDAIN.

Mme. DÉGREMINE.

VENEZ, venez, Monſieur ; j'ai de belles choſes à vous apprendre : c'eſt un billet.... & non, c'eſt un bal, c'eſt une impertinence....

M. DE MONDAIN.

Qu'avez-vous donc, ma mere ?

Mme. DÉGREMINE.

Vous n'êtes jamais chez vous ; vous ignorez ce qui s'y paſſe.

M. DE MONDAIN.

J'ai eu des affaires en arrivant, qui m'ont forcé de courir toute la journée.

Mme. DÉGREMINE.

Vous feriez mieux de veiller ſur votre femme, vous empêcheriez....

M. DE MONDAIN.

Mais, qu'y a-t-il donc enfin?

Mme. DÉGREMINE.

Votre tranquillité, votre douceur imbécille me feroient perdre patience, si j'étois moins maîtresse de moi. Vous ne savez rien, vous ne voyez rien, pauvre homme que vous êtes! Vous ne vous doutez pas que le marquis.... Enfin, Monsieur, votre femme donne le bal ce soir.

M. DE MONDAIN.

Eh bien, qu'y a-t-il là de si étrange? Madame de Mondain est dans une société où chaque femme donne une assemblée à son tour: elle a dansé chez ses amies, il faut bien qu'on danse chez elle; cela est tout naturel.

Mme. DÉGREMINE.

Mais, moi, je ne danse pas, & je prétends qu'il me soit permis de dormir chez moi.

M. DE MONDAIN.

Ma mere, votre appartement est à une telle distance, qu'il est de toute impossibilité que le moindre bruit parvienne jusqu'à vous. Sans cela,

cela, croyez que je ne consentirois pas..... Mais, ma femme est dans un âge où je n'oserois lui refuser cette petite satisfaction.

Mme. DÉGREMINE.

Les petites satisfactions ne lui manquent pas : vous pouvez m'en croire ; je brûle de parler ; mais il faut se taire, il faut se taire.

SCENE XII.

Mme. DÉGREMINE, Mme. DE MONDAIN, M. DE MONDAIN.

Mme. DÉGREMINE.

VENEZ-VOUS m'insulter, Madame, jusque dans mon appartement.

Mme. DE MONDAIN.

Je viens pour avoir l'honneur de vous faire une proposition.

Mme. DÉGREMINE.

Encore des propositions ! Non, Madame, il ne sera pas dit que l'on danse chez moi, que j'aie souffert un pareil désordre.

Mme. DE MONDAIN.

Eh ! mais, Madame, ce sera chez moi : j'espere que vous voudrez bien vous y prêter.

Mme. DÉGREMINE.

Je ne me prête point : me prêter, me prêter....

Mme. DE MONDAIN.

Je me flatte encore que vous aurez cette bonté.

Mme. DÉGREMINE.

Comment ! comment ! vous voulez me faire la loi ?

Mme. DE MONDAIN.

C'est une chose arrêtée ; tout mon monde est prié.

Mme. DÉGREMINE.

Eh bien, Madame, je ne ferai point d'éclat, vous donnerez le bal, mais vous sortirez demain de chez moi.

M. DE MONDAIN.

Ma mere....

Mme. DE MONDAIN.

A la bonne heure : mais, daignez m'entendre, j'ai autre chose à vous dire.

Mme. DÉGREMINE.

Eh! vraiment, j'aurois bien aussi d'autres choses à dire, si je voulois parler.

Mme. DE MONDAIN.

Que diriez-vous, s'il vous plaît ?

Mme. DÉGREMINE.

Je dirois.... je dirois.... ne me pressez pas ; j'étouffe, je suffoque.

Mme. DE MONDAIN.

Je vous mets au pis ; il faut vous expliquer, & sur le champ.

M. DE MONDAIN.

Ma mere....

Mme. DÉGREMINE.

Allez, vous n'êtes qu'un sot, une dupe.

M. DE MONDAIN.

Ma femme....

Mme. DE MONDAIN.

Non, Monsieur. Parlez, Madame; c'est moi qui vous en prie.

Mme. DÉGREMINE.

Vous me défiez: vous vous en repentirez toute votre vie.

Mme. DE MONDAIN.

Achevez donc; je ne vous quitte pas que vous n'ayez éclairci tous ces propos; il y va de mon honneur.

Mme. DÉGREMINE.

Plus que vous ne pensez.

Mme. DE MONDAIN.

C'en est trop; vous parlerez, ou....

Mme. DÉGREMINE.

Non, Madame, je sais me modérer, je ne dirai rien; mais, puisque vous m'y forcez, puisque vous avez l'audace de me pousser à bout, ce billet parlera pour moi; lisez, lisez, Monsieur.

M. DE MONDAIN, *après avoir lu, à sa femme.*

Ce billet vous est adressé par le marquis.

Mme. DE MONDAIN.

Oui, Monſieur.

Mme. DÉGREMINE.

Elle ne rougira pas.

SCENE XIII.

Mme. DÉGREMINE, Mme. DE MONDAIN, M. DE MONDAIN, M. BONTEMS.

M. BONTEMS.

EH bien ! qu'eſt-ce ? Vous paroiſſez troublés ; toujours les mêmes querelles !

Mme. DÉGREMINE.

Liſez, Monſieur, vous êtes au fait ; vous ſavez déjà de quoi il eſt queſtion.

Mme. DE MONDAIN.

Monſieur, étoit au fait : autre ſujet de reconnoiſſance.

M. BONTEMS, *après avoir lu.*

Ma niece, ma niece....

Mme. DE MONDAIN.

Voici le marquis ; il vient fort à propos.

SCENE XIV.

Mme. DÈGREMINE, Mme. DE MONDAIN, M. DE MONDAIN, M. BONTEMS, LE MARQUIS DE TERVILLE.

LE MARQUIS, *à part.*

MON ſecret eſt découvert ; ils ſemblent irrités ; je n'ai plus rien à ménager. (*haut à Madame Dègremine.*) Madame, je vois qu'il ſeroit inutile de diſſimuler ; mon billet eſt dans vos mains ; vous avez dû voir mes ſentiments ; vous connoiſſez tout l'excès de mon amour.

Mme. DÉGREMINE.

On le connoît, Monſieur, on le connoît.

M. BONTEMS.

Voici du nouveau : la ſituation eſt ſinguliere.

LE MARQUIS.

Vous ſavez ce que j'eſpérois, ce que je déſire encore plus que la vie : ayez pitié de l'état où je ſuis.

Mme. DÉGREMINE.

Je ne ſuis pour rien là dedans ; voyez auprès de mon fils : que ſais-je ? il vous approuvera, peut-être.

M. BONTEMS.

Oh ! la bonne ſcene ! la bonne ſcene !

LE MARQUIS *à M. de Mondain.*

Monſieur, voulez-vous ma mort. Madame votre femme a déjà conſenti à tout.

Mme. DÉGREMINE.

Monſieur, Monſieur, la tête vous tourne.

LE MARQUIS.

Il n'eſt que trop vrai ; depuis que j'ai vu ſes charmes, je ſuis dans un trouble.... dans des tranſports.... (*à Madame de Mondain.*) Madame, venez vous joindre à moi. Monſieur, je veux la tenir de votre main.

Mme. DE MONDAIN, *riant.*

Ah !... ah !... ah !...

Mme. DÉGREMINE.

L'inſolente : on n'a jamais rien vu de pareil depuis que le monde exiſte.

M. BONTEMS.

Ma niece rit toujours; il y a ici quelque chose d'extraordinaire. (*au Marquis.*) Mais, Monsieur, par aventure, de qui parlez-vous?

LE MARQUIS.

De tout ce que j'ai jamais vu de plus parfait; vous ne le savez que trop : de Mademoiselle de Mondain.

M. DE MONDAIN.

De ma sœur.

Mme. DÉGREMINE.

De ma fille.

Mme. DE MONDAIN, *à son mari.*

Mon ami, me pardonneras-tu?

M. DE MONDAIN.

Friponne! il faut pourtant que j'en rie aussi à mon tour.

M. BONTEMS.

Il y a eu là un bon moment; il est fâcheux que ce ne soit qu'un quiproquo. Ma niece, je t'admirois; mais, tu es donc toujours la même?

Mme. DE MONDAIN.

Mon oncle, je le ferai toujours.

LE MARQUIS.

J'avois cru devoir m'adreſſer à Madame; elle avoit pénétré mes ſentiments, elle les avoit encouragés; elle m'avoit promis ſa médiation; & vous, Madame.

Mme. DÉGREMINE.

Monſieur, je vous donne ma fille.

LE MARQUIS.

Ah! Madame....

Mme. DÉGREMINE.

Mais, à condition que Madame ſortira demain de la maiſon.

Mme. DE MONDAIN.

Il eſt trop juſte, après la bonne volonté que vous m'avez témoignée.

Mme. DÉGREMINE, *à part.*

Je périrai d'ennui; mais j'aurai la conſolation de la voir enterrée dans ſon château.

SCENE XV.

M. DE MONDAIN, Mme. DE MONDAIN, M. BONTEMS.

M. DE MONDAIN, *à sa femme.*

EH quoi ! vous pourrez renoncer à Paris ? vous retirer à la campagne ?

Mme. DE MONDAIN.

Le sentiment tient lieu de tout : rien ne me coûtera, pourvu que je vive auprès de vous, & que notre tranquillité ne soit plus troublée. J'espere vous convaincre que les défauts que vous avez pu trouver en moi, n'étoient excités que par les contrariétés que j'éprouvois ; vous ferez grace à ma jeunesse, vous la conduirez ; vos bontés, ma tendresse, ma reconnoissance me rendront capable de tout pour vous plaire.

M. BONTEMS.

A la campagne ! tu t'en mordras les doigts.

Mme. DE MONDAIN.

Mon parti eſt pris.

M. BONTEMS.

Ta belle-mere triomphera.

M. DE MONDAIN.

Madame, j'ai ici une reſtitution à vous faire.

Mme. DE MONDAIN.

Comment donc ?

M. DE MONDAIN.

Voilà vos diamants.

Mme. DE MONDAIN.

Quoi ! vous ſaviez ?....

M. DE MONDAIN.

Tout ſe fait dans cette maiſon ; c'eſt la premiere choſe que l'on m'a appriſe en arrivant, je me ſuis hâté de les retirer ; ce que j'ignorois encore, c'eſt l'uſage que vous en aviez fait : notre malheureux parent, que ma mere avoit rebuté, vient de me l'apprendre ;

par votre générosité, il a recouvré les titres qui ont seuls assuré le gain de sa cause ; il est rétabli dans tous ses biens, il vous doit son bonheur, celui de sa femme, de ses enfants ; ils viendront tous vous remercier.

Mme. DE MONDAIN.

Eh ! de quoi ? Aurois-je pu m'en défendre ? vous étiez absent, ils n'avoient que moi, & il n'y avoit pas un moment à perdre.

M. DE MONDAIN.

Ah ! ma femme, que cet embrassement vous marque ma joie & mon admiration ; ce n'est pas sur la prudence, qui ne peut être que le fruit de l'âge, qu'il faut juger la jeunesse, c'est sur les sentiments.

M. BONTEMS.

Avec votre permission, que j'en fasse autant, s'il vous plaît ; & c'est elle qui marie sa belle-sœur, & qui sacrifie sa fortune ?... Je t'assure, ma niece, que tu es une petite folle bien respectable.

Mme. DE MONDAIN.

Paix, paix, ne me gâtez pas.

SCENE XVI, & derniere.

M. DE MONDAIN, Mme. DE MONDAIN, M. BONTEMS, JUSTINE.

JUSTINE.

MONSIEUR, voilà vos lettres.

M. DE MONDAIN.

De Bayonne : voyons ce que c'eſt. (*il lit.*)

« Votre parent vient de mourir, il vous » laiſſe ſix cent mille livres. »

Cet événement ne pouvoit arriver plus à propos. Ma femme, nous vivrons à Paris ; j'aurai la ſatisfaction de vous rendre heureuſe ; je ſouffrois de vous voir la victime des duretés de ma mere ; mais je vais la rejoindre, tâcher de calmer ſon eſprit, & faire conclure le mariage de ma ſœur, dès ce ſoir.

Mme. DE MONDAIN.

Moi, je cours la chercher dans ſon couvent ; & mon petit bal ne vient-il pas là à merveille ? Ah ! que je vais danſer de bon cœur.

JUSTINE.

Danſer de joie pour avoir fait une bonne action ! voilà la vertu que j'aime.

M. BONTEMS.

Il n'y a plus rien à voir chez ces gens-ci ; je n'y reviendrai de long-temps.

Fin du ſecond & dernier Acte.



LE SOLDAT,

O U

LES RECONNOISSANCES,

PROVERBE, DRAME, ET PARODIE.



ACTEURS.

LE SOLDAT.

BONAVENTURE RASURÉ, maître Taffetatier.

SA FEMME.

Mlle. PETIT.

SON FILS, âgé de onze ans.

DEUX BRODEUSES.

LA SERVANTE du cabaret.

La ſcene eſt aux Brotteaux.

L E



LE SOLDAT,

OU

LES RECONNOISSANCES,

PROVERBE, DRAME, ET PARODIE.

SCENE PREMIERE.

LE SOLDAT, *seul.*

OU diable suis-je? Il y a huit jours que je cours la poste à pied pour attraper la ville de Lyon : on m'avoit promis que j'y arriverois aujourd'hui; mais je ne comprends pas où elle s'est fourrée, je ne la trouve point : en attendant, je ne suis pas mal tombé; il y a ici de quoi me consoler; je me vois au milieu de vingt cabarets, entourés de belles allées à perte de vue.... Mais, voilà une grande riviere qui ressemble au Rhône comme deux gouttes d'eau, & de l'autre côté, une belle ville toute

neuve : ne feroit-ce point Lyon ? Mais, non ; lorfque j'ai quitté mon pays, il y a douze ans, pour m'engager, je n'y ai rien vu de pareil : il faut que je me fois égaré ; je veux pourtant favoir où je fuis. Oh ! la fille, la fille....

SCENE II.

LE SOLDAT, LA SERVANTE.

LA SERVANTE.

MON capitaine, qu'eft-ce qu'il y a pour votre fervice ?

LE SOLDAT.

Mon capitaine ! elle a du favoir vivre.

LA SERVANTE.

Voulez-vous du vin, du jambon, du plaifir des dames ?

LE SOLDAT.

Savez-vous bien, ma chere, que vous êtes charmante, grande, bien taillée, & des appas d'un volume....

LA SERVANTE.

Il eſt bien queſtion de cela : je n'ai pas le temps de m'amuſer ; c'eſt aujourd'hui fête ; la maiſon eſt pleine de ſatinaires.

LE SOLDAT.

Ah ! ciel !

LA SERVANTE.

De paſſementiers.

LE SOLDAT.

Grands dieux !

LA SERVANTE.

De taffetatiers.

LE SOLDAT.

De taffetatiers ! ah ! je me ſens les entrailles tout en feu. Des taffetatiers, dites-vous ! eſt-il bien poſſible ?

LA SERVANTE.

Eh ! oui vraiment, des taffetatiers : qu'y a-t-il donc là de ſi extraordinaire, aux Brotteaux, à la porte de Lyon ?

LE SOLDAT.

Aux Brotteaux, à la porte de Lyon ! Soutenez-moi, ma chere demoiſelle.

LA SERVANTE.

Un ſoldat qui s'évanouit ! c'eſt du nouveau.

LE SOLDAT.

Ce n'eſt rien ; je ſens que cela ſe paſſe. Oui vraiment, je vois, je reconnois.... Ah ! voilà le clocher de Fourvieres..... Soutenez-moi encore, je vous prie.

LA SERVANTE.

Mais, Monſieur, comptez-vous vous évanouir comme cela toute la journée ?

LE SOLDAT.

Ah ! ma chere enfant, quand on revoit ſon pays après douze ans d'abſence, qu'on y a laiſſé un frere, une mere, un pere que l'on aime tendrement ; & ce n'eſt pas tout encore....

LA SERVANTE.

Comment, ce n'eſt pas tout ? eſt-ce que vous auriez pluſieurs peres ?

LE SOLDAT.

Hélas ! je compte y retrouver quelque choſe de bien cher ; une jeune fille que j'ai laiſſée dans l'embarras.

LA SERVANTE.

Eh bien, elle n'y eſt plus, ſans doute?

LE SOLDAT.

J'avois à peine quatorze ans; elle n'en avoit que treize: nous étions voiſins; nous habitions tous deux dans le quartier de Bourgneuf.... Ah! ce cher quartier.... Je ſens que je retombe en foibleſſe.

LA SERVANTE.

Le voilà qui ſe pâme encore pour le quartier de Bourgneuf: le beau ſujet! Eh bien, Monſieur....

LE SOLDAT.

Eh bien, ma chere demoiſelle, je l'aimois comme on n'aime point: nous étions ſeuls; je me paſſionnai beaucoup; elle s'attendrit de ſon côté. Vous ſavez ſans doute, ma chere, comme le pied gliſſe dans ces cas-là?

LA SERVANTE, *à part.*

Que trop, de par tous les diables.

LE SOLDAT.

Enfin, tant y a que, ſans que nous nous en fuſſions apperçu ni l'un ni l'autre, ma pauvre maîtreſſe, qui s'appelloit Mademoiſelle Petit....

LA SERVANTE.

Ah! Monſieur, le joli nom! Vous dites Mademoiſelle....

LE SOLDAT.

Petit. Ah! ce nom là n'eſt jamais ſorti de ma mémoire. Mademoiſelle Petit, dis-je, ſimple, innocente comme l'enfant qui vient de naître, & n'ayant pas d'expérience de ces choſes-là, me parut fort contente de mes manieres : cependant il lui vint des réflexions ; ſon eſprit s'ouvrit tout-à-coup ; elle me dit tendrement : mon ami, voilà qui eſt bien ; je ſens que je vous aime encore plus qu'auparavant : vous m'avez fort amuſée ; vous m'avez fait paſſer une après-midi très-gracieuſe, pourvu que.... Hélas! elle preſſentoit déjà ſon malheur : bientôt ſon jupon devint court, ſon tablier s'enfla : le bruit s'en répandit dans le quartier ; toutes les commeres ſe mirent à babiller ; & comme cet accident n'arrive guere aux filles de Bourgneuf à l'âge de treize ans....

LA SERVANTE.

Elles attendent peut-être juſqu'à quinze ?

LE SOLDAT.

Il y en a qui pouffent cela jufqu'à dix-huit. Enfin, je vous ai, je crois, fait comprendre que j'aimois cette fille à l'adoration; je fus défolé, défefpéré; j'avois le cœur percé de fes chagrins; je m'enrôlai, & je quittai le pays.

LA SERVANTE.

Et vous lui avez écrit fouvent?

LE SOLDAT.

Jamais. J'étois trop touché; je n'aurois pu mettre que des larmes fur mon papier: je n'ai jamais non plus donné de mes nouvelles à mes parents.

LA SERVANTE.

Le bon cœur que voilà!

LE SOLDAT.

Sans doute ils me croient mort; mais j'ai voulu me ménager le plaifir de leur caufer une belle furprife: je crois que cela fera une reconnoiffance bien tendre; & fi je puis retrouver Mademoifelle Petit....

LA SERVANTE.

Elle pourroit bien avoir changé de nom.

LE SOLDAT.

Je la connois trop bien : cela n'eſt pas poſſible.

LA SERVANTE.

En douze ans de temps, il ſe fait bien des changements dans une jeune perſonne : eſt-ce qu'elle ne peut pas s'être mariée ?

LE SOLDAT.

Oh ! non ; ce n'étoit pas ſon goût, & elle n'auroit pu ſe réſoudre à faire cette folie qu'avec moi.... Eh mais, expliquez-moi donc ce que c'eſt que cette grande ville toute neuve, qui s'eſt placée là.

LA SERVANTE.

Que voulez-vous que je vous diſe ? Ils ont mis de la terre, de la terre dans le Rhône ; enſuite ils ont planté des maiſons dans cette terre ; elles ſont devenues grandes & droites comme vous voyez ; & puis il ſemble que toutes les jeunes & jolies femmes de la ville ſe ſoient donné le mot pour venir s'y loger. Autrefois il n'y avoit là que des poiſſons ; à préſent, il y a peut-être plus de cocus qu'en Belle-Cour.

LE SOLDAT.

Et ce pont ?

LA SERVANTE.

Ah ! c'eſt une choſe bien agréable pour ceux qui paſſent deſſus : tout le monde vient de ce côté pour prendre l'air, chacun avec ſa chacune. Je ne dis pas qu'il s'y faſſe des mariages ; mais cela y reſſemble beaucoup : auſſi j'y gagne plus en un jour, que je ne faiſois en un an dans la rue Écorchebœuf.

LE SOLDAT.

Mais, dites-moi donc encore....

LA SERVANTE.

Eh ! pardi, ne croyez-vous pas que je paſſerai la journée à vous écouter ? J'entends qu'on m'appelle ; tout le monde crie après moi. On y va, on y va.

LE SOLDAT.

Vous m'apporterez une bouteille de vin.

LA SERVANTE.

Eh oui, eh oui. (*à part.*) Il n'y a rien à gagner pour une pauvre ſervante avec ces diables de ſoldats ; ils prennent tout, & ne donnent jamais rien : j'y ai tant été attrapée ! & puis, un drôle qui a abandonné ſa maîtreſſe ! fi, fi, au diable.

SCENE III.

LE SOLDAT, *seul.*

ENFIN, grace au ciel, me voilà arrivé avec mon congé abſolu, & pas un ſou dans ma poche :

> A tous les cœurs bien nés, que la patrie eſt chere !
> Qu'avec raviſſement je revois ce ſéjour !

& moi, le premier acteur tragique & comique du régiment ; moi, qui ſais tous nos poëtes par cœur, je vais donc redevenir taffetatier !

> Et qu'importe ? après tout, les citoyens ſont freres.

Ah ! ſi nous avions la guerre, je n'aurois jamais quitté : mais, nous ſommes en paix, & le roi n'a pas beſoin de moi. Je vais donc revoir mon pere, ma mere, mon jeune frere : quels ſentiments s'élevent dans mon cœur !

> La raiſon peut tromper, & jamais la nature.

& ſi je puis retrouver Mademoiſelle Petit.... ce nom ſeul devroit me donner des aîles : mais je n'en puis plus, je tombe de fatigue ; il faut que je boive un coup avant de me remettre en chemin..... Mais qu'eſt-ce que je vois ?

SCENE IV.

LE SOLDAT, DEUX BRODEUSES.

1re. BRODEUSE.

ENTRONS, entrons ici, ma cousine, nous pourrons nous y entretenir tranquillement.

LE SOLDAT.

Voilà deux créatures qui me plaisent assez.

2me. BRODEUSE.

Ah ! un homme !

1re. BRODEUSE.

Eh bien, qu'est-çà ? as-tu peur ?

2me. BRODEUSE.

Ma cousine, un soldat !

1re. BRODEUSE.

Un soldat tout comme un autre ; que crains-tu ? ne sommes-nous pas dans un cabaret très-considéré, où se rassemble la meilleure compagnie des Brotteaux.

LE SOLDAT, *à part.*

Je crois qu'elles parlent de moi.

1re. BRODEUSE.

Depuis deux ans que je t'ai mise dans le monde, tu ne te formes point.

2me. BRODEUSE.

Mais si....

SCENE V.

LE SOLDAT, LES DEUX BRODEUSES, LA SERVANTE.

LA SERVANTE.

MESDAMES, voici ce que vous m'avez demandé.

LE SOLDAT.

Et moi, ma bouteille de vin.

LA SERVANTE.

Monsieur, les dames avant tout, je reviens vous servir dans l'instant.

LE SOLDAT.

N'y manques pas, au moins, ou je te casserai les bras.

LA SERVANTE.

Les chiens! voilà les étrennes qu'ils nous promettent! je reviendrai, tu n'as qu'à t'y attendre.

LE SOLDAT.

Qu'eſt-ce que tu marmotes entre tes dents ?

LA SERVANTE.

Là, là, tranquilliſez-vous, monſieur le faro, je ſuis à vous tout à l'heure.

SCENE VI.

LE SOLDAT, LES DEUX BRODEUSES.

2me. BRODEUSE.

Tu vois ſi j'avois tort d'avoir peur : je n'ai plus ni faim, ni ſoif. Mon Dieu ! que cet homme a l'air méchant !

1re. BRODEUSE.

Méchant ! dis-tu ? vois du coin de l'œil, comme il nous regarde.

2me. BRODEUSE.

Il eſt vrai ; je lui trouve à préſent la phyſionomie tout-à-fait intéreſſante.

LE SOLDAT.

Meſdames, voulez-vous bien que je prenne la liberté de faire connoiſſance avec vous ?

2me. BRODEUSE.

Monsieur....

1re. BRODEUSE.

Comme il vous plaira.

(*Le soldat l'embrassant.*)

1re. BRODEUSE.

Mais, Monsieur, ces façons là....

LE SOLDAT.

Oh, moi, voilà comme je fais connoissance. (*à la 2me. en l'embrassant.*) Allons donc, vous faites l'enfant.

2me. BRODEUSE.

Vous nous prenez pour ce que nous ne sommes pas.

LE SOLDAT.

Cela se pourroit bien; car je vous prends pour deux personnes très-aimables & très-honnêtes.

2me. BRODEUSE.

Mon Dieu! comme il est galant!

LE SOLDAT, *s'asseyant auprès de la table.*

Vous permettez? Pourrois-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler?

1re. BRODEUSE.

Nous ſommes brodeuſes.

LE SOLDAT, *buvant.*

C'eſt bon.

2me. BRODEUSE.

Il boit notre vin.

1re. BRODEUSE.

Laiſſe-le faire, il paiera l'écot.

LE SOLDAT.

En honneur, vous êtes charmantes; mais comment, toutes deux ici toutes ſeules!

1re. BRODEUSE.

Nous attendons deux meſſieurs.

LE SOLDAT.

Deux amants, ſans doute?

1re. BRODEUSE.

Oui, Monſieur.

LE SOLDAT, *mangeant.*

C'eſt bon. Vous avez donc des amants?

2me. BRODEUSE.

Oui, chacune un, & pas davantage.

LE SOLDAT.

Un ſeul, hélas ! c'eſt bien peu, quand j'y penſe.

1re. BRODEUSE.

Oh ! c'eſt vrai.

2me. BRODEUSE.

Je n'ai jamais vu un ſoldat ſi poli.

LE SOLDAT.

Et pourquoi ne ſont-ils pas venus les premiers au rendez-vous ?

1re. BRODEUSE.

Ce ſont deux fils de riches fabricants, & leurs parents les ont menés dîner à la campagne.

LE SOLDAT.

Et ils vous aiment beaucoup ?

2me. BRODEUSE.

Oh ! tant ! tant ! & ils nous le ſont bien voir.

LE SOLDAT, *mangeant.*

C'eſt bon ; & vous le leur rendez bien ?

1re. BRODEUSE.

Oh ! oui ; & comme ils nous ont promis de nous épouſer, nous n'avons rien de caché pour eux.

LE SOLDAT, *buvant.*

C'eſt très-bon.*

2me. BRODEUSE.

Mais tout en diſant, c'eſt bon, il a tout bu & tout mangé.

1re. BRODEUSE.

Qu'importe ? c'eſt un bon garçon, & il va ſans doute nous régaler.

LE SOLDAT.

Ah, çà, Meſdemoiſelles, il ſe fait tard ; vos Meſſieurs ſont peut-être là bas à vous attendre ; je vous conſeille de les rejoindre.

1re. BRODEUSE.

Oh ! nous voulons goûter auparavant.

LE SOLDAT.

En ce cas là, faites venir quelque bonne langue fourrée ; je les aime beaucoup.

1re. BRODEUSE.

Qu'eſt-ce à dire, faites venir ?

LE SOLDAT.

Oui, vraiment : vos biſcuits ne ſont que de la viande creuſe ; votre vin ne valoit pas le diable ; demandez du meilleur.

1re. BRODEUSE.

Parlez-vous férieufement ?

LE SOLDAT.

Oh ! très-férieufement.

1re. BRODEUSE.

Pardi, voilà encore un plaifant vifage !

2me. BRODEUSE, *à part.*

Paix donc ; tu le mettras en colere.

1re. BRODEUSE.

Comment, Monfieur ! après avoir mangé notre goûter !

LE SOLDAT.

Ah çà, doucement, doucement, ne vous fâchez pas. (*à part.*) Il faut pourtant m'en défaire adroitement.

1re. BRODEUSE.

Il fe radoucit ; je m'y attendois.

LE SOLDAT.

Peut-on avoir de l'humeur avec de fi beaux cheveux !

Ire. BRODEUSE.

Il eſt vrai qu'en fait de cheveux, la nature nous a bien traitées, ma couſine & moi : tout le monde dit qu'ils ſont plantés ſupérieurement.

LE SOLDAT.

Je n'ai jamais vu de ſi belles têtes. Cette boucle, par exemple : mais que diable....

Ire. BRODEUSE.

Ah çà ! n'allez-vous pas la décoëffer, à préſent ? Laiſſez-moi faire ; je vais la replacer.

LE SOLDAT.

Eſt-ce ma faute, à moi ? A peine ai-je touché ſa boucle du bout des doigts, comme cela....

Ire. BRODEUSE.

Finiras-tu, chien d'homme, enragé, maladroit....

LE SOLDAT.

Vous diſiez que vos cheveux étoient ſi bien plantés ; il me ſemble qu'ils ne tiennent guere.

2me. BRODEUSE.

Je vais te raccommoder à mon tour.

1re. BRODEUSE.

Ah çà, Monſieur, ne m'approchez pas.

LE SOLDAT.

Oh ! je n'ai garde : mais qui pouvoit s'attendre à cela ?

1re. BRODEUSE.

Vous n'avez donc rien vu, car toutes les femmes ſont coëffées de même ?

LE SOLDAT.

Ah ! ſi je l'avois ſu.... J'ai pourtant bien du regret de m'être adreſſé à de faux cheveux, car je n'aime que les véritables : ces beaux chignons, par exemple.....

TOUTES DEUX.

Ah çà, Monſieur, vous plaît-il de nous laiſſer ?

LE SOLDAT.

Voilà ce qui me charme ; voilà ce qui eſt véritablement bien planté. (*ils lui reſtent à la main.*) Eh ! ventrebleu !

1re. BRODEUSE.

Rends-moi mon chignon, malheureux, bélitre.

2me. BRODEUSE.

Ah! Monsieur, rendez-moi mon chignon.

LE SOLDAT.

Non parbleu! ce sont des dépouilles trop glorieuses.

1re. BRODEUSE.

Scélérat! pendard!

LE SOLDAT.

Pourquoi cette colere? vous êtes si bien dans cette noble simplicité!

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

1re. BRODEUSE.

Monstre! démon incarné!

2me. BRODEUSE.

Monsieur, par grace, par pitié....

LE SOLDAT.

Vous aimez à plaire; allez faire un tour de promenade, vous aurez la foule; tous les hommes vont courir après vous.

1re. BRODEUSE.

Que devenir?

2me. BRODEUSE.

Que faire ?

1re. BRODEUSE.

Courons, descendons, appellons du secours, & nous nous ferons rendre justice.

SCENE VII.

LE SOLDAT, *seul.*

VOILA pourtant deux drapeaux pris sur l'ennemi ; après cela, fiez-vous aux femmes : que d'artifices sur la tête, sans compter tous ceux qu'elles ont dans l'ame !

Et ces séductions,
Qui vont au fond du cœur chercher les passions.

Mais, que dis-je ?

Notre crédulité fait toute leur science.



SCENE VIII.

LE SOLDAT, LA SERVANTE.

LA SERVANTE.

PARDI, monſieur le ſoldat, il faut que vous ſoyez un grand miſérable ! il y a là-bas deux demoiſelles qui ſe plaignent que vous leur avez arraché tous les cheveux de la tête.

LE SOLDAT.

Je n'ai pas eu grand'peine, comme tu vois.

LA SERVANTE.

Fi ! c'eſt indigne à vous, de manquer de reſpect aux dames, & dans un cabaret encore ! je ne ſais qui me tient....

LE SOLDAT.

Doucement, doucement.

LA SERVANTE.

Inſulter deux de nos meilleures pratiques, qui nous amenent tous les jours bonne compagnie, & qui nous font quelquefois l'honneur de paſſer la nuit chez nous ! Allons, commencez par payer leur écot, car vous avez tout mangé, à ce qu'elles diſent.

LE SOLDAT.

Oh ! pour payer, non ; mais faites-leur mes remercîments, car je mourois de faim & de soif.

LA SERVANTE.

Rendez-moi ces chignons.

LE SOLDAT.

Tiens, mais garde pour toi celui-ci : (*il le met sur sa tête.*) par ma foi, il te sied à merveille ; je sens que le respect me gagne....

LA SERVANTE.

Allons, laissez-moi, laissez-moi.

LE SOLDAT.

Non, divine personne.

LA SERVANTE.

Encore un coup, finissez.

LE SOLDAT.

Princesse, ne manquez pas de m'apporter du vin.

LA SERVANTE.

Tu en auras, s'il en pleut.

SCENE IX.

LE SOLDAT, *seul.*

Cher & brave Aldamon,
Apprends-moi dans quels lieux respire Aménaïde.

Hélas ! peut-être tombée dans la misere, peut-être lasse de mourir de douleur..... Ingrate ! as-tu pu m'oublier, moi qui t'ai fait jouir, pour la premiere fois, de ce doux nom de mere ? Mais que dis-je ?

Trop de reconnoissance est un fardeau peut-être.

Que fais-tu, malheureux ! une maîtresse occupe tout ton cœur ; & ton frere, ton pere, ta mere....

Ah ! la nature a mon premier hommage.

Respirent-ils encore ? Pourrai-je me précipiter dans leurs bras ?

Tendre & toujours absent, quel tourment n'a-t-on pas ?



SCENE X.

LE SOLDAT, M. RASURÉ, SA FEMME, SON FILS.

M. RASURÉ.

ALLONS, ma femme, mon fils, repoſons-nous ici ; notre bonne amie viendra bientôt nous rejoindre avec ſon enfant. Ah ! ma femme, où eſt le temps ? Hélas ! il eſt paſſé ; mais tu t'en ſouviens encore : il n'y a plus que le bon vin qui me réjouit le cœur ; tu le ſais bien, ma mie ?

LA FEMME.

Hélas ! ce n'eſt plus comme autrefois, mon ami ; mais tu m'aimes toujours bien, n'eſt-ce pas ?

M. RASURÉ.

Oh ! oui, oui ; quand j'aurai bu, tu verras.

LE FILS.

Eh ! la fille, du vin, du vin.

LE SOLDAT.

Je ſuis curieux de voir ſi elle les ſervira encore avant moi.

SCENE XI.

LE SOLDAT, M. RASURÉ, SA FEMME, SON FILS, LA SERVANTE.

LA SERVANTE.

TENEZ, Madame, voilà une excellente bouteille de vin vieux de la Guillotiere ; il a, en honneur, plus de six mois.

LE SOLDAT.

Et moi, coquine, quand est-ce que tu me serviras ?

LA SERVANTE.

Un peu de patience, Paris ne s'est pas fait en un jour.

LE SOLDAT.

Je ne sais qui me tient. ...

LA SERVANTE, *à part.*

Pardi, tu n'en auras pas, car je l'ai mis dans ma tête.



SCENE XII.

LE SOLDAT, M. RASURÉ, SA FEMME, SON FILS.

M. RASURÉ.

ALLONS, ma femme, sers-moi; il me paroîtra meilleur de ta main.

LA FEMME.

Il te redonnera des forces, n'est-ce pas?

M. RASURÉ.

Tu verras, tu verras.

(Mme. Rasuré prend la bouteille; le soldat la lui enleve de la main.)

LE FILS, *au soldat.*

Monsieur, qu'est-ce que c'est donc que ces manieres-là?

LE SOLDAT.

Vous voyez bien qu'on ne m'en donne pas, j'en prends.

LE FILS.

Mais, Monsieur, ce vin est à nous; c'est nous qui le payons.

LE SOLDAT.

Je l'entends bien comme cela.

LE FILS.

Savez-vous bien que vous êtes un parfait insolent ?

LE SOLDAT, *buvant à la bouteille.*

Paix, paix, ne me troublez pas.

LE FILS.

Un misérable soldat ?

LE SOLDAT, *s'interrompant de boire.*

Le premier qui fut roi, fut un soldat heureux.

LE FILS.

Un drôle, un fantassin ? ...

LE SOLDAT.

Rose & Fabert ont ainsi commencé.

M. RASURÉ.

Que dit-il ?

Mme. RASURÉ.

Je n'y comprends rien.

LE SOLDAT, *après avoir tout bu, reposant la bouteille sur la table, parlant au fils.*

Ah ça, mon ami, je vous ai écouté patiemment tant que je buvois ; à présent, je suis

bien aise de vous dire que vous êtes un sot, un faquin, un maraud, pour qui j'ai eu mille bontés.

LE FILS.

Comment, après avoir bu notre vin ? (*à son pere & à sa mere.*) Ne me retenez pas.

LE SOLDAT.

Ah ! tu en veux tâter ?

(*Ils se battent.*)

SCENE XIII.

M. RASURÉ, SA FEMME, SON FILS, LE SOLDAT, Mlle. PETIT, & un petit enfant de onze ans.

(*Le soldat & le fils Rasuré se battent; le pere & la mere veulent en vain les séparer : mademoiselle Petit, qui accourt avec son enfant, n'y réussit pas mieux ; le pere, la mere, le fils sont jetés par terre, le petit enfant de même ; il tombe sur son nez ; mademoiselle Petit tombe évanouie sur une chaise, la tête renversée sur la table.*)

LE SOLDAT.

APPRENEZ que je me nomme la Terreur, soldat au régiment de Champagne, autrement dit, Guillaume Rasuré, fils de Bonaventure Rasuré, maître taffetatier en Bourgneuf.

LE FILS, *se relevant, courant à lui, & l'embrassant.*

Ah ciel ! mon frere !

M. RASURÉ, *de même.*

Mon fils !

Mme. RASURÉ, *de même.*

Mon cher fils !

LE SOLDAT.

O dieux ! mon frere ! mon pere ! ma mere !

O des noms les plus chers, assemblage effroyable !

La force m'abandonne....

Ma honte ne peut plus soutenir votre vue....
Eh bien, filles d'enfer ... pour qui sont ces serpents ?...

Ciel ! ô ciel ! c'est ma mere....

Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

Mme. RASURÉ.

Que dit-il, de ma croupe ?

LE SOLDAT.

Que vois-je ? dans ses mains la tête de mon pere...
Son front large est armé de cornes menaçantes...

M. RASURÉ.

Que dit-il, de mon front ?

Mme. RASURÉ.

Je n'entends rien à ce qu'il dit.

LE FILS.

Oh ! moi, je m'y connois un peu ; je vois bien qu'il crache des vers.

Mme. RASURÉ.

Ah ! mon Dieu ! voilà une terrible maladie.

LE SOLDAT.

Je vous revois enfin, & malgré tant d'horreur,
Le jour n'eſt pas plus pur que le fond de mon cœur.

M. RASURÉ.

N'en parlons plus, mon ami, cela ſe ſéchera.

Mme. RASURÉ.

Hélas ! qu'eſt-ce que c'eſt que quelques coups de pied au cul, au prix de te revoir ?

LE SOLDAT, *à genoux aux pieds de ſon pere.*

Frappez votre aſſaſſin.

M. RASURÉ.

J'embraſſe mon enfant.

LE SOLDAT, *ſe relevant & battant des mains.*

A merveille, mon pere : eſt-ce que vous avez joué quelquefois dans la tragédie ?

M.

M. RASURÉ.

Je n'entends pas ſeulement ce que tu veux dire : ne vois-tu pas bien que c'eſt la nature qui parle ? Mais ce n'eſt pas tout encore ; ton enfant eſt vivant.

LE SOLDAT.

Eh bien, c'eſt mon ſang, c'eſt mon fils.... eſt-il mâle, ou femelle ?

M. RASURÉ.

Regarde ; c'eſt cet enfant que ta main vient de renverſer par terre.

LE SOLDAT.

Nature ! ah ! venge-toi... hélas ! le crime veille....
Oui, je te loue, ô ciel !... ta haine a pris plaiſir
A former ma miſere.......
Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
Quatre fois parricide, & pourtant vertueux.

Hélas ! reſpire-t-il encore ?

L'ENFANT.

Papa, papa, bon jour, papa.

LE SOLDAT.

Cher enfant, tu n'eſt donc pas bleſſé ?

L'ENFANT.

Non, papa ; c'eſt que je faiſois le mort, parce que j'avois peur.

LE SOLDAT.

Et ta mere ?

L'ENFANT.

Papa, la voilà.

LE SOLDAT.

(Il tombe évanoui ſur une chaiſe.)

Ah ! je me meurs !

LE FILS.

Que diable ! le voilà évanoui auſſi de ſon côté.

M. RASURÉ.

Mon fils ! mon cher fils !...

Mme. RASURÉ, *à Mlle. Petit.*

Ma fille, c'eſt Guillaume Raſuré.

Mlle. PETIT.

Qu'entends-je ?

Mme. RASURÉ.

Regarde, il eſt devant toi.

Mlle. PETIT.

Eſt-il poſſible ! ô ciel ! comme il eſt devenu fort ! comme il eſt devenu gros ! comme il eſt devenu grand !

LE SOLDAT.

N'entends-je pas ſa voix ?...

Ma main, n'as-tu commis que la moitié du crime ?
Après tant de fureur, eſt-ce vous, Zénobie ?

Mlle. PETIT.

Zénobie !

Mme. RASURÉ.

Hélas ! mon pauvre fils eſt devenu fou.

Mlle. PETIT.

Mon ami, peux-tu me méconnoître ?

LE SOLDAT.

Oui, je vous reconnois....

Hélas ! me gardois-tu
Cette fidélité, la premiere vertu ?

M. RASURÉ.

Oh ! non, il n'eſt pas fou, c'eſt qu'il eſt devenu ſavant.

Mme. RASURÉ.

Eh ! qui dit l'un, dit l'autre.

Mlle. PETIT.

Peux-tu douter de ma fidélité ? Telle tu m'as laiſſée, telle tu me retrouves.

LE SOLDAT.

O prodige ! ô bonheur !

Mlle. PETIT.

Lorſque tu partis, j'étois... tu t'en ſouviens.

LE SOLDAT.

Eh bien !

Mlle. PETIT, *ouvrant ſa peliſſe.*

Mon ami, je le ſuis encore.

LE SOLDAT.

Chaque mot dans mon ſein enfonce le poignard.... Ah ! vous m'avez trahi.

Mlle. PETIT.

Je t'ai revu trop tard.

LE SOLDAT.

Parbleu, je le vois bien.

Mme. RASURÉ.

Mon fils, en douze ans de temps....

LE SOLDAT.

Qui l'eût dit, qui l'eût cru, qu'après tant de ferments, je te retrouverois dans les bras d'un autre époux ?

Mlle. PETIT.

Cruel ! & c'eſt toi qui oſes me ſoupçonner d'une trahiſon ſi horrible ! Non, mon cher, je ſuis toujours mademoiſelle Petit.

LE SOLDAT.

Là ! bien ſérieuſement... Mais, que diable ! pendant mon abſence....

Mlle. PETIT.

Ingrat ! peux-tu croire que tu aies été un ſeul inſtant abſent de mon cœur ? Ah ! vous autres hommes, vous aimez foiblement ; vous ne connoiſſez pas tous les excès, tous les délires, toutes les illuſions de l'amour : ton idée me pourſuivoit juſque dans mes ſonges ; mon imagination ne voyoit que toi ; l'univers à mes yeux n'étoit que toi, que toi ſeul. Mon ami, c'eſt ton ſouvenir qui a tout fait.

LE SOLDAT.

J'entends : mais il me ſemble que tu as fais là un terrible effort de mémoire.

Mlle. PETIT.

Eh ! aurois-je pu ſurvivre un moment à notre ſéparation, ne ſerois-je pas morte mille fois, ſi je n'avois cru te ſerrer dans mes bras, ſi je n'avois eſſayé de tromper ma douleur ? J'ai voulu me conſerver pour toi ; ſerois-tu aſſez lâche, aſſez barbare pour m'en faire un crime ?

LE SOLDAT.

Je comprends..... Mais, il me paroît que tu t'es diablement formé l'eſprit ?

Mlle. PETIT.

C'eſt que j'ai toujours vécu en bonne compagnie. Mon ami, j'ai trouvé un bienfaiteur généreux, un homme qui ſert avec diſtinction....

LE SOLDAT.

Dans quel régiment ?

Mlle. PETIT.

Dans les aides & gabelles. Il a pris ſoin de ton fils ; tu vois comme il eſt bien tenu, comme il eſt paré ; c'eſt par la généroſité de cet ami. Mais, toi ſeul as toujours été mon amant : il ſait notre amour ; je ne lui ai rien caché ; je ne l'ai caché à perſonne.

M. & Mme. RASURÉ.

Ah ! c'eſt la vérité.

LE SOLDAT.

Tu l'as dis à la terre, au ciel, à Guſman même.

Mlle. PETIT.

Oui, mon cher, mon aimable Guillaume Raſuré. Tu as ton congé, ſans doute ?

LE SOLDAT.

Oui.

Mlle. PETIT.

Eh bien, il te fera avoir un bon emploi ; il me l'a promis, il me l'a juré, & il ne tient qu'à toi de m'épouſer demain.

LE SOLDAT.

Que dis-tu ? qu'as-tu dis ? ô ciel !...

Comment peut-on riſquer d'épouſer ce qu'on aime ?

M. RASURÉ.

Mais quel radotage nous fais-tu là ? Eſt-ce qu'il faut épouſer ce qu'on n'aime pas ?

Mlle. PETIT.

Comment, perfide ! après que je me ſuis ſacrifiée pour toi, pour ton fils, que j'ai pu me marier vingt fois, que j'ai refuſé conſtamment, par excès de délicateſſe....

Mme. RASURÉ.

Oui, mon fils, c'eſt vrai.

Mlle. PETIT, *fondant en larmes.*

Que je n'ai pas ceſſé un ſeul inſtant d'être fidelle... à ton ſouvenir....

LE SOLDAT, *à ſes pieds.*

Zaïre! vous pleurez!.... Épargne-toi ce ſoin.

Mme. RASURÉ.

Ah! ſi tu ſavois comme elle nous parloit toujours de toi!

M. RASURÉ.

Ce pauvre Raſuré par-ci, ce pauvre Raſuré par-là.

LE SOLDAT.

Vous m'aimez!

Mlle. PETIT.

Dieu! ſi je l'aime! hélas!

M. RASURÉ.

Eſt-il mort? eſt-il en vie?

Mme. RASURÉ.

Reviendra-t-il? ne reviendra-t-il pas?

LE SOLDAT.

Vous m'aimez !

Mlle. PETIT.

Qu'ai-je aimé que toi-même ?

LE SOLDAT.

Allons, Guillaume....

Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

M. RASURÉ.

Fort bien, fort bien, mon fils.

LE SOLDAT.

J'irai trouver ton protecteur; je lui dirai: ſoyons ami, Cinna.

Mme. RASURÉ, *à part.*

Il croit qu'il s'appelle M. Cinna; mais n'importe, c'eſt poli de ſa part.

LE SOLDAT.

Mais, ma chere, cet enfant ?

Mlle. PETIT.

Eh bien, il eſt à toi; au point que j'étois occupée de ton image, je ſuis aſſurée qu'il te reſſemblera, trait pour trait.

LE SOLDAT.

Tu me le promets.

Mlle. PETIT.

J'en réponds.

LE SOLDAT.

Eh bien, touche là; auſſi bien je commence à comprendre

Que tu vivrois coupable, ou mourrois malheureuſe.

Je vois trop que le deſtin a marqué ta place au milieu de ma famille : viens; tu me rends enfin tous mes droits au bonheur, adorable Petit.

Mme. RASURÉ.

Allons, mes enfants, chacun de vous a fait ſon devoir dans cette journée.

M. RASURÉ.

Qu'il eſt cruel, mais qu'il eſt doux d'être pere !

LE SOLDAT, *battant des mains.*

Fort bien, fort bien, papa.

Es-tu content, public ?

FIN.

LE RETOUR
DE PARIS,
COMÉDIE.



A C T E U R S.

M. DAGOBERT, oncle de Mme. Charmeuil.

Mme. CHARMEUIL.

M. DE FONTALBIN, amant de Mme. Charmeuil.

Le marquis de MILLAIRS.

Mme. MICARD.

Mme. RONDONNEAU.

M. JAQUINET.

M. GALAND.

CONSTANCE, ſuivante de Mme. Charmeuil.

CHAMPAGNE, valet du marquis de Millairs.

La ſcene eſt à Montbriſon, dans la maiſon de M. Dagobert.



LE RETOUR DE PARIS, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DE FONTALBIN, CONSTANCE.

M. DE FONTALBIN.

Elle eſt à Montbriſon! Et mon cœur m'y rappelle!
Je vais donc la revoir? Parlez; ſe ſouvient-elle
D'un tendre amant flatté de l'eſpoir de ſa main?
Ah! répondez......

CONSTANCE.

Bonjour, M. de Fontalbin;
Oui, Madame Charmeuil a revu ſa patrie:
Votre temps eſt mal pris, ma maîtreſſe eſt ſortie.

Quant à ses sentiments, lorsque vous la verrez,
Avec elle, à loisir, vous vous en instruirez.

M. DE FONTALBIN.

Qu'entends-je? mon ardeur seroit-elle trahie?

CONTANCE.

Mais, vous-même, quittez ce jargon d'élégie,
Ce langage lugubre, & ces rons de douleurs.
Monsieur, nous n'aimons plus les soupirs, les langueurs.
Folie, étourderie, impertinence même:
Vous sentez-vous doué de ce talent suprême?
Le cœur de ma maîtresse est à vous, à ce prix.

M. DE FONTALBIN.

J'ai toujours redouté son séjour à Paris.
Je le vois trop, Constance: hélas! elle est changée;
Elle qui me juroit.....

CONSTANCE.

Elle est bien corrigée,
Et ne jurera plus.

M. DE FONTALBIN.

L'ingrate!

CONSTANCE.

Parlez mieux.
Je l'ai vue à Paris, séduire tous les yeux.
Là, s'attirant par-tout un tribut légitime,
Elle a mis Montbrison dans la plus haute estime:
On ne lui reprochoit qu'un certain fond de mœurs,
Qualifié sottise, au vû des connoisseurs.

Il eût cédé peut-être aux conſeils, à l'uſage ;
Le temps nous a manqué : ma foi, c'eſt grand dommage.

M. DE FONTALBIN.

Elle a vu le grand monde.

CONSTANCE.

Elle croit l'avoir vu ;
Et chez des financiers ayant aſſez vécu,
Elle y trouvoit ſouvent de ces gens d'importance,
Dégoûtés de la cour, & qui, d'un air d'aiſance,
Bernent un ſot Midas, en vantant ſon feſtin,
Et perſifflent ſa femme, en lui baiſant la main.

M. DE FONTALBIN.

Je le ſavois déjà par un ami fidele ;
Il a ſuivi ſes pas, ſans être connu d'elle ;
Il m'écrivoit ſouvent, & m'inſtruiſoit très-bien.

CONSTANCE.

Et de nos dettes même.

M. DE FONTALBIN.

Il ne me cachoit rien ;
Mais toutes ſes erreurs s'effaceront ſans peine.

CONSTANCE.

Vous n'imaginez pas quelle fierté hautaine,
Quel ſublime dégoût elle apporte en ce lieu ;
Son ame d'y languir a fait le noble vœu ;
A végéter enfin, elle ſe croit bornée :
La France offre un déſert à ſon ame étonnée.

Et Madame, en rêvant, n'a vu même à Lyon,
Qu'insipide langueur, plaisirs d'un mauvais ton;
Portant par-tout des yeux qu'elle croit philosophes;
Si sa bouche a souri, c'est à quelques étoffes.

M. DE FONTALBIN.

Ma tendresse vaincra ce frivole dédain,
Et venu d'un élu, quand j'offre avec ma main
Un rang dans le bailliage....

CONSTANCE.

Ah, fi!

M. DE FONTALBIN.

Dans ma patrie,
Je serai sans rivaux.

CONSTANCE.

Bon, nouvelle folie.
Le marquis de Millairs en garnison ici,
Le comptez-vous pour rien?

M. DE FONTALBIN.

Absent jusqu'aujourd'hui,
Je ne le connois point; mais sur la voix publique,
C'est un fat, & de plus, on prétend qu'il s'en pique.

CONSTANCE.

C'est ce que nous cherchons, Monsieur, précisément.

M. DE FONTALBIN.

Et d'où le connoît-elle?

Oh!

CONSTANCE.

Oh ! de Paris, vraiment.
Quelquefois le marquis la lorgnoit au spectacle :
On se trouve en ces lieux ; on s'écrie au miracle.
Il date du moment qu'il lorgnoit à Paris.
Ils ne se quittent plus ; leurs propos sont exquis,
Raillant toute la ville, & messieurs du bailliage.
C'est le plus doux commerce.....

M. DE FONTALBIN.

Ah ! malheureux voyage !

CONSTANCE.

Deviez-vous être absent, lorsqu'elle revenoit ?

M. DE FONTALBIN.

Le devoir de ma charge ailleurs me retenoit,
Je souffrois, & mon ame en étoit déchirée ;
Mais pour moi ce devoir est une loi sacrée.
Près de ce digne objet qui possédoit mon cœur,
J'ai voulu par l'estime affermir mon bonheur,
Et celle du public m'assuroit de la sienne.

CONSTANCE.

Vous avez l'une & l'autre, & vous avez la mienne ;
Peut-être elle pourra vous servir cette fois.

M. DE FONTALBIN.

J'en fais assurément tout le cas que je dois.
Elevée avec soin, un revers trop funeste
Vous a ravi vos biens ; le sentiment vous reste ;

L'infortune n'a point avili votre cœur,
Et madame Charmeuil vous voit comme une sœur.

CONSTANCE.

Oh! c'est mieux que jamais. Madame par décence,
D'oser me tutoyer a perdu la licence;
Je suis mademoiselle, & le bon ton me sert.
Mais vous comptez toujours sur monsieur Dagobert,
Son oncle, vrai Gaulois, vertueux, respectable,
Dont ma maîtresse attend un bien considérable?

M. DE FONTALBIN.

Oui.

CONSTANCE.

Tant mieux. J'entends mal l'intrigue & les détours;
Mais je vous servirai. Comptez sur mon secours.

M. DE FONTALBIN.

Vous me rendrez la vie. Une affaire m'appelle.
Peignez bien mon amour, ma constance fidelle,
Mes regrets.....

CONSTANCE.

Vous direz ces choses-là tantôt;
Ne perdez point de temps, pour revenir plutôt.
J'aime qu'on ait un cœur, la nouveauté me pique.
J'en retrouve un enfin. Allez, point de réplique.

M. DE FONTALBIN.

Je cours.

SCENE II.

CONSTANCE, *seule.*

Un tel amant est très-rare aujourd'hui.
Je sers bien ma maîtresse, en agissant pour lui;
Il a des sentiments, du mérite, de l'ame....
Et c'est un vrai trésor pour une honnête femme.
Madame l'est encore, & son cœur.... J'en fais cas;
Il est bon : oui, d'accord; mais sa cervelle, hélas!...
J'apperçois ma maîtresse....

SCENE III.

Mme. CHARMEUIL, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Eh bien, quelle nouvelle?
Quels plaisirs avez-vous goûtez?

Mme. CHARMEUIL.

Mademoiselle,
Vous voyez une femme excédée à périr.

CONSTANCE.

Qu'est-il donc arrivé? Vous me faites frémir.

Mme. CHARMEUIL.

Que je ſuis dans le fond d'une province horrible;
Je n'y tiendrai jamais.

CONSTANCE.

L'aventure eſt terrible.

Mme. CHARMEUIL.

Un ſéjour odieux, & cela hardiment
Porte le nom de ville !

CONSTANCE.

Ah! c'eſt trop inſolent.
On y devroit mettre ordre, il faut que je l'avoue.

Mme. CHARMEUIL.

Sans mouvement, ſans bruit.

CONSTANCE.

Sans fiacres, ſans boue.

Mme. CHARMEUIL.

Un déſert affligeant.

CONSTANCE.

Où, ſelon mon avis,
On dort mieux en plein jour, que la nuit à Paris.

Mme. CHARMEUIL.

Des meubles de cent ans, des maiſons délabrées,
Et des femmes d'un ton... d'un air... miſes... parées...

A vous épouvanter... de gothiques bourgeois
A demi-citadins, à demi-villageois,
Ayant de vieux habits à tailles accourcies,
La veſte longue avec d'antiques broderies.....

CONSTANCE.

Mais cela, tout au plus, pourroit ſignifier,
Qu'on ne fait point ici d'habits, ſans les payer.

Mme. CHARMEUIL.

L'entretien lourd, mêlé de la groſſe équivoque;
Poli, qui vous aſſomme, ou familier, qui choque;
Léthargie à mourir, joie à vous déſoler:
Je me garde du moins de rien diſſimuler;
Je laiſſe voir aux gens qu'ils ſavent me déplaire.

CONSTANCE.

Vous n'avez ſur cela nul reproche à vous faire.
Mais, Madame, entre nous, expliquons tout ceci:
Vous penſiez autrefois qu'on pouvoit vivre ici.

Mme. CHARMEUIL.

Non, je n'y menois pas une vie ennuyeuſe.
Aſſez ſotte en ce temps pour m'eſtimer heureuſe,
Je ne déſirois rien, même je m'amuſois:
La ſolitude aura tous mes vœux déſormais.

CONSTANCE.

Ainſi, par les regrets, les dégoûts qu'il vous donne;
Ce voyage maudit, à jamais empoiſonne
Le ſort....

Mme. CHARMEUIL.

Que voulez-vous? le contraste est trop grand,
Il ne tient pas à moi de sentir autrement.

CONSTANCE.

Malgré ce que Paris a de grand & de rare,
Avec moins de chagrin, un homme s'en sépare.

Mme. CHARMEUIL

Ces hommages brillants qu'on rend à nos attraits....

CONSTANCE.

J'entends: la vanité fait le fond des regrets.
Parmi ces séducteurs, tout n'est que tromperie....

Mme. CHARMEUIL.

Ils ont des graces.

CONSTANCE.

Mais, c'est donc la perfidie
Que vous regrettez tant; allez, Madame, allez,
Dans peu de temps, vos yeux se verront dessillés,
Et vous serez heureuse, en dépit de vous-même;
Il suffit d'être aimée, il suffit que l'on aime,
Pour se plaire par-tout. Je vous annonce ici,
Un cœur de son amour si vivement rempli....

Mme. CHARMEUIL.

Monsieur de Fontalbin! j'y suis vraiment sensible;
Lui, qui ne m'a point vue.

CONSTANCE.

Il n'étoit pas possible ;
Vous saurez ses raisons.

Mme. CHARMEUIL.

Je l'en dispense fort.
Renoncer à Paris pour cet homme ! quel sort....
Le marquis ne vient point : quelle importante affaire ?...

CONSTANCE.

Ah ! nous y voilà donc : qu'en prétendez-vous faire ?

Mme. CHARMEUIL.

Qu'importe ? M'amuser. Ces gens d'un certain nom.....

CONSTANCE.

N'en sont que plus à craindre aux yeux de la raison ;
Et l'on perd avec eux, le droit de la nature,
D'imposer par ses mœurs.

Mme. CHARMEUIL.

Pourquoi donc ? Je vous jure
Qu'il met le ton du jour, & des graces à tout ;
Mais en me respectant....

CONSTANCE.

Attendons jusqu'au bout.

Mme. CHARMEUIL.

D'ailleurs, il prend des soins ; il a la complaisance
D'arranger ma maison.

CONSTANCE.

Encor de la dépense.
Avez-vous oublié vos dettes de Paris ?
J'enrage. Cependant, cet aimable marquis,
Qui vous accorde ici ces graces singulieres,
S'est fait chasser par-tout; il ne lui reste gueres
Que madame Micard, madame Rondonneau,
Qui ne souffriront pas un triomphe si beau.
Je crains. . . . . .

Mme. CHARMEUIL.

Vous m'en direz, dès ce soir, des nouvelles.
Ah!... ah!... si vous saviez comme il me parle d'elles!

CONSTANCE.

Si vous saviez comment il leur parle de vous!

Mme. CHARMEUIL.

Cette fête qu'il donne en dépit des jaloux,
Est pour moi, pour moi seule.

CONSTANCE.

Il vous le fait accroire.

Mme CHARMEUIL.

Vous en doutez encor? Je veux venger ma gloire;
J'écrirai: vous verrez le sentiment, l'esprit
Briller dans sa réponse.

CONSTANCE.

A mentir par écrit,
Je le crois très-expert; nous verrons de son style;
Mais monsieur Dagobert, ce soir revient en ville;

Je crains cette entrevue, à vous parler sans fard.

Mme. CHARMEUIL.

J'entends du bruit. Ah! ciel! c'est madame Micard,
Madame Rondonneau : ne puis-je m'en défaire?

CONSTANCE.

Vous les aimiez jadis; elles savoient vous plaire;
Mais il ne faut qu'un fat, pour tout mettre en rumeur.

Mme. CHARMEUIL.

Je les hais toutes deux, & du fond de mon cœur.

CONSTANCE.

Amour, haine, à la fois, ont allumé leurs flammes.

Mme. CHARMEUIL.

Je vais écrire; & vous, vous recevrez ces femmes.

SCENE IV.

Mme. MICARD, Mme. RONDONNEAU, CONSTANCE.

CONSTANCE, *à part.*

Vouloir se faire attendre, & haït à plaisir.

Mme. MICARD.

Madame, de nous voir, a-t-elle le loisir?

CONSTANCE.

Elle écrit : dans l'inſtant, elle a fini, peut-être;
Meſdames, ſans tarder, vous l'allez voir paroître;

SCENE V.

Mme. MICARD, Mme. RONDONNEAU.

Mme. RONDONNEAU.

Vous verrez qu'il faudra l'attendre.

Mme. MICARD.

Quels travers !
Elle a de ſon Paris, rapporté certains airs;
Couchée en un fauteuil, diſtraite, confiante,
Dédaigneuſe à l'excès, tranquille, nonchalante.

Mme. RONDONNEAU.

Je ſautai bien troubler cette tranquillité.
Je l'ai ſurpriſe hier.....

Mme. MICARD.

Surpriſe !

Mme. RONDONNEAU.

En vérité!
Qui ſe laiſſoit porter la queue.....

Mme. MICARD.

Eſt-il poſſible ?
Porter la queue ! Eh ! mais, c'eſt incompréhenſible.

Mme. RONDONNEAU.

Oh ! nous clabauderons. Et ce rouge foncé,
Dur, tranchant, qui lui donne un air tout courroucé :
Comment le trouvez-vous ?

Mme. MICARD.

J'en ai honte pour elle.
Vous l'imitez pourtant ; la copie eſt fidelle.

Mme. RONDONNEAU.

Mais, puiſque c'eſt la mode ; il convient en effet....
Voyez, j'ai cru devoir prendre auſſi ſon bouquet...

Mme. MICARD.

Cela : c'eſt un bouquet ?

Mme. RONDONNEAU.

Il eſt permis, ma chere,
D'avoir une fleur.

Mme. MICARD.

Oui ; mais non pas un parterre.

Mme. RONDONNEAU.

J'attrape auſſi fort-bien ſon ſalut dédaigneux,
Court & précipité. Jugez.

Mme. MICARD.

On ne peut mieux ;
Et c'eſt une façon tout-à-fait ingénue,
D'inſulter avec grace, aux gens que l'on ſalue.
Moi, j'ai pris un parti fort différent.

Mme. RONDONNEAU.

Eh bien !

Mme. MICARD.

On ne me verra pas la copier en rien ;
Sa vanité ſeroit par trop glorifiée ;
Je veux abſolument la voir humiliée.

Mme. RONDONNEAU.

A ma maniere auſſi, je l'humilie en tout.
Vous la voyez à table, afficher le dégoût :
Madame, d'aucun mets, n'eſt jamais ſatisfaite ;
Et ſon laquais ne ſert qu'à changer ſon aſſiette.

Mme. MICARD.

Nous aurons le plaiſir de voir, qu'un beau matin ;
Pour peu que cela dure, elle mourra de faim.

Mme. RONDONNEAU.

Pour la contrarier, moi, ma chere, je mange,
Je dévore à plaiſir, je crêve, je me venge :
Son corps l'étrangle, & moi, j'étouffe dans le mien ;
Nous verrons qui des deux l'emportera.

Mme. MICARD.

Fort bien :
Oh ! vous triompherez.

Mme. RONDONNEAU.

Ses pantoufles maudites
Faisoient mon désespoir ; j'en ai de plus petites.

Mme. MICARD.

Mais, comment marchez-vous ?

Mme. RONDONNEAU.

Ah ! je marche fort peu :
Quand le Marquis les voit, son ame est toute en feu.

Mme. MICARD.

Je le crois aisément ; cependant il m'assure,
Qu'ennemi de tout art, il chérit la nature ;
Qu'on n'en apperçoit plus nulle trace à Paris.

Mme RONDONNEAU.

Sans doute, il est venu la voir dans ce pays.

Mme. MICARD.

Il a l'esprit sensible, un cœur, un cœur qui pense.

Mme. RONDONNEAU, *à part.*

La folle !

Mme. MICARD.

Entre nous deux, c'est une ressemblance...
Un concert... un accord... tant de conformités...
Nous avons quelquefois des ingénuités....

Mme. RONDONNEAU, *à part.*

(haut.)

Pauvre abuſée ! hélas ! Mais changeons de matiere.
La petite Charmeuil, ſi brillante & ſi fiere,
Vous déplaît comme à moi ?

Mme. MICARD.

Vraiment, n'en doutez plus.
Avec ces grands ſeigneurs, qu'elle dit avoir vus ;
Son Paris, que toujours elle jette à la tête ;
Il ſemble qu'elle ſoit en pays de conquête.

Mme. RONDONNEAU.

Oui, Montbriſon n'eſt rien ; & ſon air inſultant.....

Mme. MICARD.

Nous ſommes à ſes yeux des ſauvages.

Mme. RONDONNEAU.

Pourtant
Je ſens qu'elle m'impoſe.

Mme. MICARD.

Elle étoit notre amie,
Et j'aurois volontiers ſupporté ſa folie,
Si monſieur le marquis ne m'eût ouvert les yeux.

Mme. RONDONNEAU.

Sur ſon compte, il eſt vrai qu'il eſt délicieux.

Mme. MICARD.

A lui faire ſa cour, il eſt aſſez fidele.

Mme. RONDONNEAU.

Il veut se mettre en fonds, pour mieux se moquer d'elle;
Il me l'a dit.

Mme. MICARD.

A moi de même.

SCENE VI.

Mme. RONDONNEAU, Mme. MICARD, LE MARQUIS.

LES DEUX DAMES ensemble, *s'écriant.*

Le voici,
Le voici.

LE MARQUIS.

Quel bonheur de vous trouver ici!
Mais madame Charmeuil, comment! où donc est-elle?

Mme. MICARD.

On l'attend.

LE MARQUIS.

Dites-moi comment cela s'appelle?
Quoi! faire attendre ainsi, Mesdames de Micard,
De Rondonneau. Quels airs!

Mme. RONDONNEAU.

Elle peut venir tard,
Autant qu'elle voudra; j'y suis bien résignée.

Mme. MICARD.

Je consens, s'il le faut, à l'attendre une année,
Auprès de vous.

LE MARQUIS.

Et moi, Mesdames, de mes jours,
Je veux ne la revoir, si je vous vois toujours.

Mme. RONDONNEAU.

Ma chere, il est charmant.

Mme. MICARD.

Cette agréable fête
Que votre politesse aujourd'hui nous apprète,
Nous promet des plaisirs bien vifs & bien parfaits.

LE MARQUIS.

Vous voulez me flatter. Oserai-je jamais
Disputer le tertein à tous vos agtéables,
A vos plaisanrs du crû, si brillants, si capables,
Qui vont prendre à Lyon, les bons airs de Paris:
Mais ici tout est fête; hier ce repas exquis,
Madame Rondonneau, cette chere suprême.....

Mme. RONDONNEAU.

J'avois fait de ma main, la compote & la crême....

LE MARQUIS.

Rien de plus délicat: ah! c'étoient des apprêts....
En donnez-vous souvent?

Mme. RONDONNEAU.

Mme. RONDONNEAU.

Cela monte à peu près
A quatre fois par an.

LE MARQUIS.

Quatre fois ! Comment diable ?
Vous, madame Micard, vous fûtes intraitable,
Vous aviez de l'humeur ; votre esprit agité...

Mme. MICARD.

Je perdis au piquet la possibilité :
C'étoit au quart de liard. J'ai fait pour six semaines
Un serment.....

LE MARQUIS.

Il convient de s'imposer des peines.
Je vis qu'avec fureur, le sort vous poursuivoit :
Mais de ce clavecin, que votre main touchoit,
Les accents enchanteurs me reviennent sans cesse.
Apprenez-moi comment vous nommez cette piece.

Mme. MICARD.

Les vendangeuses.

LE MARQUIS.

Ah ! c'est un morceau de choix ;
Ne me l'avez-vous pas jouée une autrefois ?
Je crois me rappeller....

Mme. MICARD.

C'est la seule musique
Que j'exécute.

LE MARQUIS.

Eh ! oui, c'est un talent unique.
Mais, madame Micard, vous me la donnerez
Encore, je l'exige.

Mme. MICARD.

Oh ! tant que vous voudrez.

LE MARQUIS.

Madame Rondonneau m'enlevoit à moi-même.
Elle chantoit.... Echos....

Mme. RONDONNEAU.

Dites-lui que je l'aime.
La chanson vous plaisoit ?

LE MARQUIS.

J'en étois enchanté :
Je ne m'en défends pas ; j'aime la nouveauté.

Mme. RONDONNEAU.

On l'a depuis six mois ici.

LE MARQUIS.

Mais, dieu me damne !
Madame Rondonneau, vous avez un organe,
Un calibre de voix.... Avec ravissement,
Moi, je vous entendois pousser le sentiment.

Mme. RONDONNEAU.

Il est vrai, je me suis un peu passionnnée.
Vous ne nous quittez pas de toute la journée ?

LE MARQUIS.

J'en ferois mon bonheur.

Mme. RONDONNEAU.

Vous nous échapperiez,
Petit cruel !

Mme. MICARD.

Faut-il se jeter à vos pieds ?

LE MARQUIS.

Il faut que j'aille écrire au ministre : une affaire....

Mme. RONDONNEAU.

Au ministre, Marquis ?

Mme. MICARD.

Au ministre, ma chere !

LE MARQUIS.

La cour veut me ravoir ; mais je leur apprendrai...!

Mme. MICARD.

C'est une tyrannie. Ah ! ciel !

Mme. RONDONNEAU.

Rien de plus vrai...
Tout est si mal conduit....

LE MARQUIS.

On fait entendre au prince,
Que je ne suis pas fait pour languir en province.

On n'imagine pas à quel point vos bontés,
M'y pourroient attacher.... que j'y vois des beautés!...

Mme. MICAAD, *à part.*

C'eſt moi!

Mme. RONDONNEAU, *à part.*

(haut.)

C'eſt moi! Quoi donc? ſeriez-vous aſſez traître
Pour nous quitter?

Mme. MICARD.

Il eſt cruel de vous connoître.

LE MARQUIS, *à part.*

Qu'elles ſont ſottes!

Mme. MICARD.

Mais, Monſieur, vous écrirez...

Mme. RONDONNEAU.

Nous vous poſſéderons.

LE MARQUIS.

Vous me poſſéderez.
Au moins ſouvenez-vous, Meſdames, de nos clauſes;
Il me faut des bontés.

Mme. MICARD.

Ah! nous ferons les choſes....

Mme. RONDONNEAU.

Suis-je donc ſi méchante?

Mme. MICARD.

Et moi ?

LE MARQUIS.

Dans le moment

Je vais....

Mme. RONDONNEAU.

Eh quoi! sitôt ?

LE MARQUIS.

Si je tarde un instant,

Vous me perdez.

Mme. MICARD, Mme. RONDONNEAU, *ensemble.*

Courez, volez en diligence.

SCENE VII.

Mme. MICARD, Mme. RONDONNEAU.

Mme. RONDONNEAU, *à part.*

Elle est folle à lier. Lui faire tant d'avance!

Mme. MICARD, *à part.*

Se jeter à sa tête! Ah! cela fait pitié.

Mme. RONDONNEAU, *à part.*

Mais jamais le Marquis ne s'en est soucié :
Il m'écrit sur son compte, en des termes.....

Mme. MICARD, *à part.*

Son ſtyle
Eſt clair à cet égard ; je dois être tranquille.

Mme. RONDONNEAU.

Vous tombez, je le vois, dans les réflexions.

Mme. MICARD.

Je ſongeois qu'aujourd'hui, ſans vos attentions,
Il partoit.

Mme. RONDONNEAU.

Vous avez la gloire toute entiere.

Mme MICARD.

Madame Rondonneau, je ne m'y trompe guere.

Mme RONDONNEAU.

Moi, madame Micard, c'eſt que je m'y connois.

SCENE VIII.

Mme. MICARD, Mme. RONDONNEAU, Mme CHARMEUIL.

Mme CHARMEUIL.

PARDON ; c'eſt mon courrier, qu'ici j'expédiois ;
Et j'y accours....

Mme. MICARD, *à part.*

Son courrier

Mme. CHARMEUIL.

La fatigante chose!

Mme. RONDONNEAU.

J'ai souvent à me plaindre, & pour la même cause.
Mesdames, j'entretiens un commerce charmant,
Avec Roanne & Feurs.

Mme. MICARD.

Je vous en offre autant;
Comme j'ai voyagé, j'écris à Saint-Etienne,
Et jusqu'à Saint-Chaumond: c'est un soin... une peine.

Mme. CHARMEUIL.

Moi, je n'écrirai plus désormais qu'à Paris.
J'ai fait des liaisons d'un tel rang, d'un tel prix....
Je dois les conserver; répondre à leur tendresse,
Qui me poursuit ici, qui me prévient sans cesse.
Il est certaine gens qu'on ne néglige pas.

Mme. RONDONNEAU.

Est-il bien vrai, qu'un jour vous fîtes un repas
Avec des cordons bleus?

Mme. CHARMEUIL.

La fête fut divine.

Mme. RONDONNEAU.

La tête m'eût tourné, je n'en fais pas la fine.
Comment! des cordons bleus! est-il possible?

Mme. MICARD.

Eh! mais,
Vous eûtes à Verſaille un très-brillant ſuccès....
On vous donna, dit-on, pour toute la ſoirée,
Les calèches du roi.

Mme. CHARMEUIL.

La choſe eſt avérée.

Mme. RONDONNEAU.

Enſuite, au grand couvert, il fallut ſoutenir
Les regard de la cour.

Mme. CHARMEUIL.

Vous m'en voyez frémir;
Car on me regardoit d'une façon cruelle,
Et j'y ſouffris d'honneur une peine mortelle.

Mme. MICARD.

Pendant un jour entier on y parla de vous.

Mme. CHARMEUIL.

On m'en a rapporté des propos aſſez doux;
Mais je n'en ai rien cru.

Mme. MICARD, *à part.*

Bon, bon, pure grimace;
Elle les croit.

Mme. CHARMEUIL.

Ayez quelques traits, de la grace,
Vous éprouvez par-tout un accueil enchanté.
Ce pays-là connoît le prix de la beauté.

Mme. RONDONNEAU.

Ah ! je veux voir Paris ; j'en ſuis impatiente ;
Il ne tiendra qu'à moi de loger chez ma tante,
Qui me chérit, qui loge en ce faubourg ſi beau....

Mme. CHARMEUIL.

Saint Germain ?

Mme. RONDONNEAU.

Non vraiment, Madame ; Saint Marceau.

Mme. CHARMEUIL.

Vous pourrez faire là, de belles connoiſſances.

Mme. RONDONNEAU.

J'y compte bien un peu. Mais dans ces circonſtances,
Avez-vous pu quitter Paris ? Comment ? pourquoi ?
Ah ! ciel ! des cordons bleus ! les calêches du roi !

Mme. CHARMEUIL.

J'ai ſouffert, je l'avoue. On faiſoit tant de brigue,
Pour retenir mes pas ; c'étoit comme une ligue :
Le cœur ſeul me conſole, & de notre amitié....

Mme. RONDONNEAU.

Ah ! nous en reſſentons tout au moins la moitié....
Mais nous aurons auſſi des fêtes amuſantes ;
Et celle du marquis ſera des plus brillantes.

Mme. CHARMEUIL.

Sans doute.

Mme. MICARD.

Son éclat, orné de vos appas....

Mme. RONDONNEAU.

Un grand maître, dit-on, vous a montré les pas.

Mme. CHARMEUIL.

Sur-tout de la navette, il m'enseignoit la grace;
Celle de l'éventail.

Mme. RONDONNEAU.

Au vrai, cela me passe.
Madame, vous avez un certain jeu de doigt...?

Mme. CHARMEUIL.

Toutes ces choses sont plus graves qu'on ne croît.
Il falloit voir aussi de quelle haute estime,
Jouissoit ce grand homme; & c'est bien légitime...;
C'étoit une importance, une distinction.....

Mme. MICARD.

Rien ne fait plus d'honneur à notre nation.

Mme. CHARMEUIL.

On a su corriger la sotte modestie,
Qui nous avilissoit. Une femme jolie,
Doit, d'un pas assuré, se montrer en tous lieux;
Prendre un air décidé, mutin, audacieux;
C'est une reine, enfin, c'est une conquérante.

Mme. RONDONNEAU.

Une reine! d'honneur, cette leçon m'enchante.
Je prétends conquérir.....

Mme. CHARMEUIL.

Au faubourg Saint-Marceau?

Mme. MICARD.

Mais lorſque par haſard, le cas n'eſt pas nouveau,
Pluſieurs reines, Madame, enſemble ſe rencontrent.

Mme. CHARMEUIL.

C'eſt un état de guerre, où les talents ſe montrent:
On s'obſerve d'abord, & toutes à l'envi,
S'occupent à chercher un foible à l'ennemi.
Vivacité brillante, ou tendre inquiétude;
Diſtraction adroite, & qui forme attitude;
Regards, ſouris, bientôt tout eſt en action.

Mme. RONDONNEAU.

Ah! je me ſouviendrai de la diſtraction.

Mme. CHARMEUIL.

Mais vous autres ici, fades ou ſémillantes,
Vous agacez les gens, vous vous croyez charmantes;
Vous me faites pitié.

Mme. RONDONNEAU.

Comment donc, s'il vous plaît?

Mme. CHARMEUIL.

Eh! fi, vous dis-je encor, c'eſt être à l'alphabet;
C'eſt s'avilir ſoi-même, & perdre toute eſtime.
De l'art de plaire, enfin apprenez le ſublime.
Préférence légere, ou dédains bien marqués;
Voilà comment les cœurs ſont ſéduits ou piqués.
Amour, haine, qu'importe à l'honneur d'une belle?
Nul mortel ne doit être indifférent près d'elle.

Mme. RONDONNEAU.

Nos gens de Montbriſon n'ont qu'à ſe bien tenir.

Mme. CHARMEUIL.

Courage ; traitez-les à n'y plus revenir :
Humiliez-les bien ; ils ſont ſots à l'extrême.

Mme. MICARD.

Quoi ! monſieur Jaquinet, monſieur Galand ?

Mme. CHARMEUIL.

Eux-mêmes.

Mme. RONDONNEAU.

Ils doivent revenir en ville dès ce jour,
Et ne manqueront pas de vous faire leur cour.

Mme. CHARMEUIL.

Ils me feront honneur.

Mme. RONDONNEAU.

Dites-moi, je vous prie ;
Tout uſage à Paris, toute mode varie ;
Et l'on vous inſtruira de chaque changement ?

Mme. CHARMEUIL.

Point du tout. Quand j'étois dans ce pays charmant,
Le goût qui dominoit étoit un vrai modele,
La perfection même, & j'y ferai fidelle ;
Je ne changerai plus l'ordre de mes cheveux.
Meſdames, croiriez-vous qu'en un temps rigoureux,
Je me ſuis décidée à faire le voyage
Toute coëffée ?

Mme. MICARD.

Eh ! mais, c'eſt avoir du courage.

Mme. CHARMEUIL.

Je me ſacrifiois en cette occaſion ;
On ne ſauroit avoir trop de préciſion :
Sur-tout....

Mme. MICARD.

J'entends quelqu'un ; nous vous laiſſons, ma chere :
Point de façons ; reſtez.

SCENE IX.

Mme. CHARMEUIL, M. DE FONTALBIN.

Mme. CHARMEUIL.

C'EST lui-même. Que faire ?
Il choiſit bien ſon temps ; quand j'attends le marquis.
Quelle timidité ! quel air gauche ! entrepris !
Approchez-donc, Monſieur.

M. DE FONTALBIN.

Ce cœur qui vous adore,
Vous revoit donc enfin : mais embellie encore....

Mme. CHARMEUIL, *à part.*

Ce début n'eſt pas mal.

M. DE FONTALBIN.

Mon trouble en cet inſtant....

Mme. CHARMEUIL, *à part.*

Trouble, eſt fort bien.

M. DE FONTALBIN.

Hélas! dans cet éloignement,
Mon amour inquiet, m'inſpiroit des alarmes.....

Mme. CHARMEUIL, *à part.*

Alarmes, c'eſt le mot.

M. DE FONTALBIN.

Je ſongeois que vos charmes,
Dans ce ſéjour brillant, excitoient mille feux;
Je tremblois, qu'oubliant mes ſoins reſpectueux....

Mme. CHARMEUIL, *à part.*

Reſpectueux! Fadeur, qui n'eſt plus en uſage.

M. DE FONTALBIN.

Raſſurez un amant.

Mme. CHARMEUIL, *à part.*

Quel étrange langage!
Un amant: terme uſé, qu'on a proſcrit enfin.

M. DE FONTALBIN.

Puis-je eſpérer encor?

Mme. CHARMEUIL.

Monfieur de Fontalbin,
Vous m'aimez donc toujours ?

M. DE FONTALBIN.

Vous connoiffez ma flamme.

Mme. CHARMEUIL.

Ah ! je vous en fais gré.

M. DE FONTALBIN.

Vos fentiments, Madame..

Mme. CHARMEUIL.

Mes fentiments, Monfieur ; la curiofité,
S'il faut que je l'avoue, en grande vérité.

M. DE FONTALBIN.

Pourriez-vous la blâmer ? Il s'agit de ma vie.

Mme. CHARMEUIL, *à part.*

Fort bien, fort bien.

M. DE FONTALBIN.

Votre ame en doit être attendrie.
Tout mon bonheur étoit déformais attaché
A poffféder ce cœur que j'avois cru touché :
S'il eft perdu pour moi, je hais mon exiftence.

Mme. CHARMEUIL, *à part.*

Exiftence ! Ce mot paffe mon efpérance.

M. DE FONTALBIN.

Tous ceux qui vous ont vue, ont ſubi votre loi ;
Mais quel autre auroit pu vous aimer comme moi ?
Vous ne répondez rien.

Mme. CHARMEUIL.

Mais, quoi qu'il en puiſſe être,
J'arrive ; il faut pourtant un peu ſe reconnoître.

M. DE FONTALBIN.

Ce que je viens de dire, hélas ! ſi vous m'aimiez,
Votre cœur vous l'eût dit : & ces nœuds ſi ſacrés....

Mme. CHARMEUIL.

Et tout en arrivant, il faut qu'on ſe marie !
Vous êtes ſingulier ; d'ailleurs, je vous confie
Que l'aſpect de Paris, donne un coup-d'œil nouveau.
Des liens éternels ! C'eſt ſe mettre au tombeau.
Je frémis d'y penſer. Mais, Monſieur, quelqu'affaire
Vous rappelle, ſans doute ; & c'eſt trop vous diſtraire.

M. DE FONTALBIN, *ſortant.*

Je ſuis ſacrifié !

Mme. CHARMEUIL, *à part.*

Toujours de mieux en mieux.

(*haut.*)

Écoutez, écoutez ; je vous crois généreux :
Vous cacherez, ſans doute, à mon oncle....

M. DE FONTALBIN.

M. DE FONTALBIN, *revenant.*

Ah ! madame,
Je n'ai jamais voulu rien devoir qu'à ma flamme.
En perdant cet espoir, hélas ! j'ai tout perdu.
Vous cherchez le bonheur ; sans doute, il vous est dû ;
Même aux dépens du mien, vous serez obéie.
S'il le falloit encor, je donnerois ma vie.

SCENE X.

Mme. CHARMEUIL, *seule.*

Tout mon cœur s'est ému ; mes sens sont attendris :
Je n'ai rien éprouvé de semblable à Paris.
Il est pourtant bien doux de se trouver sensible :
Je l'ai désespéré..... N'est-il donc pas horrible,
D'être absent quand j'arrive ?... Il s'exprime assez bien ;
Il sait peindre l'amour... Mais, quel triste entretien !...
L'air aisé du marquis, n'a rien qui ne vous plaise ;
On ne réfléchit point, on se sent à son aise ;
Il amuse, il ravit. Monsieur de Fontalbin,
M'a bien un peu touchée, il est vrai ; mais enfin,
Il ne m'a pas fait rire une fois..... Il soupire.....
Le joli passe-temps d'écouter son martyre ! ....
Laisser là l'univers, s'immoler. Entre nous,
Monsieur, tout l'univers vaut un peu mieux que vous.



SCENE XI.

Mme. CHARMEUIL, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Enfin vous l'avez vu, toujours tendre & fidele...

Mme. CHARMEUIL.

Toujours, & j'ai ſenti quelque foible étincelle;
Mais, ſi foible....

CONSTANCE.

Il ſera ſorti plein de douleur.

Mme. CHARMEUIL.

C'eſt Cirus en perſonne.

CONSTANCE.

Et votre injuſte cœur....

Mme. CHARMEUIL.

Que voulez-vous enfin? perdre Paris de vue!
Dans des liens bourgeois, ſe voir ainſi déchue!
Ah! s'il avoit un nom!....

CONSTANCE.

Ce diſcours me ſurprend.
Madame a-t-elle un nom?

Mme. CHARMEUIL.

Le cas eſt différent.

Une femme isolée, a l'état de ses charmes ;
L'amour peut tout forcer à lui rendre les armes.
Asservie à l'hymen, tous ses droits sont perdus :
C'est madame une telle, & jamais rien de plus.
C'est par l'illusion que l'on tient à la vie.

CONSTANCE.

Et votre état présent satisfait votre envie ?

Mme. CHARMEUIL.

Oui, le plaisir s'y trouve, il fait mon seul désir.

CONSTANCE.

Et vous sacrifiez le bonheur au plaisir ?
Je ne vous conçois pas : quelle erreur est la vôtre ?

Mme. CHARMEUIL.

On est trompée à l'un, on ne l'est point à l'autre.

CONSTANCE.

Le plaisir n'a qu'un temps, il échappe à nos loix,
Incertain, fugitif, & nous vivons deux fois.
Le sentiment, lui seul peut honorer notre ame:
Vous le disiez vous-meme autrefois ; ah ! Madame...

Mme. CHARMEUIL.

A-t-on vu le Marquis ?

CONSTANCE.

J'ai sur moi son billet.

Mme. CHARMEUIL.

Donnez donc.

(elle lit.)

» Quoi ! Madame, vous doutez de ma sincérité ?
» Vous doutez donc de vos charmes : vous me croyez

» donc ſans goût & ſans yeux ? Quels objets pour une
» fête, que madame Micard & madame Rondonneau !
» deux eſpeces provinciales qui me fatiguent & m'ex-
» cedent ; votre inquiétude m'avilit ; vous outragez
» mon choix : d'honneur, je ne ſais pas bien encore,
» ſi je dois vous pardonner. »

Avouez que cet écrit vous plaît.

CONSTANCE.

Autant que ſes diſcours.

Mme. CHARMEUIL.

Ce n'eſt pas là du ſtyle
De monſieur Fontalbin, qui, d'une ame civile,
Répete platement ce qu'on a dit cent fois,
Depuis qu'on aime.

CONSTANCE.

Il eſt vraiment d'un meilleur choix.
Celui-ci vous redit d'un ton de ſuffiſance,
Tous les menus propos que tient l'impertinence,
Depuis qu'on n'aime plus.

Mme. CHARMEUIL.

Et vous croyez donc bien
Que cet homme me trompe ?

CONSTANCE.

Ah ! j'ai tort, j'en convien :
C'eſt l'accuſer à faux, & je lui rends juſtice ;
Vous vous trompez vous-même, il n'en eſt pas complice ;
La gloire en eſt à vous.

Mme. CHARMEUIL.

Mais il ne paroît pas.
S'il vient, au même instant qu'on m'avertiſſe.

CONSTANCE.

Hélas!
J'avois trop eſpéré de ſes premieres flammes.
Ah! que l'air de Paris eſt dangereux aux femmes!

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

EH! bien, Monsieur, parlons, raisonnons. Nous voici
Chez la dame Charmeuil; c'est l'objet favori,
Votre conquête enfin, à mon gré la plus belle,
Et la derniere aussi; que de titres pour elle!
Nous entamons, sans doute, un roman bien brillant?

LE MARQUIS.

Je le crois.

CHAMPAGNE.

Les premiers ont été courts, vraiment;
Quelques jours ont fini tous vos différents regnes;
Vingt beautés ont déjà déserté vos enseignes.
Si je sais bien compter, il vous en reste trois.

LE MARQUIS.

Le reste m'a paru peu digne de mon choix,
Et j'ai donné congé.

CHAMPAGNE.

J'avois cru, je vous jure,
Que vous l'aviez reçu; c'est un trouble, un murmure

Parmi tous ces bourgeois, contre vous retranchés.
Aussi vous les aviez d'abord effarouchés :
A tel point.....

LE MARQUIS.

Il est vrai que sans miséricorde,
Dans leurs vieilles amours, j'ai semé la discorde;
J'attaque tout en gros; ensuite je choisis.
La petite Charmeuil occupe mes esprits :
D'honneur elle me pique. Et si dans la coulisse,
La fortune à Paris, avoit eu la malice
De me faire trouver ce minois & ce tein,
La tête m'eût tourné; le fait est bien certain.
Mais aimer en province, ah! fût-ce une merveille!
Je ne ferai jamais de sottise pareille.
Aujourd'hui je prétends expliquer mes désirs.

CHAMPAGNE.

Et les deux autres?

LE MARQUIS.

Sont pour mes menus plaisirs.
Il faut voir, devant moi, comme l'on s'humilie.
Ah! c'est une pitié. Celle-ci plus jolie,
A la faveur pourtant de trois ou quatre élus,
Qui sont dans sa famille, a des airs soutenus.

CHAMPAGNE.

Il faut bien de l'adresse en cette concurrence.

LE MARQUIS.

De l'adresse! il ne faut que de l'impertinence;
Ah! je sais mon métier.

CHAMPAGNE.

Quoi ! le métier de fat !
Pourquoi néglige-t-on d'inſcrire cet état
Dans l'almanach roya l ?

LE MARQUIS.

C'eſt qu'au ſiecle où nous ſommes,
Il s'allie avec tout, & comprend tous les hommes.
Ailleurs l'impertinence eſt un vice choquant ;
Et le François, lui ſeul, en a fait un talent.

CHAMPAGNE.

La belle découverte où ſa gloire ſe fonde !
Mais la vertu, Monſieur.

LE MARQUIS.

Elle eſt à tout le monde ;
Elle égale les rangs & les conditions :
Il falloit cependant quelques acceptions ;
Et les grands ont créé, par un accord très-ſage,
Des vices diſtingués, dont ils ont ſeuls l'uſage.

CHAMPAGNE.

Mais le ſuccès toujours ne ſuit pas ces talents.

LE MARQUIS.

Crois-tu donc que je cherche un cœur, des ſentiments ?
J'aime le bruit, l'éclat ; je ſubjugue, ou mépriſe.

CHAMPAGNE.

On vous le rend par fois ; excuſez ma franchiſe.

LE MARQUIS.

A t'entendre, il faudroit faire tout mon souci,
Etre bien circonspect : ma mission ici
Est de tirer au clair tout le fond de sottise
De ces petits bourgeois.

CHAMPAGNE.

L'agréable entreprise!

LE MARQUIS.

D'anéantir leur être & leurs prétentions,
Et des femmes sur-tout, les réputations.
Il me vient une idée, elle est des plus plaisantes....

CHAMPAGNE.

Et c'est ?....... •

LE MARQUIS.

De ruiner ces trois extravagantes.

CHAMPAGNE.

Ah ! Monsieur.

LE MARQUIS.

Tu verras. As-tu tout disposé
Pour la fête ?

CHAMPAGNE.

Mon art, mon goût s'est épuisé.

LE MARQUIS.

J'en attends le succès, il n'est pas équivoque :
A Montbrison, sans doute, elle doit faire époque ;

Et l'on en parlera cinquante ou ſoixante ans,
Pour le moins.

CHAMPAGNE.

Et chacun de ces objets charmants,
Croit en être l'idole ?

SCENE II.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE, CONSTANCE, *qui écoute.*

LE MARQUIS.

EH ! mais, par fantaiſie,
J'avois un peu trop fort piqué leur jalouſie ;
Et ne ſe quittant plus, & m'obſervant de près ? ...
Mais tu leur as porté de ma part trois billets....

CHAMPAGNE.

Voilà de bien grands frais que tout ceci vous coûte ;
Elles ſont à préſent fort tranquilles.

LE MARQUIS.

Sans doute.

CHAMPAGNE.

Et, dites-moi ; comment s'y prend-on en ce cas ?

LE MARQUIS.

De celle à qui j'écris, je vante les appas ;
Je déchire ſur-tout, j'immole ſa rivale.

CONSTANCE, *à part.*

C'eſt très-bon à ſavoir.

CHAMPAGNE.

Mais, Monſieur, quel ſcandale !
Mentir ainſi trois fois.

LE MARQUIS.

Conſtance, vous voilà :
Que fait-on ?

CONSTANCE.

Dans l'inſtant ma maîtreſſe viendra,
Et je cours l'avertir ; mais, je la vois paroître.
(*à part.*)
Mon cher petit monſieur, vous n'êtes donc qu'un traître ;
Allons, réfléchiſſons, & ſuivons mon deſſein.

SCENE III.

LE MARQUIS, Mme. CHARMEUIL.

Mme. CHARMEUIL.

AH ! monſieur le Marquis, je vous revois enfin ;
L'abſence eſt bien cruelle, elle affligeoit mon ame.

LE MARQUIS.

Je comptois les inſtants de la vôtre, Madame.
Mais à propos, comment ſommes-nous tous les deux ?

Mme. CHARMEUIL.

Vous écrivez si bien ! & j'en crois vos aveux.

LE MARQUIS.

L'éloquence, sans doute, étoit peu nécessaire :
J'aime à croire que loin de la foule ordinaire,
Nous nous devons au moins l'un l'autre quelqu'égard.

Mme. CHARMEUIL.

Vous êtes bien en droit d'y compter de ma part.

LE MARQUIS.

Oui, j'y compte en effet ; & j'ose me promettre
Que vous ne voudrez pas aujourd'hui me commettre.
On m'est venu parler d'un monsieur Fontalbin ;
Dites-moi ce que c'est, car il faut bien enfin
Que je connoisse un peu ce petit personnage.

Mme. CHARMEUIL.

Il a des sentiments, du mérite en partage.

LE MARQUIS.

C'est la prétention des sots exactement ;
Cet homme vous aimoit ?

Mme. CHARMEUIL.

Oui.

LE MARQUIS.

Rien n'est plus plaisant ;
Prenez-y garde au moins ; ces messieurs du bailliage
Sont fort audacieux.

Mme. CHARMEUIL.

C'étoit un mariage
Dont on avoit l'idée.

LE MARQUIS.

Eh ! fi donc, j'en frémis :
Une femme que j'ai distinguée à Paris.
Allons, défaites-vous de cette populace,
Qui de vous assiéger osoit avoir l'audace.
Sacrifiez-moi tout, & ne songeons qu'à nous :
Voyez, entre nous deux, ce que je fais pour vous.
Peut-on mieux vous prouver......

Mme. CHARMEUIL.

Ah ! si j'osois m'en croire !...
Mais se brouiller ainsi, ce seroit une histoire,
Un travers, un éclat..... Et que penseroit-on ?

LE MARQUIS.

Madame, croyez-vous qu'on pense, à Montbrison ?

Mme. CHARMEUIL.

Ils s'en flattent.

LE MARQUIS.

Des gens sans ton ; & pour tout dire,
Qui ne connoissent d'air que celui qu'on respire.

Mme. CHARMEUIL.

A qui le dites-vous ?

LE MARQUIS.

Et malheureusement,
Tous ces originaux vous parlent hardiment.

On répond quelquefois, & fiers en conféquence
De voir qu'on les entend, , ces gens ont l'affurance
De fe dire François.

Mme. CHARMEUIL.

Comme vous, je gémis ;
Il n'eft affurément de François qu'à Paris.

LE MARQUIS.

Dans ce pays charmant nous nous rendrons enfemble.

Mme. CHARMEUIL.

Je doute que jamais le fort nous y raffemble.
Mon oncle, peu de bien.....

LE MARQUIS.

Préjugez du vieux temps !
On ne vit qu'à Paris avec certaines gens.

Mme. CHARMEUIL.

Sur cet article-là, vous m'avez bien gâtée ;
Ce qui n'a pas un nom.....

LE MARQUIS.

Mon ame en eft flattée.
Eh ! bien.... Vous fentez donc un peu ce que je vaux ?
C'eft très-bien fait à vous.

Mme. CHARMEUIL.

Ah ! trop pour mon repos ;
Et lorfque je me peins l'état où je fuis née,
Je me fens tout à coup l'ame fi confternée.....

LE MARQUIS.

Une belle a des droits qui sont cent fois plus doux;
Elle regne, en un mot.

Mme. CHARMEUIL.

Mais, là, le pensez-vous?

LE MARQUIS.

Le bon ton vous éleve; & vos titres encore,
Sont dans les sentiments d'un cœur qui vous adore.
Oui, j'en atteste ici cette main, ces appas....

Mme. CHARMEUIL, *s'éloignant du Marquis.*

Ah! de grace, Monsieur.

LE MARQUIS.

Je ne vous conçois pas;
Parbleu, vous dérogez. Eh! fi donc, pure enfance!
Après tant de séjour à Paris.....

Mme. CHARMEUIL.

La décence!

LE MARQUIS.

Eh! mais, vous vous laissez gagner à l'air natal;
Si vous n'y prenez garde, il vous sera fatal.
Aviez-vous, à Paris, ces petites manieres?

Mme. CHARMEUIL.

Je n'en ai point changé.

LE MARQUIS.

Laissez-là ces miseres.
Allons, je prends sur moi le soin de vous former;
Mais, c'est qu'à mes leçons, il faut vous conformer.

Mme. CHARMEUIL.

J'ai des principes.

LE MARQUIS.

Vous ! ma furprife eft extrême.

Mme. CHARMEUIL.

Il faut fe rappeller ce qu'on doit à foi-même.

LE MARQUIS.

Ne me devez-vous rien, à moi ? Si nous voulions
Un peu compter enfemble.....

Mme. CHARMEUIL.

Ah ! quittez ces façons ;
J'afpire à votre eftime.

LE MARQUIS.

A merveille ; & vous faites
Ce qu'il faut pour la perdre ; en quel travers vous êtes !
Comment ! des deux côtés le goût fe trouve-là :
On fe convient.

Mme. CHARMEUIL.

Ceffez : je vous l'ai dit déjà.

LE MARQUIS.

Je le vois : vous craignez, que laffé du myftere....
Raffurez-vous, Madame ; allez, je fais me taire :
Perfonne, croyez-moi, j'en jure mon honneur,
Ne faura jamais rien.... D'une telle rigueur
J'en rougirois pour vous.... Abrégeons, je vous prie
Sans doute tout ceci n'eft que plaifanterie.

Mme. CHARMEUIL.

Mme. CHARMEUIL.

Monſieur, j'entends quelqu'un.

LE MARQUIS, *à part.*

Un ſecond entretien
Me fera ſûrement raiſon de ce maintien.

Mme. CHARMEUIL, *à part.*

Cet homme eſt dangereux; je commence à connoître,
Qu'il convient....

SCENE IV.

Mme. CHARMEUIL, Mme. MICARD, Mme. RONDONNEAU, LE MARQUIS.

Mme. MICARD.

Nous venons mal-à-propos, peut-être.

Mme. CHARMEUIL.

Cela ne ſe peut pas; & c'eſt toujours trop tard
Qu'on vous voit.

LE MARQUIS.

Serviteur à madame Micard.
Madame Rondonneau; voyons, qu'allons-nous faire?
Nous ne pouvons jouer; Madame en ſa colere
A fait un gros ſerment.

Mme. RONDONNEAU.

Parlez-nous de Paris.

LE MARQUIS.

Tout comme il vous plaira.

Mme. MICARD.

Vous nous avez promis
De nous instruire à fond.

Mme. RONDONNEAU.

Pour moi, je meurs d'envie
D'acquérir les bons airs : formez-moi, je vous prie ;
Donnez-moi des leçons.

LE MARQUIS, *à part.*

Pauvre petite enfant !

(haut.)

Madame Rondonneau, vous avez le cœur grand ;
Ma foi, vous m'enflammez d'une ardeur sans égale.
Que diriez-vous, enfin, si de la capitale
Je vous faisois goûter ici tous les plaisirs ?

Mme. RONDONNEAU.

Vous faites naître en nous de violents désirs.

LE MARQUIS.

Je commence, écoutez.

Mme. MICARD.

Moi, je suis toute oreille.

LE MARQUIS.

Je veux que Montbrison devienne une merveille.
D'abord il faut avoir tous les nouveaux écrits,
Gazettes, petits vers, brochures, manuscrits.

Mesdames, croyez-moi, c'est la source féconde,
Le refrain assidu des propos du grand monde;
La nouvelle du jour occupe l'entretien;
Elle est tout aujourd'hui; demain ce n'est plus rien:
Une victoire cede au début d'une actrice,
Et les traités des rois, à ceux de la coulisse.

Mme. MICARD.

J'aime fort cet usage, il me paroît charmant,
Et j'admire Paris singuliérement.

Mme. RONDONNEAU.

Je ne m'en défends plus; nous aurons les brochures,
Puisque vous le voulez.

LE MARQUIS.

Pour les airs, les parures,
Madame est devant vous: le modele est parfait.

Mme. CHARMEUIL.

Vous me faites rougir.

LE MARQUIS.

Je me tais à regret,
Il faut quelques bijous, c'est une bienséance.

Mme. CHARMEUIL.

Vous connoissez les miens.

LE MARQUIS.

Rien ne vous en dispense.
Un bijou, croyez-moi, distingue infiniment;
Si vous le laissez voir, c'est d'un air négligent.

Mme. RONDONNEAU.

Moi, je veux le montrer, Monfieur, à tout le monde;
Le préfenter moi-même, & qu'il faffe la ronde.

LE MARQUIS.

Et quant aux diamants......

Mme. RONDONNEAU.

Ah! j'en ai.

LE MARQUIS.

Je le vois;
Vous n'avez pas voulu vous furcharger d'un poids.....

Mme. RONDONNEAU.

Mes pierres font d'une eau.....

LE MARQUIS, *à madame Micard.*

Vous avez-là, Madame,
Un grenat d'une forme, & qui jette une flamme.....
Pour moi, rien ne me charme autant que les grenats.

Mme. MICARD.

Trouvez-vous? Il eft vrai qu'il fait quelque fracas;
On me l'a toujours dit; la piece eft curieufe;
Il vient de ma grand'mere.

LE MARQUIS.

Elle étoit connoiffeufe.
Vous aurez tous les jours un fouper fin, léger.

Mme. RONDONNEAU.

J'aime ce qui nourrit; Monfieur, je veux manger.

Mme. MICARD.

Tous les jours.

LE MARQUIS.

Jouissez : tout calcul est sottise.
Le bon air à Paris, s'il faut que je le dise,
Est d'assembler chez soi des hommes à talents,
Gens d'esprit, & sur-tout poëtes.

Mme. CHARMEUIL.

Et ces gens
Dépêchent le souper.

Mme. MICARD.

Oh! qu'à cela ne tienne,
Nous en avons.

Mme. CHARMEUIL.

Qui font des vers pour votre chienne;
Des bouquets à Philis, & tant de bours-rimés.

LE MARQUIS.

Comment diable! voilà des talents renommés,
Il faudra les avoir : mais avant tout, Mesdames,
Songeons à vous loger; vos maisons sont infames.

Mme. CHARMEUIL.

Bientôt mes ouvriers doivent se rendre ici.

LE MARQUIS.

Bon : je leur parlerai; nous tournerons ceci.....
La maison est à l'oncle; & je veux que lui-même
Ne la connoisse pas; mon talent est suprême :

Vous aurez votre tour ; oui, je vous le promets,
Vos masures, dans peu, deviendront des palais.

Mme. RONDONNEAU.

Ma chere, des palais !

LE MARQUIS.

A l'égard des spectacles....

Mme. MICARD.

Nous n'en saurions avoir, & j'y vois trop d'obstacles.
J'en suis touchée.

LE MARQUIS.

Et quoi ! vous n'imaginez rien,
Vous, madame Charmeuil.

Mme. CHARMEUIL.

Je ne vois nul moyen ;
J'y songe vainement ; il faudroit un prodige.

LE MARQUIS.

Soit : je m'en charge, moi ; je le ferai, vous dis-je
Je veux que vous ayez un spectacle excellent.

Mme. RONDONNEAU.

Comment ?

LE MARQUIS.

Vous rendez-vous ? C'est bien simple pourtant ;
Nous serons les acteurs, & nous jouerons nous-même.

Mme. MICARD, Mme. RONDONNEAU, *ensemble avec joie.*

Nous jouerons, nous jouerons !

Mme. CHARMEUIL.

Ma sottise est extrême :

A quoi rêvois-je donc ? c'est la mode à Paris.

Mme. MICARD, *avec chagrin.*

Je le désire fort : mais monsieur le Marquis,
Nous n'avons jamais vu jouer la comédie.

LE MARQUIS.

Je prends sur moi la chose ; & grace à mon génie
Je vous exercerai ; j'ai porté dans ces lieux
Certaine nouveauté, que nous jouerons au mieux ;
Un Marquis élégant s'y moque de trois femmes ;
Vous y figurerez à merveille, Mesdames.
Madame Rondonneau, vous jouerez une agnès.

(à madame Charmeuil.)

Qu'en dites-vous ?

Mme. CHARMEUIL, *riant.*

Ah ! ah !

LE MARQUIS, *à madame Charmeuil.*

Son air novice & frais ;

Et ses appas naissants.....

Mme. RONDONNEAU.

Ah ! je suis d'une joie....

Mme. CHARMEUIL.

J'entends mon oncle ; allez, je crains qu'il ne vous voie.

LE MARQUIS.

Croyez qu'à la raison, je sais mettre les gens.

Mme. CHARMEUIL.

Sortez de ce côté : ne perdez pas de temps.

LE MARQUIS.

Laiſſez-moi, vous verrez ; je veux venger la niece,
Et donner à cet homme, un rôle dans la piece.

Mme. CHARMEUIL.

Ne faites point de ſcene : allez, & laiſſez-nous.

Mme. MICARD.

Venez, petit mutin, nous nous chargeons de vous.

SCENE V.

Mme. CHARMEUIL, M. DAGOBERT.

M. DAGOBERT.

ME voici revenu pour notre grande affaire ;
Il paroît juſqu'ici qu'elle n'avance guere.
Je viens d'entretenir monſieur de Fontalbin ;
Il gardoit le ſilence, il paroiſſoit chagrin,
Inquiet, agité. Ma niece, à ne rien feindre,
Cet homme apparemment a ſujet de ſe plaindre.

Mme. CHARMEUIL.

J'en ſuis déſeſpérée.

M. DAGOBERT.

En deux mots, comme en cent,
L'épouſez-vous, ou non ?

Mme. CHARMEUIL.

Vous êtes fort pressant.

M. DAGOBERT.

Répondez.

Mme. CHARMEUIL.

Mais, Monsieur, convenez que la chose
Mérite attention; aussi je me propose
D'y réfléchir long-temps.

M. DAGOBERT.

Vous auriez bien raison
De méditer plutôt, sur votre liaison
Avec certain Marquis. Je parle avec franchise;
Et je souffre à regret que l'on vous timpanise.
Des sieges.

Mme. CHARMEUIL.

Vous avez des termes....

M. DAGOBERT.

Ecoutez:
Votre ton de Paris, & ces airs apprêtés,
Ces mines, ce jargon, & ce petit sourire,
Ne m'en imposent point. Depuis que je respire,
J'ai vu changer le monde au moins quatre ou cinq fois,
Tel que vous me voyez.

Mme. CHARMEUIL.

Mon oncle, je vous crois.

M. DAGOBERT.

Toujours de mal en pis.

Mme. CHARMEUIL.

Mais ſans vous compromettre,
On pourroit en douter; daignez me le permettre.

Mme. DAGOBERT.

Les hommes autrefois, chaſſoient beaucoup, buvoient.

Mme. CHARMEUIL.

Digne emploi de leur temps!

M. DAGOBERT.

Les femmes babilloient,
Filoient & médiſoient. Babil & médiſance,
Ont toujours fait leur gloire, & leur grande ſcience;
Et c'eſt aſſurément ce qu'elles font de mieux.

Mme. CHARMEUIL.

Eh bien, Monſieur!

M. DAGOBERT.

Eh bien, bornés à vivre entr'eux,
Les hommes s'occupoient, & laiſſoient là les femmes
Pour ce qu'elles valoient: point de ſoupirs, de flammes,
Tous étoient mariés.

Mme. CHARMEUIL.

Rien de plus raviſſant.

M. DAGOBERT.

On s'aſſembloit parfois, en famille, s'entend;
Vin du crû, de poulets une ample piramide:
Auſſi l'on jouiſſoit d'une ſanté ſolide;
Et c'étoit le bon air d'être fort, vigoureux.
Un homme à quarante ans, alors, n'étoit pas vieux;

On ne ſe crevoit pas à force d'abondance ;
Moi, qui vous parle ici ; moi, j'ai vu naître en France
Les indigeſtions.

Mme. CHARMEUIL.

Je le crois.....

M. DAGOBERT.

Sans façon,
Mal logés, mal meublés.....

Mme. CHARMEUIL.

Comment y tenoit-on ?
Je frémis!.....

M. DAGOBERT.

Au grand air nous paſſions notre vie ;
C'eſt l'élément de l'homme. A quoi bon, je vous prie,
Un canapé commode, un ſiege rembourré ?
La molleſſe nous perd ; tout a dégénéré !
Caſanier, pareſſeux, corrompu, c'eſt la ſuite.
Sans occupation, ſans vertu, ſans mérite,
On joue, on eſt galant, on a quelques propos,
Des manieres, des airs, & l'on n'eſt que des ſots.
Belles, laides enfin, que font toutes les femmes ?
Leur toilette.

Mme. CHARMEUIL.

Monſieur, ce ſoin convient aux dames ;
Leur devoir eſt de plaire, & la ſociété.....

M. DAGOBERT.

Je n'entends que ce mot, & j'en ſuis rebuté :

Mais la société, sans doute la premiere,
Est d'être avec soi-même, & l'on n'a plus que faire,
Sitôt qu'on est bien là, de la chercher si loin;
La seule oisiveté fit naître ce besoin,
Si vanté de nos jours, que je ne puis comprendre;
On s'assemble, on se voit, sans s'aimer, sans s'entendre:
C'est la tour de Babel. Jadis, on méprisoit
Cet absurde talent de parler sans objet:
On agissoit alors pour soi, pour la patrie.
Tant de sociétés prennent trop sur la vie,
Elles ont tout perdu.

Mme. CHARMEUIL.

C'est un si doux lien!

M. DAGOBERT.

Oui, l'agrément est tout, & le bon sens n'est rien;
Le sentiment périt, la raison est muette;
Tout doit être folie, étincelle, bluette;
Il semble que l'objet de ce peuple badin
Soit de tuer son ame. Et que font-ils enfin,
Tous ces gens à bons mots, épigramme, saillie?
Leur existence n'est qu'une plaisanterie.

Mme. CHARMEUIL.

C'est trop exagérer.

M. DAGOBERT.

Ce n'est de toutes parts
Que luxe, fantaisie, enfance, petits arts;
On est à la bavette, & tous ne s'entretiennent
Que de colifichets: les esprits le deviennent.

Mme. CHARMEUIL.

Par là, de nos voisins nous attirons l'argent.

M. DAGOBERT.

Oui, nous les corrompons : certes, l'honneur est grand!
Nos peres autrefois se bornoienr à les vaincre,
Et cela valoit mieux.

Mme. CHARMEUIL.

Vous croyez me convaincre?
Mais, mon oncle, autrefois lisoit-on? pensoit-on?

M. DAGOBERT.

Vraiment on n'avoit point ces êtres de raison
Qu'on trouve à chaque pas, qui vous disent, je pense;
Et qui de ne rien faire ont acquis la dispense.
On n'étoit point alors assassiné d'écrits
Frivoles, impudents, digne objet de mépris,
Car je ne les lis pas; de livres empiriques,
De ces productions de cerveaux fantastiques,
Et qui nous raviront sans doute en peu de temps,
Ce qui nous reste encor de mœurs & de bon sens.
On croyoit aux vertus, aux loix, à la patrie,
A l'amitié, qui seule embellit notre vie;
Et l'on n'écrivoit pas sans raison, sans propos,
Pour faire un peu de bruit, pour subjuguer des sots.
On ne parcouroit point chaque art, chaque science,
Pour en savoir les mots, & jouer l'importance.
Nos ancêtres n'étoient ni savants ni subtils;
L'esprit borné, mais sain, peut-être ignoroient-ils
Ce mot d'humanité dont l'abus nous impose;
On se passoit du terme, & l'on avoit la chose.

Les sottises pour eux, avoient bien moins d'appas;
Et si l'on en faisoit, on n'en imprimoit pas.

Mme. CHARMEUIL.

Vous me vantez en vain ces siecles d'ignorance,
Qui dégraderent l'homme, & dont rougit la France.
Montbrison, en ce temps, étoit délicieux!

M. DAGOBERT.

On n'y connoissoit pas deux fléaux dangereux:
C'est le luxe & l'esprit.

Mme. CHARMEUIL, *riant.*

Ah!......

M. DAGOBERT.

Cela vous fait rire!
J'en trouve cent fois trop, puisqu'il faut vous le dire;
Je crains pour l'avenir, en voyant leurs progrès:
Je ne reconnois plus Montbrison désormais.
Quand j'ai vu les cristaux arrivés à la ville,
J'ai fui dans ma campagne.

Mme. CHARMEUIL.

On voit à votre style,
Que vous connoissez peu Paris.

M. DAGOBERT.

Ah! je l'ai vu,
Et plusieurs fois; Paris n'a jamais rien valu;
L'exemple du grand monde, en gâte une partie;
La finance perd l'autre. Erreur, vice, folie,
Tout fait secte à l'instant; & fuyant le danger,
L'homme de bien est seul; l'homme sage, étranger.

Mme. CHARMEUIL.

Vous avez de l'humeur : quoi, le séjour des graces ! ...

M. DAGOBERT.

Des airs avantageux, des mines, des grimaces.

Mme. CHARMEUIL.

Un ton de politesse.

M. DAGOBERT.

On y ment mieux qu'ailleurs.

Mme. CHARMEUIL.

L'asile du bon goût & des arts enchanteurs.

M. DAGOBERT.

Des pompons, du vernis.

Mme. CHARMEUIL.

C'est une ville unique :
On admire toujours.

M. DAGOBERT.

Oh ! oui, chacun s'en pique ;
On les voit en extase admirer à l'envi,
Leurs vices, leurs travers.

Mme. CHARMEUIL.

Blâmerez-vous aussi
Cette galanterie agréable & légere,
Qui rend un doux hommage à tout ce qui sait plaire,
Et qui sourit sans cesse aux objets séduisants ?

M. DAGOBERT.

Tout eft luxe aujourd'hui pour l'efprit & les fens ;
Et le cœur a le fien, c'eft la galanterie,
De tout vrai fentiment, éternelle ennemie.

Mme. CHARMEUIL.

Qui peut voir fans tranfport ce tourbillon charmant
D'etres, que le plaifir attire inceffamment,
Qui volent à l'envi fur ces traces aimables ?

M. DAGOBERT.

Et qui ne fongent pas qu'il eft des miférables.

Mme. CHARMEUIL.

Quoi que vous en difiez, mon cher oncle, combien
De vertus à Paris ?

M. DAGOBERT.

Elles s'y cachent bien.

Mme. CHARMEUIL.

Et ces talents chéris pat les grands & les princes....

M. DAGOBERT.

Patis les ptoduit-ils ? Il les vole aux provinces ;
Mais ce mot de talents eft fouvent prophané.
Je refpecte les vrais, le nombre en eft borné ;
Et je n'appelle ainfi que ceux qui font utiles.
Paris, toujouts Paris ; de nos efprits futiles,
C'eft l'unique refrain : l'état, dans leut jargon,
Du refte de la France, a le modefte nom.
Paris feul eft donc tout ? la nation entiere
N'eft donc à leur avis qu'une foule vulgaire ?

C'eft

C'eſt une indignité ; mais les provinciaux
S'attirent ces mépris, en imitant à faux,
Et copiant toujours Paris comme leur maître ;
On eſt homme partout, pourvu qu'on veuille l'être.

Mme. CHARMEUIL.

Ce ſentiment, Monſieur, a peu de partiſans ;
Et de toute la France, on voit les habitants
Accourir à Paris pour élever leur ame,
Pour ſe former enfin.

M. DAGOBERT.

Pour ſe perdre, Madame.
Ce concours éternel excite mon courroux,
Ce ſont autant de ſots qui s'en reviennent foux,
Eux ſeuls font circuler ces maux que je redoute.
Vraiment, Paris, Lyon, Montbriſon, c'eſt la route ;
Vous, vous nous apportez ſans détours, ſans circuits,
L'infatuation des erreurs de Paris.

Mme. CHARMEUIL.

Une femme ! ....

M. DAGOBERT.

Autrefois, ce n'étoit qu'une femme
Qui pouvoit allumer quelques feux dans une ame.
C'eſt un être aujourd'hui preſque diviniſé ;
Elles jugent de tout, d'un petit air aiſé ;
Elles donnent le ton, mettent le prix aux hommes ;
Choſe abſurde ! & ſoumis au point où nous le ſommes,
Pour plaire à leur orgueil, ce qui me fait trembler,
Il n'eſt qu'un ſeul moyen ; c'eſt de leur reſſembler.

Aussi tout se dégrade, & cette dépendance
A détruit l'homme enfin : il n'est qu'un sexe en France.

Mme. CHARMEUIL.

Mais, Monsieur.....

M. DAGOBERT.

Le guerrier, ou bien le magistrat,
Quelques soient ses succès à bien servir l'État,
Eh! ne le fuit-on pas, comme un être incommode,
S'il ne se plie au ton, aux travers de la mode?
Ah! s'il est un grand homme en cette nuit d'erreur,
Qu'il ne se montre pas, il feroit trop de peur.

Mme. CHARMEUIL.

Quel excès!

M. DAGOBERT.

Le bon sens ne peut être trop ferme
En ces extrémités, & nous sommes au terme
De couper dans le vif.... Mais, par plaisir, je veux
Vous retracer les mœurs de ces Gaulois fameux....

Mme. CHARMEUIL.

Ah! ciel!

M. DAGOBERT.

Eh bien, passons : sous la premiere race..,

Mme. CHARMEUIL.

Ah! Monsieur, arrêtez : miséricorde, grace!

M. DAGOBERT.

L'histoire vous excede, elle inspire l'ennui;
On ne voit que son siecle, on ne connoît que lui.

Mme. CHARMEUIL.

Il embellit le monde, il excite l'envie;
Il vous déplaît.

M. DAGOBERT.

J'ai vu le fiecle d'Ugénie,
Et celui-là fut grand jufque dans fes défauts.

Mme. CHARMEUIL.

Des talents diftingués par de dignes travaux,
Ont illuftré nos jours.

M. DAGOBERT.

Sans doute, on les admire.
Ont-ils changé les mœurs?

Mme. CHARMEUIL.

Quel étrange délire!
L'hiftoire naturelle & fon utilité.....

M. DAGOBERT.

A produit des montreurs de curiofité,
Qui nomment toute chofe, & qui n'en favent guere.

Mme. CHARMEUIL.

L'agriculture, enfin, qu'on chérit, qu'on révere....

M. DAGOBERT.

J'admire le projet; mais ce noble métier
Exige plus qu'un autte, un homme tout entier,
Et malheureufément, chez ce peuple frivole,
L'ait tient lieu de la chofe, & tout n'eft qu'en parole.
On parle de charrue en nos fallons de jeux;
Ce moyen de s'inftruire eft tout à fait heureux.

Tour petit maître, enfin, d'une course légere,
Croit devoir figurer un moment à sa terre,
Et fatiguer ses gens de projets mal conçus.
D'accord, c'est dans nos champs un insecte de plus.

Mme. CHARMEUIL.

Monsieur, encore un coup......

M. DAGOBERT.

Brisons là, je vous prie;
C'est assez; & pour moi, je quitte la partie:
Je vois que votre tête a souffert à Paris,
Un peu de temps rendra le calme à vos esprits.
Il faut vous marier; hâtez-vous de conclure,
C'est aux dépens des mœurs qu'on trompe la nature;
Je vous laisse y penser: profitez de l'avis;
Je ne vous retiens plus.

Mme. CHARMEUIL.

Mon oncle, j'obéis.
Ah! je fuirai ces lieux.

SCENE VI.

M. DAGOBERT, *seul.*

ENCOR, si ce voyage
N'étoit permis qu'aux gens déjà mûris par l'âge,
La province pourroit conserver son bon sens,
Et Paris auroit seul tous les extravagants.

SCENE VII.

M. DAGOBERT, CONSTANCE.

CONSTANCE.

AH! Monsieur, ma maîtresse est-elle enfin rendue?

M. DAGOBERT.

Ta maîtresse! elle est folle, & Paris l'a perdue.

SCENE VIII.

CONSTANCE, *seule.*

QUEL parti prendre, enfin? Voilà l'oncle irrité,
Le marquis triomphant, son rival rebuté;
Notre fat doit venir: je suis intimidée;
Comment la ramener? Il me vient une idée....
Je me trompe.... Mais non, cela peut réussir.
Ah! quel bonheur pour moi, si je puis la guérir!

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. DE FONTALBIN, CONSTANCE.

M. DE FONTALBIN.

C'EST vous que je cherchois ; daignerez-vous m'apprendre....
Perſonne ne peut-il nous voir & nous entendre ?

CONSTANCE.

Parlez en liberté. Madame, en ce moment,
S'occupe à renverſer tout ſon appartement
Avec ce cher marquis.

M. DE FONTALBIN.

Je le ſavois, Conſtance ;
Je venois m'informer....

CONSTANCE.

J'ai bien peu d'eſpérance :
Il regne ſur l'eſprit ; la foible voix du cœur
Ne peut ſe faire entendre.

M. DE FONTALBIN.

Ah ! quel eſt mon malheur !

CONSTANCE.

Il me reste un moyen de servir votre flamme :
Je pourrai l'employer; mais vous verrez Madame.

M. DE FONTALBIN.

Ce seroit m'avilir, je m'en garderai bien ;
On m'a reçu tantôt avec un tel maintien....
C'étoit de la hauteur, du mépris.

CONSTANCE.

C'est-à-dire,
Que vous voilà guéri ; vous bravez son empire.

M. DE FONTALBIN.

Je l'adore encor plus. Je déteste Paris ;
Du plus parfait amour, il me ravit le prix ;
Il a changé son cœur : mais malgré mes alarmes,
Je ne puis le nier, de mille nouveaux charmes,
Il semble avoir orné son esprit, ses attraits ;
Plus séduisante enfin, plus belle que jamais,
Ses dédains ont accru le feu qui me dévore :
Son souris m'insultoit ; il m'enchantoit encore.

CONSTANCE.

Vous peignez avec art.

M. DE FONTALBIN.

Moins bien que je ne sens.
La beauté toute seule intéresse les sens ;
Mais pour toucher un cœur, l'enchaîner sur ses traces ;
Il lui faut la magie & le secours des graces :
Nécessaire, & pourtant formé de mille riens,
Cet heureux don est tout, c'est le premier des biens.

CONSTANCE.

Il mene loin ſouvent.

M. DE FONTALBIN.

Je me rends bien juſtice ;
Pour être préféré, ſuffit-il qu'on rempliſſe
Des devoirs importants, qu'on ſe faſſe eſtimer ?
Il faudroit ſavoir plaire, & je ne ſais qu'aimer!

CONSTANCE.

C'eſt beaucoup aujourd'hui.

M. DE FONTALBIN.

Quoi que l'on puiſſe dire ;
Qu'à blâmer ta maîtreſſe, en ces lieux tout conſpire,
Je l'excuſe.

CONSTANCE.

Qui ? vous !

M. DE FONTALBIN.

Oui, très-ſincérement ;
Dans ſes torts prétendus, mon tendre attachement
Ne voit que des erreurs naturelles, légeres,
Que ſes appas, ſon âge ont rendu néceſſaires.
Montbriſon lui déplait ; eſt-il dans ce ſéjour
Rien qui ſoit digne enfin.... Peut-être mon amour,
Si daignant l'écouter... J'entends du bruit, Conſtance ;
Je m'éloigne à regret, & je fuis par prudence.
Adieu, je laiſſe ici mon ſort entre vos mains.



SCENE II.

Mme. CHARMEUIL, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Oui; j'entends en effet : on approche... Je crains....
Quoi!... Madame, c'eſt vous? vous ſemblez agitée;
Et que fait le marquis? Il vous a donc quittée?

Mme. CHARMEUIL.

Il arrange ſes plans, j'étois là par haſard;
J'entendois vos diſcours toute ſeule à l'écart.

CONSTANCE.

Tant mieux. Avois-je tort? Eh bien! jugez vous-même;
Cet amant aime-t-il? Eſt-il digne qu'on l'aime?

Mme. CHARMEUIL.

Ah! je rendrois trop mal la vive impreſſion,
Les mouvements ſecrets.... Quoi! tant de paſſion,
De douceur, de reſpect & de délicateſſe!
Ce ſentiment profond d'une pure tendreſſe,
Dont j'avois à Paris perdu le ſouvenir,
Il me l'a rappellé; mon cœur a cru ſentir....
On aime donc encore?

CONSTANCE.

En province, Madame,
Vous voyez à quel point vous régnez ſur ſon ame,
Et tant d'amour enfin le rend digne de vous.

Mme. CHARMEUIL.

Ah ! trop.

CONSTANCE.

Vous m'étonnez.

Mme. CHARMEUIL.

Conſtance, un tel époux
Mériteroit ſans doute une ame toute entiere,
Et la mienne tient trop à ſes erreurs.....

CONSTANCE.

Chimere.

Mme. CHARMEUIL.

Monſieur de Fontalbin me touche aſſurément,
L'hommage du marquis, m'occupe foiblement ;
Mais il m'amuſe, il m'aide à ſupporter l'abſence ;
De ce Paris que j'aime, il m'en tient lieu, Conſtance ;
Il faudroit l'éloigner, rompre enfin.

CONSTANCE.

Pourquoi non ?

Mme. CHARMEUIL.

Et comment ? de m'en plaindre, ai-je quelque raiſon ?
Ne m'en parlez jamais.

CONSTANCE.

Madame, il faut me taire ;
Mais la dépenſe enfin qu'il vous engage à faire,
Tout en vous arrangeant, vous dérange.

Mme. CHARMEUIL.

J'ait tort.
Mes dettes de Paris m'inquietent bien fort.

CONSTANCE.

Si jamais à votre oncle, il vient quelques murmures....

Mme. CHARMEUIL.

Nous gagnerons du temps, je prendrai des mesures.....
Mais, Constance, voici nos deux originaux
Venus de la campagne.

CONSTANCE.

Ah! fort mal-à-propos.

Mme. CHARMEUIL.

Fuyons.

CONTANCE.

Non, demeurez, Madame, ils vous ont vue.
(à part.)
Ces gens vont tout gâter.

SCENE III.

Mme. CHARMEUIL, CONSTANCE, M. JAQUINET, M. GALAND.

JAQUINET.

Soyez la bien venue,
Ma cousine; ma foi, j'étois impatient
De vous bien embrasser... Vous reculez... Comment?
Est-ce que je fais peur? Vous serez embrassée.

CONSTANCE.

Non, monsieur Jaquinet, la mode en est passée.

M. JAQUINET.

La mode!

M. GALAND.

Nous venons à la ville, d'honneur,
Voisine, pour avoir le plaisir, le bonheur
De vous offrir ici tous nos respects, mignone,
Et de vous faire enfin compliment en personne.

CONSTANCE.

Sachez qu'on n'en fait plus, mon cher monsieur Galand.

M. JAQUINET.

Vous voilà revenue au gîte, c'est charmant.

Mme. CHARMEUIL.

On ne peut davantage.

CONSTANCE.

Elle est toute interdite;
Vous devez pardonner au transport qui l'agite.

M. JAQUINET.

Ah! de bon cœur, cousine, & vive Montbrison!
Paris est bien plus grand, & sans comparaison;
Mais il n'est pas si bien troussé, je le parie.

CONSTANCE.

C'est très-bien observé.

M. JAQUINET.

D'ailleurs, quelle folie!

Ce Paris que l'on vante, eſt ſi loin du Forez:
C'eſt un pays perdu.

M. GALAND.

Voiſine, tout exprès
Vous avez fait la route, afin d'être plus belle.

Mme. CHARMEUIL, *à Conſtance.*

Quel ton, & quels diſcours! la contrainte eſt cruelle!
Ciel! couſine! voiſine!

CONSTANCE, *à madame Charmeuil.*

Efforcez-vous du moins
De cacher votre ennui.

Mme. CHARMEUIL, *à Conſtance.*

J'y donne tous mes ſoins.

M. JAQUINET.

Quel agrément pour vous, quand j'y penſe, couſine!
Nous nous verrons ſans ceſſe.

M. GALAND.

A toute heure, voiſine.

M. JAQUINET.

Nous ne vous quittons plus.

CONSTANCE.

Quoi! monſieur Jaquinet,
Ne veut point voir Paris?

M. JAQUINET.

A quoi bon, s'il vous plaît?
Pour voir bien des maiſons, des clochers, des carroſſes,
Et du monde attroupé, comme on en voit aux noces.

Mme. CHARMEUIL.

Fort bien, Monsieur, fort bien.

M. JAQUINET.

Et voilà tout pourtant.

CONSTANCE.

Vous le définissez supérieurement.

M. JAQUINET.

Mais elle ne dit mot : je comprends à sa mine,
Que Paris a bien fort ennuyé ma cousine.

CONTANCE.

Vous êtes pénétrant.

M. GALAND.

Tu ne t'apperçois pas
Que c'est toi qui l'ennuie ; il faut de ses appas
L'entretenir toujours, de l'amour, de ses flammes.

M. JAQUINET.

J'ai toujours méprisé l'art de gâter les femmes :
A quoi sert la beauté ? parlons de bonne foi ;
A se faire admirer par des sots comme toi ;
Elle dure un moment, & rend toute sa vie
Une femme orgueilleuse.

M. GALAND.

Arrêtez, je vous prie,
Vous blasphémez.

M. JAQUINET.

Je veux qu'on soit de bonne humeur :
Je me ris d'une idole avide de fadeur :

En dépit de leur gloire, & de leurs ſimagrées,
C'eſt pour nous amuſer qu'elles furent créées.

Mme. CHARMEUIL, *à Conſtance.*

Avec de telles gens, Conſtance, je vivrois !
Ah ! bon Dieu ! quelle horreur ! quel pays ! non jamais.

M. GALAND.

Moi; je penſe autrement, ma charmante voiſine.

CONSTANCE.

Ecoutons celui-ci, Madame.

M. GALAND.

J'imagine
Qu'aux femmes à Paris, on parle tendrement,
Et qu'on les voit toujours répondre doucement.

CONSTANCE.

Doucement : c'eſt bien dit : ma foi, je conjecture
Que vous êtes ſorcier.

M. GALAND.

Mon eſprit ſe figure,
Que tous les cavaliers, dans ce charmant pays,
Sont tendres, délicats, reſpectueux, ſoumis.

CONSTANCE.

Le portrait eſt frappant.

M. GALAND.

Les femmes ſi conſtantes !

CONSTANCE.

Vos nouvelles, Monſieur, ſont bien intéreſſantes.

M. GALAND.

L'étude du beau ſexe, a fait mon ſeul objet :
Peut-être autant que moi, perſonne n'eſt au fait
De plaire par degrés, de ſéduire une dame
Imperceptiblement : je connois bien leur ame ;
J'ai relu mille fois, Pharamond, Amadis.

Mme. CHARMEUIL.

Il y paroît, Monſieur.

M. JAQUINET.

Moi, jamais je ne lis ;
J'entends lire par fois, par pure complaiſance,
Mais ſans apprendre rien : c'eſt que je ſais d'avance
Toutes ces choſes là. Vive le naturel !
Lorſque je parle, on rit : voilà l'eſſentiel.

CONSTANCE.

Sans doute.

M. JAQUINET.

A quoi bon lire ? Eh bien ; ſuivant l'hiſtoire,
Cirus tua Céſar.

Mme. CHARMEUIL.

L'admirable mémoire !

M. JAQUINET.

Mais que je ſache ou non ces détails ſuperflus,
Céſar ſera-t-il moins égorgé par Cyrus ?
Tous ces livres, enfin, diſent la même choſe ;
C'eſt par-tout l'alphabet, ſoit en vers, ſoit en proſe.
Moi,

Moi, je voudrois du neuf.... Mais changeons de sujet;
Quand boirons-nous ensemble?

Mme. CHARMEUIL, *avec dédain.*

Ah! le charmant projet!

M. JAQUINET.

Eh! fi donc, faites-vous aux manieres des autres,
Et nous, nous tacherons de nous plier aux vôtres.
Laissez là désormais tous ces tons imposants;
Cousine, vous vivrez avec de bonnes gens:
Ne nous méprisez pas: quittez ces airs de reine,
Et nous vous aimerons, vous en valez la peine.

CONSTANCE.

Mais, c'est d'assez bon sens.

M. JAQUINET.

Montbrison ou Paris,
C'est tout un; il s'agit d'avoir de vrais amis;
Nous vous ferons passer d'agréables soirées:
Il faut que nous dansions tous les jours des bourrées,
Des gavottes, cousine, & quelques rigaudons;
Parbleu, nous chanterons ensemble des canons.
Et de la joie: allons, réveillez-vous, cousine.

Mme. CHARMEUIL.

Je n'y tiens plus, je meurs.

M. GALAND.

Qu'est-ce donc, ma voisine?

M. JAQUINET.

Cousine, qu'avez-vous?

CONSTANCE.

Ah ! c'eſt quelque vapeur.

M. JAQUINET.

Des vapeurs ! eſt-ce encore une mode ?

CONSTANCE.

Oui, Monſieur.

M. JAQUINET.

Celle-là me ſurprend, il faut que j'en convienne.

Mme. CHARMEUIL.

J'ai beſoin de repos.

M. JAQUINET.

Couſine, point de gêne ;
C'eſt votre faute au moins, ſi je n'embraſſe pas.

M. GALAND.

On s'arrache avec peine à de ſi doux appas.

M. JAQUINET.

Nigaud !

(M. Jaquinet & M. Galand, ſortent.)

Mme. CHARMEUIL.

Vit-on jamais eſpece plus mauſſade ?
Un ſot ſi confiant, un doucereux plus fade ?
Et voilà la province.

CONSTANCE.

On peut avec le temps.....

SCENE IV.

Mme. CHARMEUIL, CONSTANCE, LE MARQUIS, *entrant d'un côté du théatre*, M. DAGOBERT, *entrant de l'autre*.

LE MARQUIS.

ENFIN tout eſt conclu.

M. DAGOBERT.

Qu'eſt-ce donc que j'entends,
Ma niece ? quoi ! toujours de nouvelles ſotriſes.

Mme. CHARMEUIL, *bas au Marquis*.

Sortez.

LE MARQUIS.

Non : avec lui je brûle d'être aux priſes :
Parbleu !...

M. DAGOBERT.

Ces ouvriers, s'il vous plaît, à quoi bon ?
Avez-vous réſolu d'abattre ma maiſon ?

Mme. CHARMEUIL.

Qui vous parle d'abattre ? on n'en a point envie :
On veut diſtribuer, couper....

M. DAGOBERT.

Quelle folie !
Votre chambre à coucher, forme un appartement
Très-propre à recevoir, bien ſpacieux, bien grand.

LE MARQUIS.

Eh ! fi, Monsieur, eh fi : quoi ! le lit de madame,
Exposé sous les yeux ! cela produit dans l'ame
Certaine impression..... un trouble.... des ardeurs...
Vous devez le sentir, car vous avez des mœurs.

Mme. CHARMEUIL.

N'avoir pas un réduit pour faire sa toilette !

M. DAGOBERT.

Je vous plains : ah ! vraiment l'infortune est complete ;
Eh ! bien, vous n'en ferez qu'une seule par jour ;
Vous ne changerez pas quatre ou cinq fois d'atour,
Et vous jeterez moins de temps par la fenêtre.
Tant mieux.

LE MARQUIS.

Vous préférez un petit air champêtre.

Mme. CHARMEUIL.

J'ai déjà choisi l'heure où l'on m'habillera.

M. DAGOBERT.

Le matin.

Mme. CHARMEUIL.

Non, Monsieur, l'heure de l'opéra.

M. DAGOBERT.

Comment ! à Montbrison !

LE MARQUIS.

Cabinet de toilette,
Garderobe, sallon ; voilà ce qu'on souhaite.

Boiſerie & plafonds, vernis tendre, galant,
Papiers Anglois, Chinois, & le meuble élégant,
Luſtres, glaces, & bras, ſur-tout des encoignures:
Cela coûte ſi peu : miſeres toutes pures.

M. DAGOBERT.

Vous avez dit le mot : je ne le nierai pas :
Miſeres en effet, mais c'eſt d'en faire cas.

LE MARQUIS.

Parbleu, les anciens, ſi l'on veut vous en croire,
Ignoroient tout cela.

M. DAGOBERT.

Sans doute, & c'eſt leur gloire;
On s'épuiſe aujourd'hui pour des frivolités;
Ils conſtruiſoient jadis des monuments vantés,
Utiles, éternels, l'honneur de la patrie.
Nous avons la fureur de la clincaillerie.

Mme. CHARMEUIL.

La mode change, & regne avec tant de rigueur!

M. DAGOBERT.

Oui, ce qu'on admiroit, finit par faire peur :
Chaque jour, parmi-nous, ſe moque de la veille,
Sûr que le lendemain lui rendra la pareille.

LE MARQUIS.

Mais enfin, pour loger madame décemment.

M. DAGOBERT.

La décence, en ce point, me plaît infiniment :
Certe, elle eſt bien placée, & n'incommode guere.

LE MARQUIS.

Il ne nous reſte plus qu'une demande à faire ;
Il s'agit d'un boudoir.

Mme. CHARMEUIL.

Grace pour celui-là !

LE MARQUIS.

J'en veux faire un bijou, tout y reſpirera
La tendre volupté : je veux que tout invite
Au bonheur le plus doux ; que le cœur y palpite....

M. DAGOBERT.

Monſieur le profeſſeur de tendre volupté....
Le terme eſt adouci ; j'ai de l'honnêteté.

LE MARQUIS.

Oui, fort bien.

M. DAGOBERT.

Vous avez des talents que j'admire.

LE MARQUIS.

Je le crois.

M. DAGOBERT.

Mais pourtant, je puis vous le prédire,
Vous les exercerez autre part que chez moi.

LE MARQUIS.

Ah ! parbleu, la ſaillie eſt bonne, ſur ma foi.

M. DAGOBERT.

La ſaillie.

LE MARQUIS.

Oui, vraiment, ma joie en eſt extrême ;
Je veux vous arranger un boudoir à vous-même ;
Dès demain..... je m'en charge, & c'eſt eſſentiel ;
Car je vous crois boudeur de votre naturel :
Il ſera placé là : qu'en dites-vous, Madame ?

M. DAGOBERT.

Monſieur, Monſieur.....

LE MARQUIS.

Et ſi par haſard quelque femme
Venoit vous y trouver, car tout ſe peut enfin ;
Je veux vous procurer le plus joli deſtin.....

Mme. CHARMEUIL, *au Marquis*.

De grace, finiſſez.

M. DAGOBERT.

Laiſſez ; point de priere.

LE MARQUIS.

Eh ! quoi, vous permettez ?

M. DAGOBERT.

Liberté toute entiere.

LE MARQUIS.

Eh ! bien, je vous dirai, Monſieur du temps paſſé,
Avec égard pourtant, qu'il eſt très-inſenſé,
Très-ridicule à vous, dans vos humeurs gothiques,
De prétendre aſſervir aux ſottiſes antiques,
Une niece charmante, & pleine d'agréments,
Pour qui je m'intéreſſe.

M. DAGOBERT.

A merveille : j'entends ;
Eſt-ce tout ?

LE MARQUIS.

Tous les trois, vivons d'intelligence ;
Et, croyez-moi, vous-même uſez de ma ſcience ;
Imitez-moi, Monſieur ; prenez des airs décens,
Et n'épouvantez plus tous les petits enfants,
Avec cette perruque affligeante & noirâtre,
Qui vous donne l'aſpect d'un tyran de théâtre.

(A madame Charmeuil.)

Pardon, mais il falloit l'écraſer ſans retour.

M. DAGOBERT.

Je rends grace à monſieur l'agréable du jour,
Très-cordialement, & je crois, ſur mon ame,
Qu'il excelle dans l'art d'amuſer une femme ;
De dire à tous propos des riens délicieux,
Et d'exciter la joie en tout temps, en tous lieux.

LE MARQUIS.

Vous me flattez.

M. DAGOBERT.

Monſieur, un peu de patience,
Vous l'allez voir bientôt ; je laiſſe par prudence
La queſtion utile, importante vraiment,
Si l'homme fut créé pour rire ſeulement.
A tout haſard pourtant, j'oſerai vous le dire,
Un homme tel que moi, croit devoir s'interdire

Tout commerce avec gens, de qui l'oisiveté
Est le moindre défaut dans la société;
Qui lorsque tout agit parmi l'espece humaine,
Défigurent eux seuls cette admirable scene;
Ricaneurs, corrupteurs, distributeurs enfin
De scandales divers, dont l'emploi, le destin
Est d'insulter par-tout la raison, l'innocence.

Mme. CHARMEUIL, *à M. Dagobert.*

Ah! respectez du moins le rang & la naissance.

M. DAGOBERT.

Mon cœur ne respecta jamais que la vertu;
Il fait, de l'honorer, son devoir assidu;
Et dédaigne tout singe importun & frivole,
Sur-tout s'il est doué du don de la parole.

LE MARQUIS.

Mais rien n'est plus plaisant, si j'en crois vos discours,
Vous seriez au besoin, législateur des ours.

(A madame Charmeuil.)

Je vois qu'un peu d'humeur se peint sur votre face....
S'il n'étoit pas votre oncle.... Il faut céder la place,
Serviteur.



SCENE V.

Mme. CHARMEUIL, M. DAGOBERT.

M. DAGOBERT.

Il fait bien, car l'indignation.....
Répondez-moi du moins sur une question :
Estimez-vous cet homme ?

Mme. CHARMEUIL.

Ah ! l'idée est unique.

M. DAGOBERT.

Pour ôter toute erreur, il faut que je m'explique :
Avez-vous vu de lui quelqu'acte vertueux ?
Mais je demande trop, j'en suis presque honteux ;
Vous a-t-il inspiré quelque pensée honnête ?

Mme. CHARMEUIL.

De la morale ! lui ! j'ai ma réponse prête,
Et c'est pour s'amuser qu'on se voit.

M. DAGOBERT.

C'est assez :
J'entends : il vous amuse, & vous le méprisez.

Mme. CHARMEUIL.

Je ne dis pas cela.

M. DAGOBERT.

Vous n'osez.... pauvres femmes !
Tout aliment solide est exclu de leurs ames ;
On les voit subsister des sottises d'un fat.

Mme. CHARMEUIL.

Mais monſieur le Marquis ſert le prince & l'Etat.

M. DAGOBERT.

Comme tant d'autres : oui, quelques jours dans la vie,
De peine & de danger, donnés à la patrie,
Et le reſte du temps dans l'inutilité,
Pour ne pas dire pis : je ſuis épouvanté
De les voir à la paix, ſans fonctions civiles,
Faire la guerre aux mœurs dans le ſein de nos villes.
Chez les Romains.....

Mme. CHARMEUIL.

Mon oncle, il n'eſt plus de Romains.

M. DAGOBERT.

Je le ſais bien : parbleu, c'eſt de quoi je me plains.

Mme. CHARMEUIL.

Mais, que faire en province, enfin ?

M. DAGOBERT.

Du bien, Madame ;
On n'eſt point déſœuvré, pour peu qu'on ait une ame,
On ſe plait avec elle.

Mme. CHARMEUIL.

Il faut quelques plaiſirs.

M. DAGOBERT.

La nature par-tout en offre à nos déſirs.

Mme. CHARMEUIL.

Des plaiſirs qu'on partage avec la populace !

M. DAGOBERT.

Et ce sont les seuls vrais, & rien ne les remplace;
L'orgueil seul les dédaigne. Ah! malheur à celui
Que son néant fatigue, & qui connoît l'ennui,
C'est un signe assuré de vice ou de sottise?
C'est qu'il se fait pitié, lui-même se méprise.
Mais, parlons d'autres chose; avant de s'endetter
Ici sur nouveaux frais, il faudroit acquitter
Vos dettes de Paris.

Mme. CHARMEUIL.

Qui? moi! vous pouvez croire?...

M. DAGOBERT.

C'est de vos créanciers que je tiens ce mémoire;
Je l'aurois eu plutôt, n'eût été le détour
Qu'à leur lettre pressante a causé mon retour:
En détails curieux, ce beau mémoire abonde,
Je le crois.

Mme. CHARMEUIL.

Il faut être ainsi que tout le monde.

M. DAGOBERT.

Bon! maxime admirable, & très-bonne au besoin:
En mœurs, comme en dépense, elle conduit bien loin.
Mais passons tout cela: voyons.... somme totale....
Comment diable! elle est forte; & sans nul intervalle
Vous voulez dépenser dans vos appartements;
Vous voilà dérangée, & pour plus de vingt ans;
Mais il vous reste encor des ressources.....

Mme. CHARMEUIL.

J'espere...

M. DAGOBERT.

Vous mettrez votre bien en rente viagere :
Aujourd'hui c'est la mode : elle est digne de nous :
S'y conformer, sans doute, est une loi pour vous :
N'y manquez pas : il faut d'une ame non commune,
Se ressembler en tout, consommer sa fortune
Bien ridiculement, comme sa vie enfin,
Sans laisser après soi trace de son destin.

Mme. CHARMEUIL.

Ah! Monsieur....

M. DAGOBERT.

Terminons cette plaisanterie,
Elle coûte à mon cœur; je vous avois chérie,
Tant que je vous ai vue écouter la raison ;
Je vous servois de pere, & j'en aimois le nom :
Ah! j'en suis digne encor!

Mme. CHARMEUIL.

Lisez dans ma pensée,
Mon cher oncle!

M. DAGOBERT.

Je crains de t'avoir offensée.

Mme. CHARMEUIL.

Que dites-vous?

M. DAGOBERT.

Surpris de tant de changements,
Que je n'attendois pas dans tous tes sentiments,
Je n'ai pu résister à ma vive tendresse,
Son ardeur m'entraînoit trop loin, je le confesse....
Me pardonneras-tu ?

Mme. CHARMEUIL.

Qui? moi!

M. DAGOBERT.

Ma chere enfant!
Je suis toujours ton pere, & j'en fais le serment,
Tu n'en sautois douter, sans me faire un outrage;
Mais il faut aujourd'hui, ranimant ton courage,
Oublier à jamais Paris & ses erreurs;
Ecarte loin de toi d'indignes séducteurs;
Tu courois à ta perte. Ecoute ici, ma niece,
Ce que dicte à ton cœur la voix de la sagesse:
Reviens à cet époux sensible & vertueux
Que je t'ai destiné, qui doit combler mes vœux....
Non.... tu ne peux trahir mon amitié constante;
Crois que c'est le bonheur que ma main te présente,
Le seul bonheur enfin qui soit digne de toi:
Le ciel qui te forma, t'impose cette loi:
Ma niece, il t'a fait belle; entends sa voix secrete:
Ah! c'est au sentiment à te rendre parfaite.

Mme. CHARMEUIL.

Je suis confuse, hélas!

M. DAGOBERT.

Tu ne peux balancer;
Je reconnois ma fille, & tout va s'effacer;

Mais dans ce même jour, il faut me satisfaire;
Je cours à cet époux, si digne de te plaire;
Je veux te l'amener, former ce doux lien;
Ah! ma fille, il s'agit de ton bonheur, du mien,
Et tu ne voudras pas qu'en proie à ses alarmes,
Ton pere malheureux expire dans les larmes.

SCENE VI.

Mme. CHARMEUIL, CONSTANCE.

Mme. CHARMEUIL.

Quel homme respectable! & dois-je l'affliger?

CONSTANCE.

Eh bien! cette entrevue....

Mme. CHARMEUIL.

Ah! je n'y puis songer
Sans un frémissement... mon oncle fait mes dettes,
Mes projets de dépense, & ses bontés secretes
Me font sentir ici les plus rudes combats:
Ses bontés! qu'ai-je dit? les mérité-je, hélas!
Il veut me marier, Constance, aujourd'hui même;
Il abuse avec moi de sa tendresse extrême;
Il prétend l'impossible, & je sens que mon cœur
Est rempli de remords, de trouble & de douleur.



SCENE VII.

CONSTANCE, *seule.*

Ceci devient pressant ; prévenons-en la suite ;
Il s'agit de frapper le coups que je médite ;
Et peut-etre demain il e seroit plus temps.
Bon : voici le billet ; profitons des instants :
Tantôt pour l'ardmirer, j'ai su l'obtenir d'elle :
Voici fort à propos notre couple femelle.

SCENE VIII.

Mme. MICARD, Mme. RONDONNEAU, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Mesdames, pour le bal, vous ne vous parez pas ?

Mme. MICARD.

De tant d'ajustements, je fais fort peu de cas ;
Pourquoi cet appareil ? ce n'est qu'une imposture,
Et je sais me borner à la simple nature.

Mme. RONDONNEAU.

Moi, je vais m'habiller ; l'heure approche dans peu :
Ma robe est, comme on sait, d'un beau couleur de feu ;
Et comme j'ai du goût, je la seme de roses
Du souffle des zéphirs à peine encore écloses.

CONSTANCE.

CONSTANCE.

Le beau massif de fleurs que vous allez former ;
Mais la reine du bal, pourra s'en alarmer.

Mme. RONDONNEAU.

Cette reine du bal, s'il vous plaît, quelle est-elle ?

Mme. MICARD.

Elle n'osera pas se mettre en parallele.

Mme. RONDONNEAU.

Ah ! je voudrois le voir : le cas seroit nouveau.

Mme. MICARD.

On s'en gardera bien, madame Rondonneau.

Mme. RONDONNEAU.

J'aurai dans l'assemblée une place choisie.

CONSTANCE.

Oui ; six pieds en carré.

Mme. MICARD.

Parfaitement remplie.

Mme. RONDONNEAU, *à Constance qui a un billet à la main.*

Quel est donc cet écrit ?

CONSTANCE.

Eh ! mais, c'est un billet,
Qui peut de vos débats, éclaircir le sujet.

Mme. MICARD, Mme. RONDONNEAU, *ensemble.*
Voyons.

Mme. MICARD, *après avoir lu, déchirant le billet, & le jetant à terre.*

Le scélérat!

Mme. RONDONNEAU.

Le traître! le parjure!

Mme. MICARD.

Il n'aimoit, disoit-il, que la simple nature.

SCENE IX.

Mme. MICARD, Mme. RONDONNEAU, Mme. CHARMEUIL, CONSTANCE.

Mme. CHARMEUIL, *une lettre à la main.*

CONSTANCE, qu'ai-je appris? On me mande à l'instant...
Mais quel est ce dépit, & cet emportement?

Mme. MICARD.

Madame, nous venons de voir à notre honte,
De quel air le Marquis parloit sur notre compte;
Voyez à votre tout ce qu'il pensoit de vous.

(Elles lui remettent chacune un billet.)

Mme. RONDONNEAU.

Lisez, lisez,

CONSTANCE, *à part.*

J'avois compté sur leurs courroux,
J'étois sûre.....

Mme. CHARMEUIL, *déchirant les billets, & les jetant à terre.*

Le monstre!

CONSTANCE.

Ecoutez votre gloire:
Des gens de cette espece, apprenez à tout croire;
Méprisez à jamais.....

Mme. RONDONNEAU.

Belle leçon pour nous!

CONSTANCE.

Votre sort est égal; allons, embrassez-vous.

LES TROIS DAMES, *ensemble.*

De tout mon cœur.



SCENE X.

Mme. MICARD, Mme. RONDONNEAU, Mme. CHARMEUIL, CONSTANCE, M. DAGOBERT, M. DE FONTALBIN.

M. DAGOBERT, *à M. de Fontalbin.*

Venez, venez : point de foiblesse,
Je me charge de tout : eh bien ! ma chere niece....

Mme. CHARMEUIL.

Mon oncle, vous pouvez disposer de ma main.

M. DAGOBERT, *à M. de Fontalbin.*

Je vous l'avois bien dit.

M. DE FONTALBIN.

Ciel ! quel est mon destin ?
Ah ! je jure à vos pieds.......

Mme. CHARMEUIL.

Ma foi vous fut promise ;
Elle est à vous, Monsieur, comptez sur ma franchise ;
Daignez me pardonner ; puisse un si doux lien
Faire votre bonheur, comme il fera le mien.
Mon retour est parfait, autant qu'il est sincere ;
Mon esprit s'égara, je n'en fais point mystere,
Mais croyez que mon cœur ne fut jamais qu'à vous.

Mme. DE FONTALBIN.

Ah ! je ſuis le mortel le plus heureux de tous !

M. DAGOBERT.

En faveur de ceci, moi, j'acquitte tes dettes.

Mme. CHARMEUIL.

Cette lettre m'apprend que dans ces entrefaites
Tout eſt payé; par qui ? je ne ſais.... mon chagrin....

CONSTANCE.

Moi, je ſoupçonne un peu monſieur de Fontalbin;
Il rougit ... c'eſt lui-même.

M. DE FONTALBIN, *à madame Charmeuil.*

Après votre promeſſe,
J'avois cru ce projet permis à ma tendreſſe;
Me pardonnerez-vous ?...

Mme. CHARMEUIL.

Ah ! tout mon cœur.....

M. DAGOBERT, *à M. de Fontalbin.*

Fort bien.

(à madame Charmeuil.)

Je te reconnois là; mais tu n'y perdras rien.
Et Paris, mon enfant.....

Mme. CHARMEUIL.

Paris n'eſt plus qu'un ſonge;
Une illuſion vaine, où le ſommeil nous plonge;
L'erreur pour un moment, ſe permet d'en jouir;
Mais le réveil du cœur la fait évanouir.

M. DAGOBERT.

Courage : souviens-toi, pour lui rendre *justice*,
Que dans ce pays-là, tout bon air cache un vice,
Et que tout agrément nuit à quelque vertu :
Je veux te le prouver, par détail, entends-tu ?
Et d'abord, quand les Francs...

CONSTANCE.

Paix ; le Marquis s'avance ;
Je vais le renvoyer en toute diligence :
Laissez-moi ; rentrez tous.

SCENE XI.

CONSTANCE, LE MARQUIS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

IL semble qu'on nous fuit.

LE MARQUIS.

Pourquoi tous ces papiers ?

CONSTANCE.

Vous allez être instruit.
Cette aventure-ci n'est pas des plus communes ;
Vous voyez les débris de trois bonnes fortunes.

LE MARQUIS.

Qu'entendez-vous par là ?

CHAMPAGNE, *ramassant & lisant.*

« La petire Micard,
» A l'air si précieux, si fade, si Mignard.....
» La grosse Rondonneau, dont l'épaisse structure....
Si je ne suis trompé, c'est de votre écriture;
Mon cher maître, voyez, lisez.

CONSTANCE.

On agitoit,
De ces billets charmants, quel étoit le mieux fait?
D'abord, de main en main a passé votre prose:
On avoit de la peine à décider la chose;
Et faute de pouvoir s'accorder sur le choix,
Il a fallu, Monsieur, les déchirer tous trois.

LE MARQUIS.

Tout est perdu.

CONSTANCE.

Parmi cet embarras extrême,
Un tendre amant survient: madame ce soir même
Consent à l'épouser: pour finir en deux mots,
Votre sère en ce jour viendra fort à propos;
On veut vous voir danser.



SCÈNE XII, & derniere.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Il faut changer de gîte ;
Monſieur, on nous connoît.

LE MARQUIS.

Des chevaux au plus vîte,
Partons.

CHAMPAGNE.

Mais entre nous, ceci n'eſt point plaiſant.

LE MARQUIS.

Maraud.

CHAMPAGNE.

Et votre fête ?

LE MARQUIS, *frappant du pied.*

Obéis.

CHAMPAGNE.

A l'inſtant.
Grace à tous leurs caquets, notre ſuccès eſt mince ;
Ma foi, le tour eſt bon, pour être de province.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

